



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

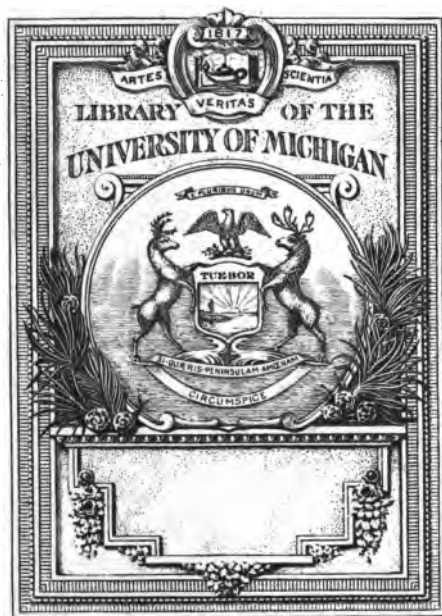
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

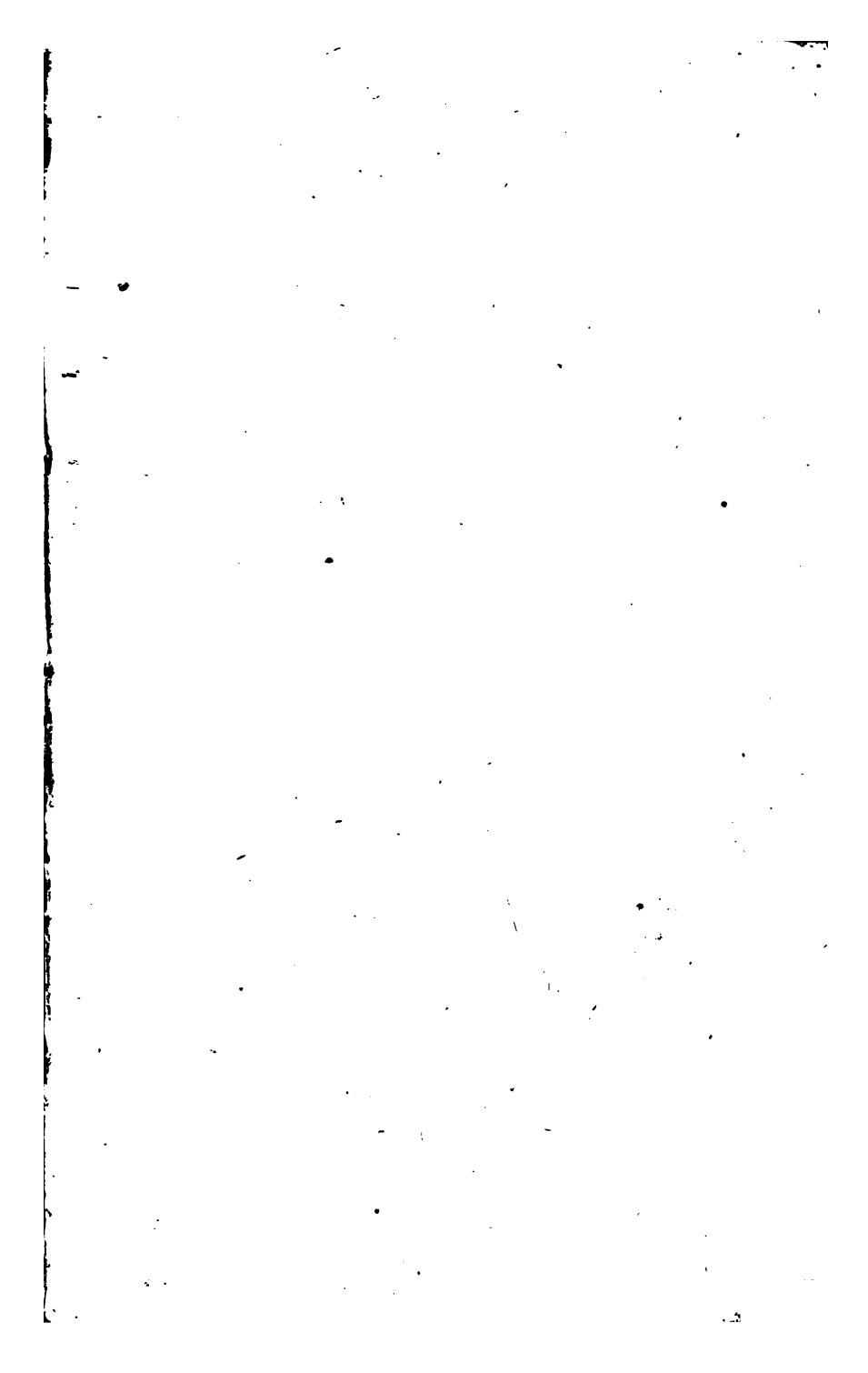
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

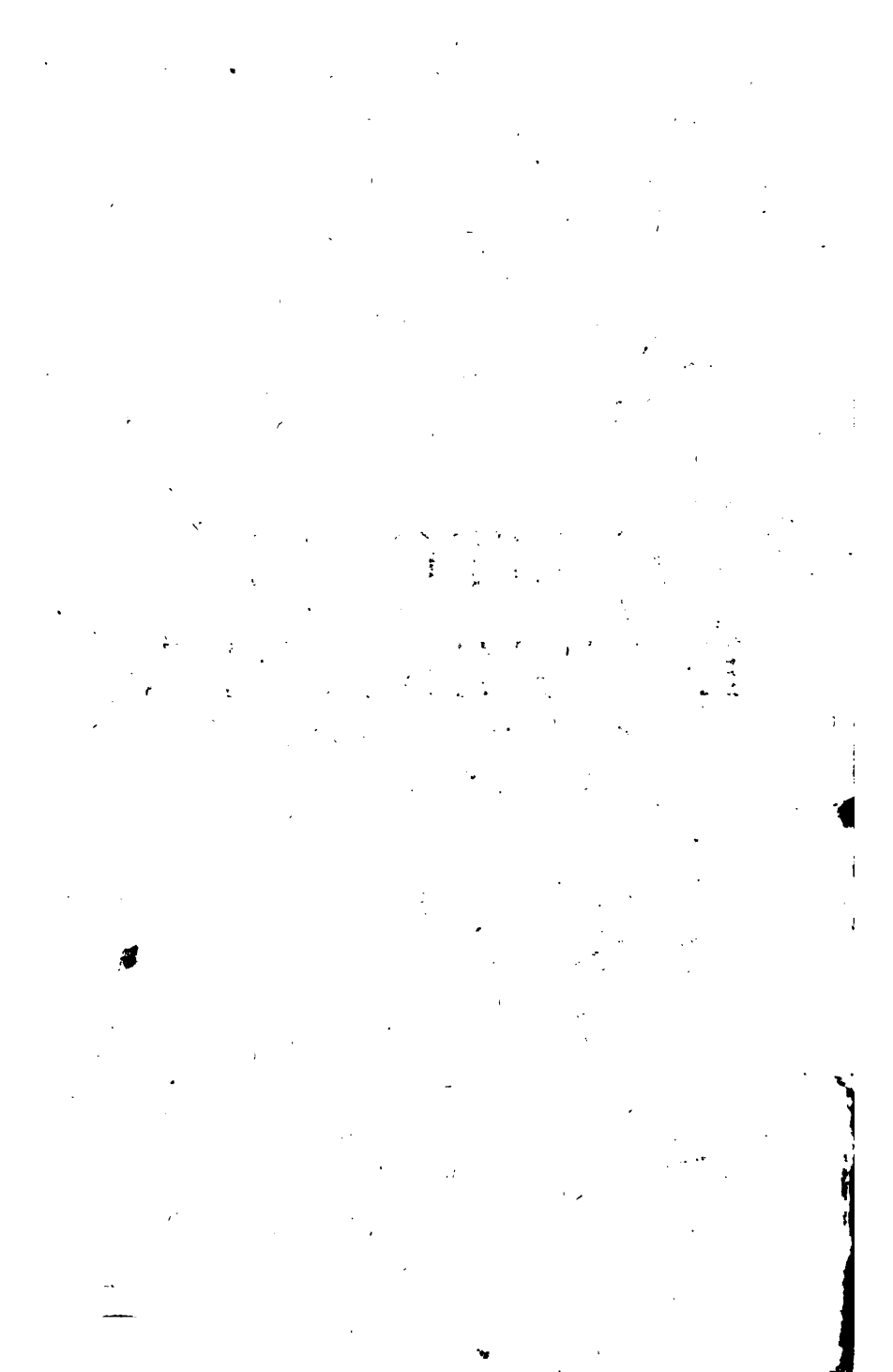
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







HISTOIRE LITTERAIRE.



HISTOIRE LITTERAIRE

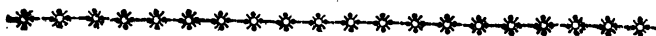
DE
MONSIEUR
DE VOLTAIRE

PAR

MR. LE MARQUIS DE LUCHET, *Jean Pierre
Louis de la
Roche sur Yon*



TOME I.



A CASSEL,
IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.

Je voudrais bien pouvoir tant faire

De plaire à tous, à nul déplaire ;

Mais il n'est pas permis aux Dieux,

Pourquoi voudrais-je faire mieux ?

DES ACCORDS.

Die.
Nijhoff
761149
67144

A

848
V940
L94
V.1

SA MAJESTÉ IMPERIALE

CATHERINE II.

IMPERATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.


MADAME,

*La postérité la plus reculée admirera
comment la Nature si avare de pro-
diges, a fait rencontrer dans le mé-*

7-114-89 71144

me siècle, l'homme le plus rempli de
talens; & la Souveraine la plus ca-
pable de les apprécier. Le monde
avoit vu des Rois répandre l'éclat
de la faveur sur de grands hommes,
& honorer leur mémoire & leurs
cendres; mais ces Rois n'étoient pas
des Philosophes couronnés, de sages
Législateurs, les créateurs des Arts
dans leurs pays. Ce sont bien plus
ces grandes qualités de V O T R E
M A J E S T É qui honorent l'homme
rare que l'Europe vient de perdre, que
l'ingénieuse magnificence avec laquelle
elle met le dernier sceau à son im-

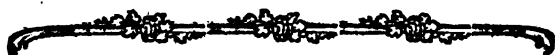
mortalité. Vous donnez, MADAME,
un grand exemple aux Souverains ;
Vous imprimez à l'état d'homme de
Lettres une splendeur qui fera épo-
que , et quoique depuis vingt ans
VOTRE MAJESTÉ ait accoutumé
l'Europe à tout ce qui est grand &
utile , ce qu'elle vient d'ordonner a
renouvelé chez toutes les Nations,
l'hommage qu'on doit à la générosité
& à la bienfaisance. Plein de ces
idées, j'ai osé croire que l'Histoire de
Mr. de Voltaire, ne pouvoit paroî-
tre sous d'autres auspices que sous
ceux de VOTRE MAJESTÉ.



Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles , & l'envie de faire un Volume de ce qui ne devoit remplir que peu de pages , sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles , & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1628. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Moliere ; on ne dira de sa propre personne , que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté ; & on ne hazardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

VOLTAIRE
VIE DE MOLIERE.

DIS-



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE



Si Mr. de VOLTAIRE n'eut été qu'un Homme de Lettres (*) son Histoire n'intéresseroit peut-être que les Littérateurs; s'il n'eut été qu'un homme de génie, (**) on liroit ses ouvrages sans trop s'occuper de sa personne; s'il se fût contenté de posséder les connoissances les plus étendues & les mieux choisies, (***)

(*) Tel que *la Motte*, J. B. *Roussseau*, *Fon-*
tenelles.

(**) Tel que *Racine* & *Corneille*.

(***) Tel que *Bayle* & *Pascal*.

encore pourroit-il se faire , qu'on ne conservat après sa mort que le désir de se les approprier , sans s'embarasser de la maniere dont il les auroit acquises. Mais un homme nouveau, créant au besoin, embellissant ce qu'il imite, commandant aux idées de son siècle, faisant verser des larmes aux spectateurs rassemblés, maniant tous les stiles , parlant à toutes les nations, l'ami des Rois, le défenseur des infortunés, l'oracle d'un parti qui a entrepris de faire regner la raison sur les débris de toutes les sectes : sans doute un être semblable doit étonner ; & il est bien naturel de voir une foule empressée, s'avancer des quatre coins du globe, pour examiner de près ce phénomène. La curiosité redouble encore dans l'ame de ceux , qui sourds à la voix enchanteuse de la prévention, ont ré-

P R E L I M I N A I R E. 3

folu de n'écouter que la vérité sévère, accusant elle même cet homme célèbre de l'avoir sacrifiée quelques fois au vain plaisir d'étonner.

Pour satisfaire à cet empressement universel, ce seroit peu de renfermer dans un cadre étroit une existence de soixante années. Il faut peindre une imagination errant sur toutes sortes d'objets, s'égarant quelques fois, mais ne se reposant jamais ; il faut présenter dans le même tableau les scènes les plus précieuses à l'humanité, & les écarts les plus dangereux, une raison qui vous instruit & vous éclaire par des préceptes sages, & un esprit audacieux, oubliant tout à coup les bornes qui lui sont prescrites, s'emportant jusqu'à interroger celui, qui ne parle aux hommes que par l'étalage de ses prodiges, & de ses œuvres éternelles ; il faut

4 DISCOURS

montrer un homme, qui pouvant réaliser l'ingénieuse fable de l'Apollon des grecs, & représenter sur le mont sacré le Dieu des Arts & du Goût, trempe sa plume dans les marais bourbeux de l'Hélicon, & ne dédaigne pas d'écraser un à un, les insectes qui y bourdonnent.

Voilà les contrastes qu'il faut peindre; voilà ce qu'il faut dire, ou mentir à son siècle. Si les passions l'avoient égaré, sans ternir de leur souffle ses écrits immortels, alors tout en gémissant sur les imperfections de la nature, on se consoleroit des défauts de l'homme par les ouvrages de l'Ecrivain : mais ici, ces mêmes ouvrages ont été trop souvent l'organe des passions, pour laisser cette ressource au zèle de l'Historien.

Quel parti reste-t-il donc à prendre? Celui de lever le voile, & de

P R E L I M I N A I R E. 5

montrer l'homme tel qu'il est. Il en résultera la triste vérité, que même le chef-d'œuvre de la nature est encore loin de la perfection, & que l'essence de l'homme, est la force & la foiblesse combinées.

Vous, qui semblables à ces Cariatides, attachées aux pedestaux des statues, êtes liés invinciblement à toutes les opinions de ce célèbre Ecrivain, suspendés votre jugement: tant de succès, tant de traits de bienfaisance, tant d'hymnes à l'humanité, suffiront à l'heureux besoin que vous vous êtes fait de son Eloge.

Et vous surtout, détracteurs injustes & jaloux, moins adroits à relever les erreurs qu'à affoiblir l'éclat de ses talens, ne vous pressés pas de triompher: Cet ouvrage eut été brûlé cent fois, plutôt que d'être souillé d'une de vos expressions,

Mais avant d'en détailler le plan, il convient de jeter un coup d'œil sur les Arts & les Sciences en Europe, & surtout de faire connoître l'esprit du siècle, & la manière dont on envisageoit alors ces objets, qui depuis ont éprouvé une si grande révolution.

A la fin du dix-septième siècle, on se douta que le monde étoit livré à l'erreur. La Régence est l'époque, où à travers d'épais nuages, on soupçonna plutôt qu'on n'entrevit, l'azile de la vérité. Jusqu'alors la crédulité antique avoit amusé les hommes de fables brillantes, ou les avoit effrayé par des impostures barbares. Un million d'Emisaires défendoient au prix de leur sang des principes révévés, écartoient sans cesse la lumière toujours lente à paroître, ou remplissoient les chaires d'inutilités mé-

P R E L I M I N A I R E. 7

taphyriques, de questions vaines, de sophismes fatigans. Vil jouët de la crainte & de l'espérance, le peuple étoit asservi, dépouillé, trompé. Un monstre avide de carnage une torche à la main, parcourant dans les ténèbres les Royaumes du Nord & les pays méridionaux, trainoit à sa suite une multitude aveuglée, qui n'avoit pour guide que la pâle lueur de ses flambeaux. Enfin qu'on se représente un petit nombre d'hommes éclairés mais timides, n'osant lutter contre les malheurs du monde, croyant que des gémissemens stériles acquiescoient leur dette à la société, & l'on fera placé au point, où il faut être pour envisager sainement les objets.

Alors on verra l'Espagne tremblante à la voix de l'inquisition, livrée à ces immenses & inutiles fa-

8 DISCOURS

mittes , qui durent leur naissance à l'ambition de la Cour de Rome, leur accroissement à la fausse piété, leur fortune à la frayeur des mourans, leur pouvoir à l'ignorance des peuples; mêlant leurs scandales au luxe des Cours, épiant la foiblesse des Princes, & leur surprenant ces honteuses prodigalités, qui laissoient dans le trésor de l'Etat, des vuides à remplir par les sueurs du pauvre. On verra dans ce vaste Royaume, l'administration entre les mains d'un Roi amoureux, d'une Reine enfant, d'une Princesse intrigante, de trois Prêtres avides, & de quelques grands humiliés.

L'Allemagne, dédaignant alors les Arts agréables, surchargée de Docteurs enseignants, qui croyoient encore que la Philosophie d'*Aristote*

P R E L I M I N A I R E. ,

étoit quelque chose, avoit des mœurs agrestes , qu'on apelloit simplicité, & qui n'étoit que l'impuissance de faire mieux. Les Palais de l'Italie, l'industrie françoise, l'active adresse des Anglois, ne trouvoient que de stériles admirateurs. Les écoles étoient multipliées, les Professeurs célèbres, mais ils enseignoient ce qu'il étoit ennuyeux d'apprendre & inutile de savoir ; & semblables aux *Danaïdes*, essayant vainement de remplir le fatal tonneau, ils surchargeoient la mémoire de leurs disciples, & n'éclairaient point leur esprit,

La Russie, étoit moins connue du reste de l'Europe que ne le sont aujourd'hui les Tartares ; & les belles institutions dont Pierre premier (si justement surnommé le Grand) fût l'Auteur, n'étoient encore que des

projets, connus seulement par les contradictions qu'ils éprouvoient.

Rome, il est vrai, entroit pour beaucoup dans la balance politique; mais elle ne connoissoit pas cette sage modération, que *Lambertini*, *Clement quatorze* & *Pie six*, ont prudemment assise sur la chaire de *St. Pierre*. Venise & Naples n'avoient pas montré combien il étoit extraordinaire, que les rênes de leur gouvernement se trouvassent presque toujours entre des mains étrangères, & ne soupçonnoient seulement pas ces utiles réformes, dont elles ont donné depuis l'exemple à l'Europe. Les Italiens avoient sans doute l'avantage, de fournir à la plupart des peuples, des modeles de Peinture, de Poësie & de Musique; mais riches de ces seuls Arts d'agrément, il leur manquoit celui de penser, & cette

P R E L I M I N A I R E. 11

autre Science encore au berceau, qui fait le bonheur des Nations. (*)

La France, étoit remplie de beaux esprits, & comptoit à peine quelques Philosophes. Cette fastidieuse abondance de Romans, de petits Vers, de Comédies médiocres, de Dissertations littéraires, de Lettres galantes, étoient les jeux frivoles de l'imagination désœuvrée. Le plus grand nombre n'exerçoit ses talens, que sur les futiles questions dont les Rheteurs occupoient leurs loisirs. Qui soutiendrait aujourd'hui la lecture, des Discours académiques, des Querelles littéraires, & de tant d'ouvrages de mauvais goût sortis des Collèges, trop longtems dépositaires de l'éducation publique?

(*) L'Economie politique.

L'Angleterre, n'accordant aucune estime à ces frivoles compositions, possédoit presque seule alors l'Art de penser; soit que la liberté fécondât le génie de ces fiers Insulaires, soit que la force & le raisonnement leurs fussent échus en partage, dans la distribution générale que la nature a fait des moyens.

Et le célèbre *Descartes* dira-t-on, & le savant *Leibnitz*, & *Malebranche*, & tant d'autres, qui, pour être un peu moins connus étoient aussi dignes de l'être? Oui; l'Europe comptoit, plus de deux cents personages peut-être, qui s'étoient partagés l'empire des Sciences, & travailloient avec un désintéressement inconcevable à la gloire de l'Antiquité, (car cette incroyable manie nous a tourmenté longtems) mais malgré les veilles laborieuses de ces re-

P R E L I M I N A I R E. 13

spectables Ecrivains, leurs ouvrages n'étoient gueres connus que de ceux qui les réfutoient. Les connoissances utiles demeuroient entre un petit nombre d'hommes, qui ne communiquoient pas avec le reste du monde; soit qu'ils parlassent une langue différente, soit qu'il convint à leur amour propre de laisser toujours un intervalle entre eux & la multitude.

Les Erudits de nôtre siècle le firent disparoître. Pour attirer des hommages à la vérité, on la présenta sous une forme agréable. Mr. de *Fontenelles* la montra d'abord parée des agrémens du stile & de l'esprit; elle osa paroître sur la scène à travers la pompe théâtrale; c'est à Mr. de *Voltaire* seul qu'elle dû ce triomphe; ensuite elle déroba sa marche sous le voile de la fiction, Mr. de *Montesquieu* la mit dans la bouche

d'un Persan; & mêlant enfin sa voix aux leçons de la politique, ce fût encore lui dont elle choisit l'organe.

L'exemple de ces hommes nouveaux, enfanta des plumes courageuses qui osèrent défier la tolérance. Les préjugés démasqués ne trouverent d'azile que chez le peuple. Une ancienne idolatrie tomba aux pieds de la raison, & les abus déracinés quitterent à regret une terre, où ils avoient regné si longtems. Dédaignant les secours d'une dialectique captieuse, ou les effets passagers d'une vaine déclamation, on montra aux hommes leurs propres ouvrages; on les défia de soutenir l'aspect d'un amas fabuleux de contradictions barbares ou d'inventions ridicules. Ils n'osèrent tenir à des idées qui deshonorioient des êtres raisonnables, nier des faits démontrés. En-

P R E L I M I N A I R E. 15

fin les Auteurs éclairés accuserent l'ignorance des premiers âges, la docilité de ceux qui les suivirent, l'imposture des fondateurs d'opinions ; & l'on se sauva en quelque sorte de la honte d'avoir cru à de semblables bévuës en les détestant à jamais.

Mais descendons à quelques détails. Qu'étoit ce que cet immense tableau, où la postérité voyant les exemples des tems passés, doit puiser des instructions pour le présent, & des leçons pour l'avenir ? Un vaste champ, où se réunissoient les erreurs de plusieurs siècles, les mensonges héréditaires, les rêves politiques, les fables transmises d'âge en âge avec une superstitieuse fidélité. On y voyoit d'heureux brigands, traversant des Royaumes la flamme à la main, trouver encore à la fin de leur course des

autels pour encenser leurs injustices; des calculs erronés, supposant une disproportion impossible entre le nombre des hommes & l'étendue du sol qu'ils habitoient; une perpétuelle intervention du ciel pour les inutiles besoins de la terre; des systèmes qui avoient despotiquement regné sur une partie du globe, s'éclipsant aux rayons d'une doctrine nouvelle, pour reparoitre avec le même empire dans une autre partie du monde; enfin d'heureux charlatans traînant à leur suite la multitude, prête à tout faisir excepté la vérité. Dans ces archives d'erreur on puisa deux mille ans des leçons pour les Rois, & des instructions pour les peuples. Ceux qui furent les embellir par une narration rapide, par une diction pure, par des réflexions brillantes, devinrent des oracles, mais en charmant l'esprit,

PRELIMINAIRE. 17

prit, ils n'en égarent pas moins la raison.

Telle étoit l'Histoire. Fatigués des insultes qu'on lui avoit faites, laisserons nous exister, dirent ses interprètes, tant de monumens respectés & infideles ? tromperons nous le vœu de la vérité, qui peut-être ne nous a révélé ses augustes secrets, que pour les apprendre à la terre ? Non, nous ne trahisons pas ses intérêts. Alors on vit les crimes politiques dépouillés de leur fastueuse enveloppe ; *Louis XI*, *Philippe II*, *Charles IX*, *Richelieu*, *Cromvel*, prendre leurs places parmi les bourreaux et les assassins ; & *Paul Emile*, répondant à *Perfée* (qui lui demandait de ne pas paroître enchainé à son Char de triomphe) qu'il en étoit le maître puisqu'il avoit le tems de se donner la mort auparavant, *Paul Emile* dis je,

n'être plus qu'un barbare favorisé par la fortune. Ces nouveaux historiens transporterent les Princes sur les ruines du monde, & les forcerent de contempler ces monceaux de cadavres immolés à leur ambition, à leur vaines querelles, à leur orgueil insensé. Ils renverserent les Statues de leurs prédecesseurs, en leur faisant sentir, qu'ils prévenoient seulement l'arrêt de la postérité; & ils eurent la vertueuse hardiesse, de comparer les conquerans à ces animaux féroces, qui nourrissent leurs petits de sang & de carnage. Plus d'une fois le pinceau leur tomba des mains; mais ils le reprirent toujours avec un nouveau courage, tant ils étoient convaincus, que les chefs des nations, saisis d'horreur à l'aspect de ces effrayantes images, abjureroient aux pieds de l'humanité la funeste manie,

P R É L I M I N A I R E. 19

des conquêtes; qui traient à sa suite les dévastations & la mort.

Qu'étoit ce encore que la morale? Les leçons de *Confucius* de *Platon* & de *Socrate* défigurées par la bizarrerie, ou exagérées par une perfection imaginaire. Les Sectes diverses des honorèrent tour à tour le petit nombre de certitudes, que quelques sages avoient à grand peine sauvés des ténèbres. Ceux mêmes, qui dans des tems plus avancés s'en étoient rendus les dépositaires, tels que *Locke*, *Pascal*, *Clarke*, *Toland*, les tinrent cachées sous des raisonnemens trop au dessus de la plus part des hommes. *Bayle* ne partageroit pas ces reproches, si moins docile aux dogmes de *Calvin*, il avoit senti, que son génie le plaçoit au dessus de toutes les sectes. En général il eut été à désirer, que la morale sublime de la Religion, faite

pour plaire dans sa touchante simplicité à tout homme sensible, n'eut pas été entremêlée de tant de pratiques, minutieuses, de craintes illusoires, de prétentions inutiles, & augmentée de préceptes, dont l'abus a tant de fois fait gémir la vraie sagesse.

3. Notre siècle a allumé le creuset où s'épure tout cet amas d'opinions. Un petit nombre de vérités, dégagées d'additions & de préjugés, a pu s'introduire plus facilement dans l'esprit humain. Pour assurer l'empire de la morale, il falloit encore un pas : la faire aimer; & les différentes formes sous lesquelles on l'a présentée, servoient à remplir cet objet. Tantôt l'allégorie a prêté son Prisme, & on a vu à travers les objets embellis; quelques fois la fiction a enveloppé de son voile diaphane des vérités trop austères.

res ou trop nues. Ces Eloges brillans, qui tous les jours ramènent parmi nous des morts illustres , sont moins faits pour flatter des cendres insensibles, & rendre des honneurs qui ne sauroient percer la nuit des tombeaux, que pour indiquer les devoirs de ceux, qui en occupant la place de ces hommes estimés, doivent faire revivre leurs vertus. La terre quoique le séjour des larmes, des maux, des foibleſſes, a eu cependant quelques momens heureux. On en a précieusement conservé le souvenir, pour nourrir dans les ames l'espoir de voir renaître ces ages d'innocence, & le desir de les mériter. Quelques sages ont paru un moment sur le globe, on s'est trouvé sur leur passage, on les a interrogés, on a hérité de leurs vues profondes, & recueilli leurs Oracles pour former un Code pré-

cieux, qui sera celui de toute la terre, lorsque la raison & l'humanité gouverneront les hommes.

Le but essentiel qu'on se propose dans cet ouvrage est de montrer ce que Mr. de *Voltaire* a ajouté aux principes déjà établis, & l'influence que soixante ans de travaux ont eu sur l'espèce humaine. Pour développer sa marche extraordinaire, voici le plan que nous avons suivi.

L'Histoire de sa vie privée est renfermée dans les deux premiers volumes. Nous nous sommes cependant permis quelques courtes digressions. D'ailleurs nous ne voulions pas copier le *Commentaire historique*, qui est entre les mains de tout le monde, & les *Mémoires secrets*, qui

P R E L I M I N A I R E. 23

ne dévoient être entre celles de personne. Comment auroit-on pu dire des choses toujours neuves d'un homme qui a occupé le public pendant plus d'un demi siècle, & dont les amis enthousiastes & les ennemis acharnés, ont recherché avec une activité égale, ce qui pouvoit servir à leurs passions contraires ? Ne faloit-il pas retrancher la répétition des louanges que l'Histoire proscriit ? & se ressouvenir, que si la vérité défend de taire les fautes des grands hommes, elle exige seulement de les indiquer, & permet, en réconnoissance de leurs talens, de supprimer les détails. Ne faloit il pas prévenir les Biographes qui nous succederont & donner la clef d'un grand nombre de faits que les nuances de son caractère peuvent seuls rendre croyables ? ne faloit il pas enfin ménager des transitions, pour lier

les événemens épars dans mille volumes?

Pourquoi une notice si prolixé ? dira-t-on peut-être : l'histoire d'un homme de Lettres est dans ses écrits. Oui, de celui qui n'a jamais quitté son cabinet, dont le penchant & les moyens l'ont dévoué à ces travaux qui supposent encore plus de jugement que de génie : mais l'auteur de plus d'une révolution, l'homme en faveur de qui l'opinion publique a si souvent dérogé à sa marche ordinaire, mérite qu'on le suive dans toutes les circonstances de sa vie. Nous nous sommes enfin décidés à cette entreprise laborieuse, parceque l'Histoire Littéraire de Mr. de *Voltaire* est aussi celle de son siècle.

Le Tableau de ses ouvrages se trouve dans le troisième & quatrième

P R E L I M I N A I R E. 25

me Volume. L'époque où ils ont paru , l'accueil qu'on leur a fait, les métamorphoses qu'ils ont subi, instruiront de l'équité du public, suspendue quelquesfois par un caprice passager, mais infallible dès qu'elle est dégagée des préventions du moment. On reconnoîtra l'utilité de la critique , qui n'a jamais dû s'applaudir davantage de sa sévérité, qu'en examinant l'état où elle a mis les Oeuvres de Mr. de *Voltaire* ; les nombreux avantages que la Société retire d'un homme de Lettres, quand il a mérité du public quelque confiance; on verra d'un côté les dangers des talens, quand la soif d'une gloire mal entendue les égare, & leur permet ces coupables productions, dont il faut désavouer jusqu'aux succès; d'un autre la douteuse influence de l'esprit sur le bon-

heur, altéré sans cesse par la garde
 d'un trésor toujours trop envié, la
 réputation. Il falloit montrer com-
 bien de qualités constituent l'écrivain
 supérieur, & surtout à quel point il
 doit posséder le goût; ce goût, qui
 n'est que la connoissance parfaite de
 ce qu'il faut taire, & de la maniere
 dont on doit exprimer ce qu'il faut
 dire, a présidé à toutes les produc-
 tions de cet homme extraordinaire.
 Dans ses Tragédies aucun person-
 nage inutile, dans ses Romans point
 d'épisodes trainans, dans ses Poësies
 jamais d'esprit superflu, dans ses mé-
 langes il ne s'appesantit pas, dans
 ses Histoires il marche avec rapidi-
 té, dans ses Poëmes il place les orne-
 mens sans les repandre. Ses Cita-
 tions sont courtes & bien choisies, ses
 Reflexions neuves & justes, ses Por-
 traits finis & ressemblans, ses tran-

P R E L I M I N A I R E. 27

sitions faciles , ses desseins sages & riches , ses développemens clairs & intéressants ; il s'élève rarement, mais jamais il ne descend trop bas ; il imite *Tacite* dans sa précision, mais non dans cette brièveté qui ressemble quelque fois à la secheresse ; il cause comme *Montagne* ; mais plus économe d'exemples & plus sévère dans son choix , il a autant de gayté & plus de vraie Philosophie. S'il diserte il instruit, s'il conte il intéresse, s'il critique il amuse. Qu'on se rappelle *la Philosophie de l'Histoire*, *les filles de Minée*, & *le Russe à Paris*. Jamais Ecrivain n'a été autant lu, parceque jamais il n'en a moins coûté au lecteur. Cette clarté précieuse qui laisse voir les objets dans tout leur jour, épargne à ceux qui ont la conception laborieuse des retours désagréables, & l'amour propre trouve

dans cette facilité de saisir les objets, un agrément dont il ne fait pas toujours honneur à l'Ecrivain seul. Si l'on imposoit la nécessité de diminuer la collection des Oeuvres de *Voltaire*, peut-être supprimeroit-on quelques ouvrages entiers, mais je ne fais pas ce qu'on pourroit retrancher dans ces mêmes ouvrages supprimés. Quand Mr. de la Beaumelle a voulu changer, abrégé la *Henriade*, combien cette entreprise a paru ridicule, & combien surtout l'exécution a été trouvée plate & sans talent! On lui a souvent reproché quelque prédilection pour l'antithèse; mais observons, que ces contrastes sont bien plus souvent dans les idées que dans les mots.

Croira-t-on qu'avant la *Henriade* on parloit fort peu d'*Henri IV*? La

seule Tragédie qui depuis *Racine* & *Crebillon* avoit obtenu l'aveu général, étoit *Didon*. Ainsi sans Mr. de *Voltaire*, le Théâtre françois étoit réduit à vingt Tragédies au plus, choisies chez les trois maîtres de la scène. Les *Drames* nombreux qui l'ont occupée depuis, auroient moins dédomagé encore de la perte de ces grands hommes, puisque leurs auteurs, fidèles à l'antique méthode, auroient cru vraisemblablement, que l'amour seul pouvoit donner du ressort au génie, & de l'intérêt aux tableaux.

Il est surtout curieux d'observer les degrés de la révolution; avec quelle opiniâtreté l'esprit humain se débat sous la main de quiconque veut le subjuguer; avec quelle adresse il faut ménager les jours, pour ne pas blesser des yeux trop délicats;

avec quel courage il faut être martyr de la divinité des sots, l'opinion.

Les deux derniers Volumes présentent des Fragmens, des Poësies, des Lettres, des Esquisses, des Mélanges, égarés depuis cinquante ans dans les feuilles périodiques, & dans les recueils. Le Goût & la Critique ont souvent recommandé aux Editeurs, une économie sévère dans le choix de ces enfans deshérités, & c'est presque tromper l'intention de leurs peres, que de les appeler à la succession. Nous pensons cependant, que lorsque ce n'est qu'un oubli, ou qu'on ne peut leur reprocher que des défauts de jeunesse, il est permis à l'Editeur de se laisser fléchir.

Que de voix je crois entendre s'élever contre ce plan ! Ceux qui

ont blâmé dans Mr. de *Voltaire* l'ambitieuse manie d'embrasser tous les genres , trouveront quelque témérité à vouloir prononcer sur tous ses ouvrages. Pourquoi dira-t-on anticiper sur le jugement de la postérité, dont le souvenir ou l'oubli font seuls la destinée des écrits ? Laissés croître tranquillement des palmes sur le tombeau de cet Ecrivain célèbre, qui n'a déjà excité que trop de querelles dans la République des Lettres.

Juges trop précipités, ouvrez le livre, & souvenez vous qu'un Historien n'est pas un Censeur. Daignés voir qu'il n'avoit encore jamais paru sur la terre; aucun homme dont les idées eussent eu autant d'influence sur l'opinion générale. Ce n'étoit pas un nouveau système sur une partie de nos connoissances, mais un esprit tout nouveau

qu'ils avoit apporté. Il falloit donc l'examiner quel intérêt le monde avoit à l'écouter ; on s'est transporté au point d'où il est parti , pour suivre les progrès de ses principes chez ses contemporains. D'abord l'enthousiasme faisoit sans réflexion des nouveautés qui séduisoient , il est suivi d'un calme qui va quelquefois jusqu'au mépris ; mais bientôt on revient de ces deux extrémités , pour se placer à un juste milieu , également éloigné de l'aveugle prévention & de la froide indifférence.

Tel est le point de vue que choisit la raison , & c'est par ses yeux qu'il faut voir s'il est possible , que Mr. de *Voltaire* soit au dessus d'*Homere* ou au dessous de *Lucain* , qu'il soit à côté de *Racine* , ou aux pieds de *Cornéille*,

PRELIMINAIRE. 33

neille, avouons que ces grands efforts de l'esprit humain font d'ingénieuses frivolités. Intrigues d'amour, lettres supposées, réconnoissances, fictions, poignards, que tout cela, vu sous un certain jour ressemble bien aux jeux de nôtre enfance ! La seule façon de donner à ces amusemens quelque utilité, c'est de faire briller aux yeux des hommes assemblés au Théâtre, quelques lueurs de Philosophie, & de fournir d'utiles souvenirs à la raison, quand le prestige de la Scène est effacé. (*)

(*) Cette façon de juger des Tragédies ne diminue rien de l'estime qu'on doit aux Poètes tragiques. On pourroit seulement en conclure, que tant de génie, que des veilles si longues, pourroient être consacrés à des ouvrages d'une utilité plus réelle, & dont la morale auroit plus sujet de s'applaudir.

Que Mr. de *Voltaire* ait plus ou moins approché de cet amas de vraisemblances, que nous nommons vérités historiques, avouons encore, que cela est moins important qu'on ne l'imagine. Ce qui se passoit sous *Charlemagne*, sous *Edouard*, est ignoré; nous avons brodé leur Histoire sur le canevas grossier que nous ont transmis des Romanciers. Ce travail de l'imagination a quelques-fois amusé l'esprit & surpris la confiance, mais il n'a jamais produit la moindre utilité. Les conseils sages qu'un Historien distribue dans sa course, les sentimens qu'il réveille, les vues qu'il développe, les pièges dont il préserve, voilà ce que réclame la raison. Or un Roman, comme l'Histoire la mieux averée, fournit ces traits de morale : on les trouve partout dans les ouvrages de Mr. de *Voltaire*.

re , & ce qu'on ne sauroit jamais lui contester , c'est une façon nouvelle de démasquer l'imposture , de décréditer la superstition & d'honorer la paix chez les hommes.

Les Lettres de *Voiture*, les Epîtres de *Ronsard*, les Dissertations de *la Motte*, les Oeuvres de *Fontenelles*, ont eu dans leur tems le même succès que la plûpart des compositions de nôtre Auteur. Actuellement négligées, elles sont menacées de l'oubli. La même indifférence, ou si on veut la même injustice, attend la moitié de la plus riche des collections; & quoique nous désirions que nôtre encens fût comme les parfums, dont on se servoit en Egypte pour les embaumemens, nos efforts ne parviendront pas à conserver ces objets de nos complaisances.

Mais ce qui n'a pas besoin de l'enthousiasme de nôtre siècle, pour percer jusqu'aux tems les plus reculés, c'est cet esprit que Mr. de *Voltaire* a soufflé sur la terre. Il est l'aurore d'un jour qui se répandra sur les deux hémispheres. Deux puissances ont longtems combattu ; l'une entretenoit ses triomphes en conservant l'ignorance ; l'autre jettoit infructueusement quelques lueurs dans cette nuit profonde. Les Nations divisées ne se rencontroient dans les ténèbres que pour verser le sang. Un homme a posé des flambeaux sur ces routes obscures , alors les mêmes peuples se sont reconnus , & les coupables auteurs de ces haines funestes, sont demeurés seuls & méprisés , ramassant encore quelques tisons épars, pour conserver leurs buchers.

PRELIMINAIRE. 37

S'il étoit possible que tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire* disparussent, on y perdrait des sources toujours nouvelles de plaisirs & d'intérêt ; mais l'esprit philosophique qu'ils ont établi , dirigerait les principes qui gouvernent les hommes. Ceux même qui combattent cet esprit, en ressentent les influences sans le savoir. L'usage barbare de la question supprimé , le nombre des fêtes si onéreuses diminué, la dangereuse liberté des engagemens précoces sagement restreinte, une proportion plus équitable entre le châtimement de certaines fautes & le peu de tort qui en résulte pour la Société , dix autres réglemens , pour lesquels l'humanité a été plus consultée , sont les fourdes émanations de cet esprit nouveau qui a gagné insensiblement tous les Etats.

Pour montrer combien peu il a fait de progrès, on rappelle les assassinats juridiques commis à Toulouse, à Amiens &c. Mais on ne fait pas réflexion, que trente autres aussi horribles ont souillé la terre, sans qu'on s'en soit même apperçu, & l'indignation publique soulevée par ceux-ci, est la preuve la plus victorieuse que les Nations ont abjuré ces odieux principes, & rougissent de la surprise qui leur a été faite si long-tems.

Heureux, si cette Histoire remplissant son but, contribue à entretenir ces sentimens. Nous ne nous sommes pas proposés d'offrir une distraction passagere à l'oisive curiosité des hommes. Peut-être Mr. de *Voltaire* lui même s'est trop prêté pendant sa vie à leur

goût frivole. D'ailleurs il n'existe peut-être point d'homme dans les annales de l'histoire, dont on ait autant parlé. Ses adorateurs (car l'expression de partisans est trop foible) n'ont rien laissé perdre de ce qui pouvoit contribuer à sa gloire. Ses ennemis ont fouillé dans les actions les plus secrètes de sa vie, pour menager quelques ressources à leur haine. L'envie a senti dresser ses serpens, en voyant un simple particulier devenu l'ami des Grands, le distributeur des renommées, l'azile des talens. Quelques enthousiastes en ont fait un oracle qu'il falloit interroger en tremblant.

Envain on invoque la vérité ! Comment pourroit elle faire entendre sa voix douce & modeste parmi les cris tumultueux de

la prévention , des hurlemens de la haine , des fiflemens aigus de l'envie ? Placés au milieu d'une Bibliothèque entiere de Libelles calomnieux , d'Apologies suspectes , d'accusations sans preuves , de réfutations sans évidence , nous devouons nous à la triste nécessité de déplaire à tous les partis ? Si nous empruntons le stile exagérateur le seul aplaudi depuis un an , nôtre encens brulera quelques instans sur le tombeau de *Voltaire* , la fumée se dissipera dans les airs , & bientôt il ne restera que des cendres inanimées en proye au premier soufle ; mais si nous avons le noble courage de préférer les devoirs de l'Historien à la voix même de l'amitié , & d'écarter toutes les considérations particulieres quelconques , nous acquerrons alors

P R E L I M I N A I R E. 41

des droits à la confiance de la postérité, & cet espoir nous soutiendra dans une longue carrière difficile à fournir.

Peut-être trouvera-t-on que disciple trop fidele de ce grand Apôtre de la Philosophie, nous devions moins laisser appercevoir ses leçons dans cette Histoire. Nous sommes loin de vouloir afficher des principes hardis & dangereux. La Philosophie n'est point à nos yeux la destruction de ce qu'ont pensé nos peres, un choix d'opinions nouvelles qui ne reposent que sur une tolérance immodérée, ou sur une orgueilleuse indépendance dans les idées, qui compte pour rien la raison des siècles passés. Elle consiste dans une parfaite indifférence pour tout

ce qui est susceptible de questions; indifférence, qui nous inquiete d'autant moins, qu'elle est à côté de la soumission la plus complète aux dogmes & aux préceptes... Dans un pyrrhonisme très étendu surtout ce qu'ont écrit les hommes, & même sur ce qu'ils ont vu; l'histoire nous paroît une longue fable dont la morale est utile en raison des talens de celui qui l'a adaptée à nos besoins; elle est comme ces tableaux d'imagination, où l'on ne cherche pas la ressemblance, mais l'habileté du peintre... Dans une indulgence presque sans limites pour tout ce qui n'est que foiblesse; examinés l'imperfection de notre nature, les bornes de notre ame, les vices de notre éducation, la barbarie de nos usages, la tyrannie des pré-

jugés nationaux, le despotisme de la société, & voyés combien un être jetté au milieu de ces chaines est excusable de chercher à s'y soustraire... Dans la conviction pleniére qu'il n'y a de mal que la douleur & le crime, que toutes les conditions sont égales, & que ce que l'Etre souverain a mis de bonheur sur la terre est équitablement distribué Dans l'inébranlable persuasion que pour maintenir son bel ordre, il a mis ce bonheur tant désiré, tant analysé, dans l'accomplissement de devoirs si simples en eux mêmes, & si multipliés par nos impuissantes législations.

Nous prévenons le lecteur, que lorsque nous citons la Collection des Oeuvres de Mr. de *Voltaire* c'est celle en quarante Volumes in

8vo. avec encadremens , parceque nous avons été témoins nous mêmes, de l'attention , avec laquelle il l'a revue. Si nous rapportons des traits que tout le monde fait en France , c'est parcequ'ils sont moins connus dans les pays étrangers , & qu'ils donnent lieu à des réflexions qui entrent dans nôtre plan , & servent à faire connoître les ressources du génie, lorsqu'il se dévoue à éclairer les hommes.



HISTOIRE



HISTOIRE L I T T E R A I R E

DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

François Marie Arouët de Voltaire ^{l'an} 1694.
nâquit à Paris le vingt Novembre (*)
de l'an 1694. Son père étoit payeur
des épices & receveur des amendes

(*) Mr. *Paliffot* dans son *Eloge* fait naître
Mr. de *Voltaire* le vingt Février. Lui même
dans son *Commentaire historique*, dit,
nous avons des médailles, qui portent les
deux dattes. Mais plusieurs de ses parens
nous ayant assuré, qu'il étoit né le vingt
Novembre, nous avons préféré leur opi-
nion.

Tome I.

A

à la Chambre des Comptes de Paris. Il avoit épousé *Marie Marguerite Daumart*. *Mr. Dumoustier de la Fonds* Officier au Corps Royal d'Artillerie & auteur d'une Histoire estimable de la ville de Loudun apprit à *Mr. de Voltaire*, quelques jours avant sa mort, l'origine de sa famille; il lui adressa une pièce de vers composée en 1499 par un de ses ancêtres sur la mort de *René Arouët*, son ami. La voici: (*)

(*) *Mr. Dumoustier de la Fonds* nous apprend, que ces vers furent appliqués à Scevole de Ste Marthe par *Mr. Daniel Ferron*, qui les déclama dans l'auditoire du Palais Royal de Loudun le 5. Avril 1623. Ce plagiat fut reconnu. Un Fragment du Journal d'Etienne Rouffean, Enqueteur au Baillage de Loudun dit, que ce fut par modestie, que René Arouët n'exposa pas au grand jour de l'impression plusieurs de ses ouvrages, qui en étoient dignes.

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE. 2

Mufes que penfiés vous, quand la mort
l'a furpris

Etiés vous, dites-moi, en quelque pro-
fond fomme ?

Parmi vous & les Dieux il étoit en
grand prix

Il a vécu comme eux, il est mort com-
me un homme.

Mais le quel doit on plus admirer ou
pleurer ?

Admirer fes beaux ans, ou bien pleurer
fa perte ?

Quant à moi, je ne puis me laffer d'ad-
mirer,

Non plus que de pleurer la mort, qu'il
a soufferte,

Non non ce n'est affez de répandre des
pleurs,

Ne reftons après lui; fa mort nous fait
envie

Et fuivons au tombeau, accablé de
douleurs

Celui dont on ne peut approcher de
la vie.

La réponse de Mr. de *Voltaire* prouve, combien peu il attachoit de prix au hazard de la naissance.

„ Monsieur, l'isle de *Delos* eut son
 „ *Apollon*, la *Sicile* ses muses, &
 „ *Athenes* sa *Minerve*: les villes de
 „ *Loudun* & de *St. Loup*, à l'exem-
 „ ple des sept villes qui combatti-
 „ rent autrefois pour la naissance
 „ d'*Homere*, voudroient elles aujour-
 „ d'hui combattre, pour être le lieu de
 „ la naissance de mes ancêtres? Je
 „ n'ai aucune voie de conciliation à
 „ leur proposer. Si cette découverte
 „ les interesse, elles ne manqueront
 „ pas de moyens pour la faire. Les
 „ vers, que fit *Antoine Dumoustier*
 „ un de vos ancêtres sur la mort de
 „ *René Arouët*, qui peut aussi être
 „ un des miens, sont animés d'un ca-
 „ ractère d'amitié, qui fait honneur
 „ au coeur de celui qui les a écrits.

Longtems avant cette lettre il di-
 „ soit à un de ses amis „ Les Biogra-
 „ phes , qui ont écrit ma prétendue
 „ Histoire , dont vous me parlez ,
 „ se sont un peu pressés , & me font
 „ trop d'honneur. Il n'y a pas un
 „ mot de véritable dans tout ce que
 „ ces Messieurs ont écrit ; les uns
 „ ont dit , d'après l'équitable & vé-
 „ ridique Abbé *des Fontaines* , que
 „ je ressemblois à *Virgile* par ma
 „ naissance , & que je pouvois dire
 „ apparemment comme lui :

*O fortunatos Nimum sua si bona
 norint, Agricolas!*

„ je pense sur cela comme *Virgile* ,
 „ & tout me paroît fort égal ; mais
 „ le hazard a fait , que je ne suis pas
 „ né dans le pays des *Eclogues* &
 „ des *Bucoliques* . „

1710. Son enfance n'a été marquée par rien d'extraordinaire. La manie de questionner à tout propos, déceloit seulement le désir de s'instruire. Il étudia chez les Jésuites, alors dépositaires de la confiance publique pour ce qui regardoit l'éducation. J. Baptiste *Roussseau*, devenu depuis le plus fougueux de ses ennemis, fut invité à voir une Tragédie au College de Louis le Grand. A la distribution des prix qui suit ordinairement ces représentations, il remarqua qu'on appelloit plusieurs fois le même écolier, & demanda au Pere *Tarteron* le nom du jeune Athlete si distingué parmi ses rivaux. Le Pere *Tarteron* répondit, que c'étoit une espèce de phénomène, & que cet enfant annonçoit des dispositions surprenantes pour la poésie; il alla le chercher, le présenta à *Rouss-*

seau, & le jeune homme, qui avoit déjà si souvent entendu nommer avec enthousiasme, le plus grand des Poètes lyriques, comme par un mouvement involontaire se jetta à son col, & rendit hommage à ses talens. On citoit alors quelques uns de ses Vers fort au dessus de son âge.

Sur une Statue de Pigmalion. ()*

Si Pigmalion la forma,

Si le ciel anima son être,

L'Amour fit plus, il l'enflamma;

Sans lui que serviroit de naître?

(*) Ce quatrain a été appliqué à Madame de Pompadour. Cela n'empêche pas, que nous ne l'ayons trouvé dans des Mémoires écrits en 1723, & qu'on nous a fournis pour l'Histoire de Mr. de Voltaire.

EPIGRAMME

TRADUITE DE L'ANTHOLOGIE.

Leandre conduit par l'Amour
En nageant disoit aux orages,
Laissez moi gagner les rivages,
Ne me noyés qu'à mon retour.

Il avoit aussi imité plutôt que traduit quelques odes d'Anacréon; mais les copies, que nous en avons sont trop infidèles pour les publier, & suppléer à ce qui manque, feroit plus mal encore.

Un jour, *le demi-quart* avant la fin de la classe étant sonné, & le P. *Porrée*, son Professeur n'ayant pas le tems de donner aux écoliers une matière pour le *devoir* du lendemain, il leur dit de faire des vers sur *Néron*, qui se tue lui même. Le jeune *Arouët* (c'est ainsi qu'il s'appelloit alors) donna les quatre vers que voici:

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE. 9

De la mort d'une mere exécrable com-
plice,

Si je meurs de ma main, je l'ai bien
mérité;

Et n'ayant jamais fait qu'actes de cru-
auté,

J'ai voulu, me tuant, en faire un de
justice.

Le Legs de *Ninon de l'Enclos* au
jeune Poëte est une particularité con-
tinue de tout le monde, mais qu'il faut
cependant consigner dans cet ouvrage.
L'Abbé de *Chateauneuf*, ami de cet-
te fille célèbre (dont l'exemple dan-
gereux, s'il n'étoit pas unique, prou-
veroit, que l'amabilité fait pardon-
ner jusqu'au défaut de vertu) prenoit
beaucoup d'intérêt au jeune *Arouët*;
il le mena plusieurs fois chez son
amie, qui s'amusant de son esprit,
lui donna par son testament une som-
me de deux mille livres, destinées

à commencer la bibliothèque. On lit dans son *Commentaire historique*, qu'une petite pièce de vers, composée pour un Invalide, fut le prétexte de cette marque de souvenir. Dans cette occasion la mémoire de Mr. de *Voltaire* a été infidèle. Les vers ne furent faits que deux ans après la mort de *Ninon*, arrivée en 1706. (*)

(*) Digne fils du plus grand des Rois,
 Son amour & nôtre espérance,
 Vous, qui sans regner sur la France,
 Regnez sur le coeur des François,
 Souffrés vous, que ma vieille veine,
 Par un effort ambitieux,
 Ose vous donner une étrenne

Vous qui n'en recevez que de la main des
 Dieux,

Ces petits succès allarmerent Mr. *Arouet*, qui avoit des vues différentes sur son fils. Il sollicita l'Abbé de *Chateauneuf*, de l'éloigner de l'orangeuse carrière des lettres, en le plaçant auprès du Marquis de *Chateauneuf* son frere, alors Ambassadeur à la Haye, non en qualité de page, comme on l'a écrit, mais comme Secrétaire du Ministre; il avoit alors dix-neuf ans.

Une folie assez excusable à cet 1713.
âge rendit son séjour en Hollande

On a dit, qu'à votre naissance

Mars, vous donna la vaillance,

Minerve la Sagesse, Apollon la Beauté:

Mais un Dieu bienfaisant que j'implore en
mes peines,

Voulut aussi me donner mes étrennes,

En vous donnant la libéralité.

très court: il y trouva cette Madame *du Noyer*, connue par quatre Volumes de Mémoires très suspects, & qui présidoit alors à la rédaction d'une Gazette. Sa fille aimable, jolie & intéressante, possédant l'esprit de sa mere sans ses défauts, fit connoître au jeune *Arouët* cette passion impérieuse, qui n'écoute ni les conseils de la raison, ni les loix sévères de la décence. Mademoiselle *du Noyer* honnête, mais sensible, n'opposa à son amant, que ces difficultés, qui rendent l'amour plus vif encore, & bientôt les imprudences inséparables de ces espèces de liaisons trahirent le secret de leurs coeurs. Madame *du Noyer*, malgré l'expérience, qu'elle devoit avoir acquise, au lieu d'essayer les conseils de la tendresse maternelle, n'employa, qu'une autorité absolue & trop sévé-

re ordinairement dans les femmes, qui ont cessé de plaire. On éluda ses défenses. Des lettres surprises, ou l'amour persécuté se répandoit en murmures & en reproches, portèrent cette mere offensée, à invoquer l'autorité de l'Ambassadeur, & celui-ci, pour éviter les scènes, qu'une femme naturellement intrigante auroit pu donner au public, mit l'amant désespéré aux arrêts dans son hôtel.

Ce premier malheur n'étoit que le prélude de ceux, qui devoient suivre. On lui annonça, qu'il falloit partir pour Paris. Les amans concertèrent par lettres les stratagèmes, que l'amour inspire, pour suppléer à l'absence. Une dernière entrevue étoit, ou du moins paroissoit indispensable.

„ Ce seroit vous trahir, écrivoit Mr.
 „ *Arouët* à Mademoiselle *du Noyer*,
 „ que de venir vous voir ce soir, il

„ faut absolument, que je me prive
„ du bonheur, d'être auprès de vous
„ afin de vous mieux servir. Si vous
„ voulez pourtant changer nos mal-
„ heurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à
„ vous. Envoyez *Lisbette* sur les
„ trois heures, je la chargerai d'un
„ paquet, qui contiendra des habille-
„ ments d'homme, vous vous acco-
„ moderez chez elle, & si vous avez
„ assez de bonté, pour vouloir bien
„ voir un pauvre prisonnier, qui
„ vous adore, vous vous donnerez
„ la peine de venir sur la brune à
„ l'hôtel. „

Ainsi l'Amour aveugle le flattoit,
que des habits d'homme dérober-
roient sa maîtresse à tous les yeux.
Un valet intrigant se charge des dé-
tails, & ce périlleux projet s'exécu-
ta, comme on le voit par les jolis
Vers, qu'il occasionna le lendemain.

Enfin je vous ai vu , charmant objet que
j'aime

En Cavalier déguisé dans ce jour,

J'ai cru voir Venus elle même

Sous la figure de l'Amour.

L'Amour & vous, vous êtes du même
âge,

Et sa Mere a moins de beauté;

Mais malgré ce double avantage,

J'ai reconnu bientôt la vérité

P... vous étiez trop sage

Pour être une Divinité.

Cette imprudente démarche fut
encore découverte & suivie de nou-
veaux chagrins. Il partit le 18.
Decembre 1713 pour Paris , avec le
ferme projet, d'engager Mr. *du Noyer*
à rappeler sa fille auprès de lui. Com-
me son âge , & ce qui venoit de se
passer n'auroit pas donné un grand

poids à son éloquence, il parvint à employer la protection d'un Evêque, & les intrigues d'un Jésuite. Rien ne réussit. D'ailleurs des soins personnels ne lui permirent pas, de se livrer tout entier à cette négociation. Son pere, effrayé de son début dans le monde, vouloit, avec le secours d'une lettre de cachet, lui donner une de ces fortes leçons qui influent sur le reste de la vie ; son fils instruit à terns, désarma sa colere, en se jetant dans *l'Etude* d'un Procureur, où il promit, de seconder les vues de sa famille.

Rarement les peres savent deviner le talent de leurs enfans. Mr. *Arouët* soutenoit, que son fils devoit être Conseiller au Parlement ; Mr. *Racine* vouloit, que le sien fut Chanoine & Mr. *Boileau* assuroit, en parlant du jeune *Despréaux*, que c'é-
toit

toit un bon garçon, qui ne diroit jamais du mal de personne. Aussi Mr. de Voltaire à-t-il écrit lui même dans la vie de *Moliere* „ on a remarqué, que „ presque tous ceux, qui se sont fait „ un nom dans les beaux arts, les „ ont cultivés malgré leurs parens, „ & que la nature a toujours été plus „ forte en eux que l'éducation. „

Il s'apperçut bientôt , qu'il avoit promis au delà de ce qu'il pouvoit tenir. L'intérêt ou la nécessité ont bien de la peine, à surmonter les dégouts attachés aux élémens de la jurisprudence; comment le jeune *Arouët* qui se jettoit dans ce dédale avec une répugnance si marquée, y auroit-il paru avec éclat? aussi aima-t-il mieux suivre l'impulsion de son génie, & se livrer tout entier à l'étude séduisante des belles lettres. Elle calmèrent sa passion malheureuse pour Ma-

demoiselle *du Noyer*. Il ne se *tua* pas , quoique ce fut un des points bien convenus en se séparant à la Haye. Un mariage convenable rendit la jeune Demoiselle à une vie plus tranquille, & l'estime & l'amitié, deux sentimens , qui dans les ames honnêtes terminent toujours ces fortes de liaisons, ont existé constamment depuis entre Mr. *de Voltaire* & Mademoiselle *du Noyer* , devenue Madame *de Winterfeld*. (*)

(*) On a imprimé plusieurs fois sous le titre de *Juvenilia* quatorze lettres , faisant partie de la correspondance des deux amans. On n'y trouve point ce sentiment que Monsieur de *Voltaire* a si bien exprimé dans plusieurs de ses ouvrages. Il aimoit de bonne foi, il étoit jeune, persécuté, & cependant il n'échappa jamais de son ame embrasée aucun de ces traits de feu, qui caractérisent les passions. Sans doute que dès lors la gloire le disputoit à l'Amour. Depuis elle a toujours eu le dessus.

Ce fut donc à l'âge de dix-neuf 1713.
ans, qu'il commença cette carrière,
fournie avec tant de gloire. Il n'est
pas inutile, de remettre sous les yeux
des lecteurs l'état de la Littérature
en France, à cette époque.

On regrettoit encore *Racine*, mort
depuis quinze ans, & nôtre siècle
commençoit à réparer les injusti-
ces du sien. Plusieurs personnes
avoient déjà désavoué sur son tom-
beau, des jugemens dictés par l'en-
vie. *Corneille*, en possession de la
gloire du théâtre y étoit regardé com-
me un Dieu dans son Temple. *Cre-
billon* tragique héréditaire de son gé-
nie, venoit de présenter sur la scène
Rhadamiste, qui associa son nom à
celui des deux grands maîtres de
l'art. *Campistron* se trainoit à pas
lents sur les pas de *Racine*; mais
étoit apperçu à peine au bout de l'in-

tervalle qui les séparoit. L'ambition de la gloire du Théâtre n'enyvroit pas alors comme aujourd'hui toutes les têtes. Les Tragédies donnoient rarement aux hommes assemblés ces grandes leçons d'humanité, de tolérance, de philosophie, & malgré l'exemple même de *Racine*, n'avoient pas encore appris à joindre le stile, les convenances, & tout ce qui est du ressort des bonnes moeurs. Malgré ses intrigues sans vraisemblance, & son stile lâche & diffus *la Grange Chancel* élevoit de grandes prétentions; mais on n'y avoit nul égard, & ses pièces ne devoient qu'à la disette, l'honneur de reparoître encore quelques fois sur la scène.

Moliere dans la tombe depuis quarante ans, attendoit l'héritier de son génie & de sa gaité. *Du Fresnois* &

Déstouches s'efforçoient de consoler *Thalie* de la perte récente de *Regnard*. L'impuissance de les remplacer , n'avoit pas fait imaginer encore les scènes élégiaques, les drames bourgeois, qui ont transporté sur le Théâtre, non les ridicules des hommes, & des leçons, pour les en corriger, mais les petits événemens des familles obscures, dont le tableau inspire une pitié également stérile & passagère.

Le Régent de la Littérature *Nicolas Boileau Despréaux* venoit de fermer les yeux, laissant trop de victimes immolées à sa sévérité, encore plus de préceptes que d'exemples, & ses ouvrages pour censeurs éternels du mauvais goût & du faux bel esprit. *Rousseau*, dont les talens auroient fait oublier, si cela étoit possible, les torts & les impruden-

ces, banni de son pays, satisfaisoit dans l'étranger à la vérité outragée, ou peut-être à la vengeance de ses ennemis. *Fontenelles*, alors le dictateur de la République des Lettres jouissoit de plusieurs réputations, dont il devoit quelques unes (*) à son extrême sociabilité; mais la Littérature commençoit déjà à céder aux sciences cet homme universel. *Lamotte*, à son exemple passoit sa vie à essayer tous les genres, & faisoit par l'harmonie de sa prose & l'agrément de ses idées, pardonner à plus d'une tentative infructueuse. *Piron*, qui eut tout à la fois du génie & de l'esprit; mais qui peut-être ne tiroit

(*) On le plaçoit alors parmi les Poètes. On lui tenoit compte de ses Opéras; on ne disoit pas de mal de ses Tragédies; il faut convenir, que dans tout cela il y avoit plus de complaisance que de justice.

pas tout le parti qu'il pouvoit de l'un & de l'autre; *Chaulieu*, qui n'auroit point pardonné à *Voltaire*, de lui avoir enlevé la première place, s'il n'avoit réfléchi, que son genre, pour être quelque chose, devoit renoncer à toute prétention; tels étoient les hommes célèbres, que *Mr. Arouët* vit épars sur le penchant du mont sacré, lorsqu'il se proposa d'y monter.

D'un autre côté l'histoire s'applaudissoit de voir ses pinceaux dans les mains de l'Abbé de *Vertot*. Son coloris brillant embellissoit les objets sans nuire à la vérité. On ne déliroit alors presque rien dans *Bossuet*. Nous avons appris longtems après, que la Philosophie étoit l'ame de l'histoire. *Rollin* trop prolix & trop crédule sans doute, a pourtant employé le langage de la simplicité & de la raison. *D'Orleans*, qui a mit tant de

menfonges en un fi beau ftile ; *Bougeant* moins ingénieux, mais plus folide ; *d'Avrigni*, celui des François peut-être, qui a le plus approché de *Tacite*, étoient les modeles, fur lesquels devoit fe former l'hiftorien du fiècle de *Louis XIV*,

L'Abbé *d'Olivet*, qui n'eut pas le feul mérite d'être le plus exact des Grammairiens, *Fenelon*, dont le moindre des avantages fut un efprit fupérieur, & l'éloquence la plus perfuafive, occupoient un haut rang dans l'opinion publique. Le célèbre *Montesquieu*, créateur de deux genres, préparoit alors fes ouvrages tant critiqués & tant admirés. Tels font encore ceux, avec lesquels il s'élança vers le temple de la gloire. Déjà *Malherbe*, *Corneille*, *Moliere*, *Lafontaine* l'y avoient précédé. Que de ta-

lens il falloit, pour mêter son nom à ces noms immortels!

En leur rendant l'hommage, qui leur est dû, osons examiner, si l'utilité de ces grands talens égaloit leur éclat. Quel but se propoisoient en général ces célèbres écrivains? d'obtenir pour leur patrie la prééminence sur les nations rivales, de perfectionner les beaux arts, de parvenir à une célébrité, qui n'est pas toujours stérile. Mais à peine entroyoit-on les nombreux avantages, qui resulteroient de l'ignorance dissipée; l'influence des lettres sur l'intérêt du peuple; la tranquillité, qu'elles repandent dans les esprits sur ce qui est au dessus de leur sphère, & l'activité créatrice qu'elles donnent pour ce qui est à leur portée; le parti, que l'administration pouvoit tirer des lumières répandues sur le commerce,

sur la population , sur l'économie intérieure, objets d'une nécessité journalière, mais malheureusement étrangers jusqu'alors à ceux , qui pouvoient en développer les principes avec le plus de sagacité. Les gens de lettres , qui s'étoient volontairement condamnés au modeste emploi, d'amuser les Princes , ne soupçonnoient pas qu'il étoit possible de les pénétrer d'un nouvel esprit, & d'ajouter par là un degré de plus à la stabilité de leur trônes & à la félicité de leurs peuples; que le vain talent , de présenter des pensées ingénieuses , ou des fictions agréables avoit été assez longtems accueilli; que l'âge de la raison étoit arrivé, & qu'enfin il n'étoit pas nécessaire, de remplacer les prologues de *Molière* & les dégoûtantes adulations de *Boileau*.

En faisant le premier pas dans la carrière des lettres, Monsieur de *Voltaire* aspira au laurier, que distribue tous les ans l'Académie française. Il composa une ode sur la construction du Chœur de l'Eglise de Nôtre Dame; (*) avant de la mettre sous les yeux de ses juges, il voulut s'assurer le suffrage du *Pindare* François, qui se trouvoit alors à *Soleure*. Ce Poëte célèbre, dont l'opinion étoit d'un si grand poids, annonça la victoire au jeune Athlète, s'il vouloit faire disparoître quelques négligences. Cette Ode néanmoins se vit préférer une rivale, que personne ne connoît aujourd'hui, & l'on a conservé les trois strophes de la pièce humiliée.

(*) C'étoit l'accomplissement d'un voeu, fait par son prédécesseur.

tant que les ressentimens d'un talent injustement humilié, il exhala sa colère dans une espèce de satire. Il seroit trop sévère, de faire un crime à un jeune homme de cette vengeance enfantine, passagère effervescence d'un amour propre revolté, & nous ne nous faisons aucun scrupule, de publier la pièce, qui fut l'interprète de son imprudente colère.

Le Bourbier.

Pour tous rimeurs habitans du Parnasse,
De par Phœbus, il est plus d'une place;
Les rangs n'y sont confondus, comme ici,
Et c'est raison: seroit beau voir aussi
Le fade auteur d'un Sonnet ridicule,
Sur même lit couché près de Catulle;
Ou bien la Motte ayant l'honneur du pas,
Sur le Harpeur, ami de Mécénas.

Trop bien Phoebus fait de sa République
Régler le rang & l'ordre hiérarchique;
Et dispensant honneur & dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,
Riants jardins, non tel qu'à Chatillon
En a planté l'ami de Crébillon,
Et dont l'art seul a fourni la parure;
Ce sont jardins ornés par la nature;
Ce sont lauriers, orangers toujours verts:
Là sejournés, gentils faiseurs de vers
Anacréon, Virgile, Horace, Homère,
(Vous, qu'à genoux le bon Dacier révère)
D'un beau laurier y couronnant leur front,
Un peu plus bas, sur le penchant du mont,
Est le séjour de ses esprits timides,
De la raison partisans insipides,

Qui compassés dans leurs vers languissants,
A leur lecteur font haïr le bon sens.
A donc, amis, si, quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique plage,
Et que la Motte ayez désir de voir,
Retenez bien, lequel est son manoir.
La ses conjoints ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs, presque en naissant fanées,
D'un sol avide incultes nourrissons,
Et dignes prix de leurs fades chansons.
Cettui pays n'est pays de Cocagne,
Il est enfin au pied de la campagne
Un Bourbier noir, d'infecte profondeur,
Qui fait sentir très-mal plaisante odeur
A un chacun, fors à la troupe impure
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui font-ils ces rimeurs diffamés?
Pas ne prétends que par moi soient nommés.

Mais

Mais quand verrés chanfonniers, faifeurs d'odes,
Rauques corneurs de leurs vers incommodes,
Peintres, Abbés, Brocanteurs, Jettonniers,
D'un vil café superbes tazaniers,
Où tous les jours entre Rome & la Grèce
De mal-disants se tient bureau d'adresse,
Dirés alors, en voyant tel gibier,
Ceci paroît citoyen du Bourbier.

.

Cette Satyre blâmable, quoique moins mordante que celles de *Boileau*, qui attaquoient également les mœurs & les ridicules, augmenta le nombre de ses ennemis. Ils rappellèrent tout ce qu'il avoit hazardé dans ce genre, & le firent exiler pour quelques tems. On ne fait pas exactement la cause de cette premiere disgrâce ; mais on en a la

preuve dans la fin d'une épître (*)
à Madame de Gondrin.

Daignez pour moi vous employer,
Près de ce Duc aimable & sage,
(Qui fit avec vous le voyage
Où vous pensâtes vous noyer,)
A conjurer un peu l'orage,
Qui sur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au Prince Régent,
Je tienne à peu près ce langage.
Prince, dont la vertu va changer nos
destins,
Toi, qui par tes bienfaits signale ta puis-
sance,
Toi, qui fais ton plaisir du bonheur des
humains.

(*) Le commencement de cette Epître est dans les œuvres de Mr. de *Voltaire*; mais les vers que nous citons, ne se trouvent que dans l'édition de 1723 en un petit Volume in 12.

PHILIPPE ! il est pourtant un malheureux
en France :

Du Dieu des Vers un fils infortuné

Depuis un tems fût par toi condamné

A fuir loin de ces bords qu'embellit
ta présence,

Songe, que d'Apollon souvent les favoris

D'un Prince assurent la mémoire,

PHILIPPE, quand tu les bannis

Souviens toi, que tu te ravis

Autant de témoins de ta gloire.

Jadis le tendre Ovide eut un pareil
destin;

Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie,

Auguste est un héros ; mais ce n'est pas
enfin

Le plus bel endroit de sa vie.

Grand Prince, puisses-tu devenir aujourd'hui

Et plus heureux qu'Auguste & plus clément
que lui.

Il fut pardonné en effet; mais cette première leçon ne triompha pas de ce dangereux penchant à la satire. Le gouvernement, qui ne fournissoit alors que trop de sujets à la censure, exerça le talent funeste de
1718. ce jeune Poète; & la Bastille, retraite ordinaire des écrivains inconsidérés le renferma près d'une année. Il est surprenant, que dans son *Commentaire historique* il passe cette anecdote sous silence. Ce sont les torts de l'âge plutôt que de la personne. (*) Voici comment lui-même raconte ce fâcheux événement:

(*) Nous observerons même, que depuis vingt ans il a paru quatre mille pièces plus hardies, plus licentieuses, que celles, qui valurent à Mr. de *Voltaire* cette correction. Ce n'est pas, comme le disent nos Moralistes, que nos mœurs soient plus corrompues, mais une autre façon de penser a appris à dédaigner ces pueriles

„ Il parut à la mort de *Louis XIV.*
 „ une petite pièce imitée des *j'ai vu*
 „ de l'Abbé *Regnier*. C'étoit un ou-
 „ vrage, où l'auteur passoit en revue
 „ tous ce qu'il avoit vu dans sa vie.
 „ Cette pièce est aussi négligée au-
 „ jourd'hui, qu'elle étoit alors recher-
 „ chée. C'est le sort de tous les ou-
 „ vrages, qui n'ont d'autre mérite
 „ que celui de la Satyre. Cette piè-
 „ ce n'en avoit point d'autre; elle
 „ n'étoit remarquable que par les in-
 „ jures grossières, qui y étoient in-
 „ dignement répandues, & c'est ce
 „ qui lui donna un cours prodigieux:
 „ on oublia la bassesse du stile en fa-
 „ veur de la malignité de l'ouvrage.

vengances d'un esprit mécontent, & l'on
 a vu, qu'elles s'effacent bientôt du sou-
 venir des hommes, quand on leur résu-
 se une certaine attention,

„ Elle finissoit ainsi : *J'ai vu ces maux*
„ *& j'en ai pas vingt ans.*

„ Comme je n'avois pas vingt ans
„ alors, (*) plusieurs personnes crurent,
„ que j'avois mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me
„ fit pas l'honneur de croire , que je
„ pusse avoir assez de prudence pour
„ me déguiser. L'auteur de cette misérable
„ satire ne contribua pas peu
„ à le faire courir sous mon nom,
„ afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce

(*) Mr. de *Voltaire* se trompe, il en avoit vingt-quatre. Ainsi ce vers ne le désignoit pas. Pour enchérir toujours sur le merveilleux, on a répété & réimprimé vingt fois, qu'il avoit fait *Oedipe* à 18 ans. Sa gloire n'a pas besoin de ces petites inventions ; & pour l'exactitude de l'histoire il faut dire, qu'il en avoit vingt-trois, lorsqu'on l'annonça, & plus de vingt-quatre quand elle fut jouée.

„ par malignité, pour me décrier &
„ pour me perdre. Quelques autres
„ qui l'admiroient bonnement, me
„ l'attribuèrent, pour m'en faire hon-
„ neur. Ainsi un ouvrage, que je
„ n'avois pas fait, & même que je
„ n'avois point encore vû alors, m'at-
„ tira de tous côtés des malédictions
„ & des louanges.

„ Je me souviens, que passant alors
„ par une petite ville de Province,
„ les beaux esprits du lieu me priè-
„ rent, de leur réciter cette pièce,
„ qu'ils disoient être un chef-d'œuvre.
„ J'eus beau leur répondre, que je
„ n'en étois point l'auteur, & que la
„ pièce étoit misérable, ils ne m'en
„ crurent point sur ma parole; ils ad-
„ mirèrent ma retenue, & j'acquis
„ ainsi auprès d'eux, sans y penser,
„ la réputation d'un grand Poète &
„ d'un homme fort modeste.

„ Cependant ceux, qui m'avoient
„ attribué ce malheureux ouvrage,
„ continuoient à me rendre respon-
„ sible de toutes les sottises, qui se dé-
„ bitoient dans Paris, & que moi-
„ même je dédaignois de lire. Quand
„ un homme a eu le malheur d'être
„ calomnié une fois, on dit, qu'il le
„ fera longtems. On m'assure, que
„ de toutes les modes de ce pays-
„ ci, c'est celle qui dure davantage.

„ La justification est venue; quoi-
„ qu'un peu tard. Le calomniateur
„ a signé, les larmes aux yeux, le
„ désaveu de sa calomnie devant un
„ Secrétaire d'Etat; c'est sur quoi un
„ vieux connoisseur en vers & en
„ hommes m'a dit: oh le beau billet,
„ qu'à *la Châtre* continuez mon en-
„ fant, à faire des Tragédies, renon-
„ cez à toute profession sérieuse pour
„ ce malheureux métier, & comptez

„ que vous ferez harcelé publique-
„ ment toute votre vie, puisque vous
„ êtes assez abandonné de Dieu, pour
„ vous faire de galeté de cœur un
„ homme public. Il m'en a cité cent
„ exemples; il m'a donné les meil-
„ leures raisons du monde, pour me
„ détourner de faire des vers. Que
„ lui ai-je répondu? des vers. Je me
„ suis donc apperçu de bonne heure,
„ qu'on ne peut résister à son goût
„ dominant, ni vaincre sa destinée.
„ Pourquoi la nature force-t-elle un
„ homme à calculer, celui-ci à faire
„ rimer des syllabes, cet autre à for-
„ mer des *Croches* & des *Rondes* sur
„ des lignes parallèles? „

Selon les Mémoires du tems il
dût sa liberté à la Tragédie d'*Oedipe*,
cette pièce, qui avertit la France,
qu'elle possédoit un homme extraor-
dinaire. Les Comédiens n'osoient

la représenter, croyant que leur refus ou du moins leur lenteur étoit un hommage aux mânes du grand *Cornille*. Mr. de *Voltaire* raconte, qu'à la première représentation „le jeune homme, qui étoit fort dissipé & plongé „ dans les plaisirs de son âge ne sentit point le péril, il ne s'embarassoit pas, que sa pièce réussit ou „ non: il badinoit sur le Théâtre, & „ s'avisa, de porter la queue du grand „ Prêtre dans une Scène, où ce même grand Prêtre faisoit un effet très „ tragique. „

Il nous est impossible de deviner, pourquoi sur ses vieux jours Monsieur de *Voltaire* a fait ce petit conte. Non seulement il n'étoit pas plongé dans les plaisirs de son âge ; mais il expioit dans les horreurs de la captivité les imprudences de sa muse, lorsqu'on donna *Oedipe*.

Cette Tragédie eut quarante cinq représentations, & à chacune l'auteur otoit une tâche, ou ajoutoit un trait heureux. Ce coup d'essai fit une sensation si extraordinaire, que le Prince de Conti, (pere de celui, qui a été si célèbre par la journée des Baricades de Démont & de Château Dauphin) fit pour lui des vers, dont voici les derniers.

Ayant puisé ses vers aux eaux de l'A-
ganippe,

Pour son premier projet il fait le choix
d'Oedipe ;

Et quoique dès longtems ce sujet fût
connu

Par un stile plus beau cette pièce chan-
gée,

Fit croire des enfers *Racine* revenu,

Ou que *Corneille* avoit la sienne corri-
gée.

Le nouvel esprit, qui perçoit dans *Oedipe*, bien plus que la beauté de la versification fit époque. Cette portion du public, qui exagère toujours le bien & le mal, plaça le jeune Poëte au dessus de *Corneille*, & le petit nombre de ceux, qui ne précipitent pas leur jugement, se contenta de faire appercevoir, que *Corneille* & *Racine* n'avoient pas débuté avec autant de succès,

Il ne le dûit pas au prestige de la déclamation. La pièce fût jouée sans un acteur célèbre alors, (le Sieur *Ponteuil*, qui mourut avant la représentation d'*Oedipe*) & c'est une chose assez extraordinaire, que la Tragédie, qui devoit annoncer nôtre Poëte au monde littéraire, & *Irene*, qui devoit mettre le sceau à son immortalité, aient été privées du secours des deux plus grands Acteurs de

leur tems. *Le Kain* mourut dans les mêmes circonstances que *Ponteuil*.

Malgré ces contrariétés & les clameurs de ceux, qui regardoient comme un sacrilège, de refaire une pièce de *Corneille*, le succès fût complet. Tout ce qui le fuit, c'est à dire les parodies, les critiques, les libelles, enfin ce que l'envie imagine, pour arrêter un homme nouveau, qui se fait jour au milieu de la foule, fût mis en œuvre. Il paroît que de ce côté là, soixante ans n'ont rien changé à nos mœurs.

Le très petit nombre des gens de goût voyoit avec peine l'amour incestueux introduit dans cette famille coupable & infortunée; mais *Mr. de Voltaire* étoit trop jeune encore, pour résister à l'empire de l'habitude & au despotisme des acteurs,

qui ne croyoient pas pouvoir risquer une pièce sans *amoureuse*. Quant aux choeurs, nous ne les rapellerons sur la scène, que lorsque nous aurons changé la forme mesquine de nos théâtres. Peut-être même alors y feroient-ils un médiocre effet, puisque le peuple qu'ils représentent ne joue pas chez les nations modernes le rôle, qu'il jouoit à Athènes.

Ces imperfections ne privèrent pas le nouvel *Oedipe* de tous les suffrages, „ il trouva des partisans „ enthousiastes, disent les journaux „ d'alors, qui ne vouloient pas même faire l'honneur au pere du „ théâtre, de suspendre leur jugement „ entre lui & Mr. de *Voltaire*. „

Mr. de la Motte plus équitable, se contenta de dire dans son approbation „ que le public à la représentation „ de cette pièce, s'étoit promis

„ un digne successeur de *Corneille* &
„ de *Racine* , & qu'à la lecture il ne
„ rabbattoit rien de ses espérances. „

L'Abbé de *Chaulieu* , dont Mr. de
Voltaire a si souvent fait l'Eloge, se
permit cette Epigramme :

Oh la belle approbation!

Qu'elle nous promet de merveilles!

C'est la sùre prédiction

De voir *Voltaire* un jour remplacer les *Cor-*
neilles.

Mais ou diable *la Motte* as tu pris cette er-
reur ?

Je te connoissois bien, pour assez plat auteur,

Et surtout très méchant Poète

Mais non pour un lâche flatteur

Encor* moins pour un faux prophète. (*)

(*) L'Abbé *des Fontaines* moins difficile que
l'Abbé de *Chaulieu* a malgré lui rendu

1720. L'ambition trop précipitée de cueillir un nouveau laurier, lui fit risquer *Artemire*. Trois belles Scènes ne la sauvèrent pas de la disgrâce du Parterre.

Artemire après avoir allegué toutes les preuves de son innocence à un époux injuste, & que la jalousie aveugle, ajoute :

Vous êtes mon époux, votre gloire m'est
chère,

Mon devoir me suffit & ce cœur innocent,

Vous

justice à cette Tragédie, même en voulant la critiquer: .

„ Nous n'avons rien de si parfait &
„ de si touchant sur le Théâtre en
„ général, que le 4me Acte de
„ l'*Oedipe* de *Sophocle* traduit par
„ Mr. de *Voltaire*.

On fait, si c'est une traduction. Mr. de *Voltaire* a traduit comme *Racine*.

Vous a gardé sa foi, même en vous
haïssant :

J'ai fait plus ce matin à la mort con-
damnée,

J'ai pu briser les noeuds d'un funeste
hyménée.

Je tenois dans mes mains l'empire &
votre fort,

Si j'avois dit un mot, on vous donnoit
la mort ;

Vos peuples indignés alloient me recon-
noître

Tous m'en sollicitoient ; je l'aurois dû
peut-être,

Du moins par votre exemple instruite
aux attentats

J'ai pu rompre des loix, que vous ne
gardés pas. •

J'ai voulu cependant respecter votre vie,

Je n'ai considéré ni votre barbarie,

Ni mes périls présents, ni mes malheurs
passés,

J'ai sauvé mon époux; vous vivez, c'est
allez.

Le tems qui perce enfin, la nuit la plus
obscure

Peut-être éclaircira cette horrible avan-
ture;

Et vos yeux recevant une triste clarté

Verront trop tard un jour luire la vé-
rité:

Vous connoîtrez alors tous les maux
que vous faites,

Et vous en frémirez, tout tyran que vous
êtes. (*)

Un succès dans une carrière, où
nul François n'avoit encore paru avec
honneur, alloit bientôt fixer sur lui
les yeux de l'Europe. Il avoit em-
ployé cette retraite forcée, dont nous
avons parlé, à composer les six pre-

(*) Mr. de *Voltaire* a conservé quelques uns
de ces Vers dans d'autres pièces.

miers chants du Poëme de *la Ligue*.
 „ Saifi de tout ce que Mr. de *Cau-*
 „ *martin*, très savant dans l'histoire,
 „ lui contoit de *Henri IV.* dont ce
 „ respectable vieillard étoit idolâtre,
 „ il commença cet ouvrage par pur
 „ enthousiasme, sans presque y faire
 „ réflexion. Il lut un jour plusieurs
 „ chants de ce poëme chez le jeune
 „ Président *des Maisons* son intime
 „ ami; on l'impatienta par des obje-
 „ ctions, il jetta son manuscrit au feu.
 „ Le Président *Hénaut* l'en retira avec
 „ peine: *Souvenez-vous*, lui dit-il dans
 „ une de ses lettres, *que c'est moi qui*
 „ *ai sauvé la Henriade, Et qu'il m'en*
 „ *a coûté une belle paire de manchettes.*
 „ Plusieurs copies de ce poëme, qui
 „ n'étoit qu'ébauché, coururent dans
 „ le public, il fût imprimé avec beau-
 „ coup de lacunes sous le titre de
 „ *la Ligue.* „

Malgré les tourmens , que valent souvent à l'amour propre les conseils demandés dans la jeunesse , jamais il ne négligea cet utile secours. Ayant eu dans ce tems là occasion , d'accompagner à Bruxelles Madame la Marquise de *Ruppelmonde* ; il y trouva *Roussseau* , & lui confia le poëme de la *Ligue*. Celui-ci blâma l'espèce d'affectation , de ramener sans cesse les intérêts des Prêtres , applaudit à la richesse de la poésie , & ne critiqua rien dans le plan. (*)

(*) Mais depuis il a fait une singulière observation. „ Je lui donnois (dit-il dans „ une lettre) les louanges que je crus „ qu'il méritoit sur plusieurs caractères, „ qui m'avoient paru bien touchés , & „ surtout sur celui de Mr. de *Rosni* , que „ j'ai été fort surpris de voir , qu'il avoit „ retranché depuis , pour substituer en sa „ place celui de l'Amiral de *Coligni*. „ C'est *Duplexis Mornay* , que Mr. de *Voltaire*

Lorsque cet ouvrage parût, les 1723.
connoisseurs l'accueillirent avec enthousiasme, les gens du monde apprenoient par coeur de si beaux vers, les Ecrivains médiocres les attaquèrent, & le clergé assemblé balança, s'il vengeroit la gloire de Rome, moins indulgente alors sur ce qui pouvoit diminuer le respect sacré, qu'elle commandoit à l'univers.

Ce poëme corrigé & réimprimé, lû & critiqué sans cesse, travesti en françois & traduit dans presque toutes les langues étrangères, défiguré par des Editeurs infidèles, attaqué par des Commentaires, deshonoré par des paralelles, arrivera à la postérité sans tout ce fatras de brochures, & accompagné du seul discours,

y substitua & non l'Amiral de Coligni. La raison de ce changement est très différente.

qui le précède & l'annonce. Nous en parlerons beaucoup plus en détail dans le troisième Volume.

Dès lors Mr. de *Voltaire* loin du monde bruyant, recherchoit la paisible société des Littérateurs, qui joignoient à des talens connus une longue expérience , & suivoit exactement le plan de cette vie laborieuse, dont il ne s'est jamais écarté; C'étoit quelque chose pour un jeune Poète aussi généralement distingué. Son extrême gaité résistoit aux persécutions de toute espèce, que lui suscita l'envie; persécutions rallumées sans cesse par les vengeances, que de tems en tems il se permettoit, & qu'il auroit dû peut-être sacrifier à son repos.

Comme il n'y avoit point alors cette multitude de journaux, qui font autant d'arènes, où les champions

viennent combattre leurs adversaires, les Epigrammes, les Couplets, les Satyres, les petits Libelles malins étoient plus multipliés qu'aujourd'hui. De quelque façon que les choses s'arrangent, il faut toujours aux hommes la même facilité d'exhaler leur jalouse méchanceté. On remarque cependant des différences sensibles entre cette époque & celle où nous vivons. On n'affichoit pas si hautement l'universalité des prétentions. *Fontenelles* & *la Motte*, chez qui on peut trouver l'origine de cette orgueilleuse manie, étoient encore assez loin de ce que nous avons vû depuis. La folle hardiesse de classer les auteurs, de *tarifer* leur mérite, de les condamner à l'oubli ou de faire leur apothéose, avoit peu de partisans. Ce n'est que trente ans après que Monsieur de *Voltaire*

lui même en donna l'exemple dans un catalogue raisonné, dont le *Siècle de Louis XIV.* pouvoit se passer. On n'avoit pas soumis la littérature entière à des calculs de finance; le travail étoit l'occupation du génie ou de l'esprit, & non des spéculations de commerce. Les auteurs peu habiles dans ces sortes de traités, étoient moins riches mais plus indépendans; ils ont plus d'urbanité aujourd'hui, alors ils étoient plus originaux. On ne lisoit pas autant, mais on favoit d'avantage. Les ouvrages n'avoient pas été décomposés, refaits, & soumis à toutes les métamorphoses, qui finissent par les anéantir. On n'avoit pas imaginé de faire, de l'histoire par exemple, un Dictionnaire des sièges, un Dictionnaire de portraits, un Dictionnaire d'anecdotes, des tablettes hi-

storiques. Cet art funeste de tout dénaturer fait, qu'on ne fait plus ce qu'on lit, & qu'on retrouve partout les mêmes idées; le dégoût empêche de peser sur rien. Il n'y a que le théâtre, qui n'ait pas changé. Les auteurs y jouoient un rôle aussi ingrat. On trouvoit alors les plaintes aussi fondées, les chûtes non moins répétées, les succès également rares, & le public, comme aujourd'hui donnant son suffrage sans grands motifs, & le retirant sur de moindres raisons.

Mariamne, qui fût représentée pour 1724. la première fois en 1724. justifieroit une partie de ses réflexions, & n'ajouta rien à la réputation de l'auteur. Il dit lui même „ Empoi-
 „ sonnée par Hérode, lorsqu'elle but
 „ la coupe, la cabale cria, la Reine
 „ boit, & la pièce tomba. „ Quelques personnes ont révoqué en dou-

te cette anecdote ; elles racontent, que le public se trouvant partagé sur le mérite de la pièce , le procès fût singulièrement jugé. On donnoit ce jour là pour petite pièce le *Deuil*. Un plaisant s'écria *c'est le deuil de la Tragédie nouvelle*. Le bon mot vole de bouche en bouche, & la cabale triomphe. Ce qui prouve cependant la vérité de la première version, c'est que l'auteur ota la liqueur fatale. Les connoisseurs regrettent ce premier dénouement, & croient, que si les Comédiens avoient aujourd'hui le courage de présenter cette coupe, le Parterre devenu beaucoup meilleur juge, la préféreroit au poignard.

Cette disgrâce injuste, que le public a réparé plusieurs années après ; le souvenir toujours amer de sa détention ; l'impossibilité d'échapper aux entraves données à la presse ; les

risques, qui accompagnoient nécessairement les introductions clandestines; le desir naturel, de connoître par soi-même les nations voisines; toutes ces raisons lui persuadèrent de chercher sous un autre climat cette liberté, la première passion d'un homme, qui se sent appelé à la culture des beaux arts. Aussi écrivoit-il à un de ses amis: „ L'inquisition politique „ en certains pays & l'inquisition ecclésiastique en d'autres, ont étouffé „ plus d'un talent & plus d'un génie, „ & je suis persuadé, que depuis „ l'inondation de certains barbares „ en Italie, il y a eu plus de grands „ hommes étouffés presque en naissant par la crainte & par la superstition, qu'il n'y a eu d'hérétiques „ brûlés. L'homme, né dans un pays „ despotique, est à l'homme né libre, „ ce qu'un petit oranger en caisse est

„ à ces beaux orangers en pleine
„ terre. „

Le drapeau de cette liberté étoit alors planté sur les bords de la Tamise. On y laissoit aux esprits, jusqu'au pouvoir de s'égarer, dans l'espoir que peut-être une de ces routes nouvelles indiqueroit un sentier vers la vérité.

L'Angleterre venoit de perdre le célèbre *Addisson*, dont l'esprit élevé dans le commerce des muses, s'étoit plié sans peine aux ressorts de la politique. Il avoit mis dans le rôle de *Caton* tout le talent qu'il faut, pour faire une belle Tragédie, & dans les morceaux de morale qui ornent le *Spéctateur*, cette raison adroite & insinuante, qui commence par flatter les hommes & finit par les subjuguier. Si dans un poëme estimable il prouva, que les haines nationales,

sont un des plus inexcusables délires de l'esprit humain, il dédomagea de cette foiblesse par des idées fortes & heureusement exprimées.

Congreve vivoit encore ; & quoique depuis longtems il ne travaillât plus pour le Théâtre, on jouissoit de ses excellentes pièces, en admirant toujours la finesse & la variété des nuances dans ses portraits, la richesse & la pureté de son stile, l'art difficile d'amener les hommes à examiner de près, le bizarre tableau de leurs ridicules.

Thompson venoit de publier son premier ouvrage (*) & d'acquiescer en un jour une réputation, qui pour le plus grand nombre des gens de lettres, est le fruit incertain de plusieurs années. Le vertueux *Steele* ache-

(*) Le Poëme sur les Saisons.

voit une carrière dont les sciences la morale & la religion avoient également sujet de s'applaudir. On citoit avec éloge les Poësies du *Tibulle* Anglois. (*Thomas Rouve*) qui déroboit à sa muse facile des heures plus utilement employées en faveur de *Plutarque*. A peine le Mausolée du célèbre *Prior* étoit achevé. Il avoit emporté dans la tombe un esprit fin & orné, de grands talens pour les négociations, & laissé aux hommes pour les consoler, des poësies qu'on lit encore avec plaisir après celles d'*Horace*, son modèle.

La même année avoit été la dernière de *Hughes*, l'un des plus beaux génies qu'ait possédé l'Angleterre, & qui a su le mieux allier dans une Tragédie les richesses de l'esprit & du sentiment. *Gay*, qu'on pourroit comparer à *la Motte*, pour avoir

fait comme lui des Fables sans naturel & trop prodigué l'esprit.

Swift, qui sans le prestige de la Poësie, trouva le secret de dire de grandes vérités à son siècle, bien supérieur à *Diogène* & au moins l'égal de *Lucien*, se moquoit ingénieusement de notre orgueilleuse espèce. Esprit vraiment original, arrivant à son but, en prenant des routes écartées, & n'affectant ces détours que pour ne pas heurter la vanité des hommes. Il corrigea plus d'un ridicule, ou du moins en imposa au vice, qui sans ces fortes de barrières, foule aux pieds avec arrogance tout ce qui tient à la décence & aux mœurs. Il eut été plus utile encore, si le goût qui s'acquiert, eut égalé chez lui les dons de la nature. Mais ses ouvrages prolixes, obscurs même pour ses compatriotes,

font également admirer ses ressources , & regretter le meilleur usage, qu'il auroit pû en faire. On s'apperçoit aussi , que les mécontentemens de l'homme ambitieux qui vient d'échouer , affoiblissent un peu les réflexions du philosophe austère enfoncé dans son tonneau.

Déjà le Vicomte de *Bolynbrocke* si célèbre par ses connoissances , & l'art de les employer , avoit développé en France & en Angleterre ses talens politiques, & se voyoit compté parmi le petit nombre d'hommes, dont une nation s'enorgueillit, & que toutes les autres envient.

Pope, celui des modernes peut-être , qui auroit le plus approché d'*Horace*, si la nature lui avoit donné la gaité & l'insouciance du *Pindare* latin, *Pope*, dis-je, faisoit parler à la raison un langage séduisant, & lui

lui assuroit la conquête de ceux, qui méditoient les ouvrages. Aucun Poète avant lui n'avoit porté aussi loin la connoissance des hommes, ni présenté avec autant d'art cette multitude de ridicules, suites naturelles de nos passions. Peut-être même ce célèbre Ecrivain devoit-il donner à son génie un exercice plus noble; peut-être le sublime auteur de *l'Essai sur l'homme* ne devoit-il pas descendre aux peintures de ces scènes humiliantes, où l'humanité joue un si triste rôle. Il est douteux d'ailleurs que l'on corrige des ridicules, & très vraisemblable, que ce que nous appelons corriger, est simplement un échange de foiblesses & de bizarreries, proscrites & tolérées tour à tour. Ces taches légères étoient cependant effacées par l'éclat des plus heureux talens; & Mr. de *Voltaire*

difoit, que *Pope*, comme Poëte & comme Philosophe, avoit épargné aux beaux esprits ses successeurs, la peine de faire bien des livres. En effet, il attachoit à ses écrits une empreinte si originale, que quiconque à quelque teinture de la littérature angloise trouve, que ses émules dans la même carrière, transportent malgré eux dans leurs ouvrages, les traces de ses idées.

C'est à regret, qu'on voit encore des Philosophes modernés, s'appuyer de l'opinion de *Tindal*, esprit cultivé sans doute, mais toujours vendu au premier qui daignoit payer sa plume. Dans l'espace de dix années, on le vit tour à tour combattre & défendre la Religion. Le parti qui avoueroit un pareil apologiste, prouveroit trop l'impossibilité, de trouver d'autres défenseurs. Mais

alors les nations rivales de l'Angleterre, recevoient avec trop peu d'examen les fruits prématurés de la liberté de penser ; & depuis vingt années seulement on s'est apperçu , que l'abus de la raison nuisoit autant aux progrès de la vraie philosophie, que la timidité.

Ne perdons pas de vûe surtout, que les deux sciences , devenues vers le milieu de ce siècle l'idole des deux nations, étoient encore au berceau; je veux dire l'économie politique & l'histoire naturelle. La littérature baissa dans l'opinion générale en raison du prix , attaché à des études , que des besoins journaliers rendoient de jour en jour plus utiles. Mr. de *Voltaire*, vit presque s'éteindre sur les bords de la Tamise les dernières lueurs du bel esprit, & poindre le jour brillant de la phi-

lophilie. Les hommes firent un tout autre usage de leurs talens. Ils lièrent davantage les nouvelles découvertes à leurs besoins. Les expériences multipliées, firent connoître les fécondes ressources de la terre. L'astronomie prêta ses utiles secours au commerce, qui de son côté enrichit l'histoire naturelle. Tous les esprits éclairés conspirèrent en faveur de la société, & les méditations solitaires de quelques savans, perdus pour le monde en apparence, opérèrent une espèce de révolution dans la marche des arts.

Au milieu de cette activité générale, à peine daigna-t-on se détourner, pour appercevoir les brillants mais infructueux efforts du simple bel esprit; & peut-être cette considération engagea-t-elle Mr. de *Voltaire*, à s'é-

lever au dessus de son art, & à répandre dans ses ouvrages ces grands traits, qui plaident en faveur de l'humanité contre le fanatisme, monstre affoibli de nos jours, mais dont on apercevoit encore alors dans plus d'un pays les traces ensanglantées.

C'est à Londres que nôtre Poëte apprit à parler le langage de la liberté; & longtems après son retour en France, on en retrouva encore les expressions dans *Brutus*, *Zamorre* & *Mahomet*. Nous appuierions avec bien plus de plaisir sur ce noble courage, s'il ne falloit pas quelquefois en regretter l'abus, & condamner celui, qu'on voudroit toujours louer.

Tel étoit l'Etat de la Littérature en Angleterre lorsque Mr. de *Voltaire* y arriva. Sa réputation, qui l'y avoit devancé, lui procura l'accueil

le plus distingué. Un événement imprévu le mit dans le cas d'éprouver la bienfaisance de cette estimable nation. Il s'étoit muni d'une lettre de change sur un Banquier de Londres. Peu au fait des formalités du commerce, & de ses sages loix, gardiennes de la sûreté publique, il ne présenta point sa lettre au jour de l'échéance. Dans l'intervalle le Banquier gêné pour acquitter ses engagements, fût obligé de suspendre ses payemens. Mr. de *Voltaire* se trouvoit presque sans argent & sans crédit, lorsque le Roi, instruit je ne fais par quel hazard de son embarras, daigna lui faire compter une somme assez considérable.

Ce Prince ne borna pas là ses bienfaits ; il protégea hautement une souscription immense pour la *Henriade*, & telle est l'origine de

cette fortune que l'envie a si souvent calculée, & dont elle a cherché la source dans des marchés typographiques. Ceux qui ont inventé tant de calomnieuses Anecdotes sur cette soif du gain, savoient par leur propre experience, que rien n'est plus vrai que ce mot de Monsieur de *Voltaire* : „ Les Libraires sont comme les Co- „ médiens, créés par les Auteurs, & „ très ingrats envers leurs créateurs. „ Il est rare sans doute, qu'un homme de lettres parvienne à l'opulence; curieux de connoître la route, qu'avoit tenue Monsieur de *Voltaire*, nous avons reçu les détails suivans d'une personne sûre & désintéressée.

Il avoit de patrimoine environ cent mille livres, y compris l'héritage d'un frere qui mourut en 1717. La souscription de Londres lui valut cinquante mille écus, qu'il plaça dans une

Loterie établie par Mr. *des Forts*, Contrôleur général des Finances. „ On „ recevoit des rentes sur l'hôtel de „ ville pour billets, & on payoit les „ lots argent comptant; de sorte, „ qu'une société qui auroit pris tous „ les lots, auroit gagné un million. „ Il s'associa avec une compagnie „ nombreuse, & fût heureux. „

Il faisoit imprimer ses ouvrages à ses frais. Leur prodigieux débit lui affuroit un gain considérable. Cette méthode, aussi légitime que lucrative, frustroit l'avidité des Libraires: de là leurs plaintes. Ils s'en vengeoient par des contrefactions: de là celles de Mr. de *Voltaire*. Telle est la cause de cette guerre souvent peu décente, dont ses ennemis tirèrent un si grand parti.

Il obtint un intérêt dans l'entreprise des vivres pour la guerre d'Italie.

Cette faveur lui valut sept cent mille livres, qu'il convertit en rentes viagères. La fortune seconda aussi la confiance, qu'il avoit donné à une maison de Cadix. Les Rois, les Princes le comblèrent de présens, auxquels il donna une existence utile.

Lorsqu'il revint de Prusse en 1754 il laissa en passant à Lyon cinq cent mille francs à Mr. T. Banquier, fruits de la munificence Royale, jouissant alors de quatre-vingt mille livres de rente, dont il ne dépensoit pas la moitié, il renonça à toute espèce de profit sur ses ouvrages, (*)

(*) Le Libraire Conrad Walther avoit même imprimé deux ans auparavant cet avis :
„ Nous offrons au public cette Tragédie, dont Monsieur de Voltaire a bien voulu nous faire présent, ainsi que du Siècle de Louis XIV. dont nous comptons livrer in-

& abandonnoit aux Comédiens la portion de l'Auteur, ne voulant pas seulement gratifier son Secrétaire du moindre manuscrit, de peur qu'on ne le soupçonnât de se parer d'un sacrifice, dont un prête-nom l'auroit dédomagé.

cessamment une nouvelle édition augmentée d'un tiers, & très différente de toutes celles, qu'on a contrefaites d'après notre première. Nous aurions voulu imprimer avec cette Tragédie celle de *Rome sauvée*; nous en avons le droit par le don que l'Auteur a eu la bonté de nous faire de ses ouvrages; mais ayant fû de lui même, que les éditions, qu'on a faites à Paris & en Hollande de *Rome sauvée* sont furtives, qu'elles sont tronquées, & remplies de passages, qui ne sont pas de lui; & qu'en un mot, ce n'est pas là son ouvrage, nous ne l'imprimerons que quand il nous en aura donné permission & envoyé la copie. C'est bien le moins que nous devons à un Auteur, à qui nous avons obligation; nous faisant gloire, de lui témoigner ici notre très-humble reconnoissance. „

Depuis 1754 les économies avoient doublé sa fortune , malgré l'état qu'il avoit tenu aux *Délices* & à *Ferney*. Ce qu'il y a d'extraordinaire , c'est que dans le cours de sa vie , il a perdu environ deux fois le capital des rentes , dont il a jouï. Il en a donné la preuve à un homme de confiance ; & c'est cette expérience cruelle , qui lui inspiroit une inquiétude pour l'avenir , qu'on prenoit pour de l'avari- ce , & qui n'étoit que le ressouvenir amer du passé , & une juste défiance des événemens ,

Voilà l'histoire fidèle de cette fortune si souvent calomniée. C'étoit bien le moins qu'on laissât un homme de cette rare espèce , tout entier à ces travaux , qui charmoient l'univers , & qu'on le dispensât des soins , qui procurent cette aisance , sans la-

quelle l'esprit est inquiet & l'imagination resserrée.

Mais après cette courte digression revenons à son séjour en Angleterre.

1726. Loin de s'abandonner aux jouissances, dont la société repait à chaque instant l'amour propre des beaux esprits, il se fit une solitude au milieu de Londres, pour y étudier les mœurs, la Littérature, le Théâtre d'un peuple, qui n'avoit pas comme aujourd'hui la manie de copier ses rivaux. Il possédoit déjà la langue angloise. Un jour la populace insultant à son costume françois, & Mr. de *Voltaire* ayant montré un peu d'impatience, le peuple alloit le couvrir de boue, lorsque tout à coup il monte sur une pierre, & le harangue avec tant de chaleur en Anglois, que charmé de voir un étran-

ger parler si bien la langue du pays, on le reconduisit jusqu'à sa maison.

Occupé des tableaux multipliés, qu'un peuple étranger présente à un esprit avide de connoître, pressé du besoin d'y joindre ses propres idées, Il écrivit ses *Lettres sur les Anglois*, & en publia vingt-trois. Les quatre premières traitoient de la Religion des *Quakers*, de leur origine, & de leurs usages; les six suivantes regardent l'état civil & ecclésiastique; la onzième contient l'histoire de l'inoculation; les autres présentent l'état des sciences & des arts en Angleterre, l'éloge & le caractère de plusieurs grands hommes, qui les ont cultivés, le goût de la nation, son estime pour le vrai mérite, les honneurs & les récompenses qu'elle y attache. Monsieur *Lockman* les traduisit en Anglois. Un Ministre du Roi écrivit sur la pre-

miere feuille d'un exemplaire, qu'il renvoya à l'auteur : „ Beaucoup de „ vérités, encore plus d'esprit; mais „ un coup d'œil précipité suffit-il pour „ faire connoître les richesses litté- „ raires d'un pays ? on lui reprocha des décisions hardies, on lui prouva quelques erreurs, mais ces tâches légères, n'empêchèrent pas le public empressé, de consommer dans le cours d'une année plusieurs éditions. C'est aussi dans ce tems là, qu'il composa son *Essai sur le Poème épique*; il y critiqua le mélange indécent des Divinités payennes avec la Religion chrétienne, qui se trouve dans la *Lusiade*. Mr. de *Castera*, traducteur, commentateur, & surtout admirateur du *Camoëns*, appelle cette censure, *la fille de l'ignorance & de la précipitation*. „ Il n'y a rien de criminel en

„ tout cela ajoute-t-il , parceque les
 „ noms sont par eux mêmes indiffé-
 „ rens , & que selon quelques Au-
 „ teurs Payens, *Jupiter* représente
 „ le vrai Dieu , dont les attributs
 „ sont exprimés par les noms de
 „ *Mars*, de *Neptune*, de *Cères*. *Ve-*
 „ *nus*, selon le même Commentateur,
 „ représente la Religion chrétienne;
 „ *Mars*, *Jesus-Christ*; *Cupidon* le St.
 „ *Esprit*. „ Est-il concevable , qu'un
 homme d'esprit & un homme reli-
 gieux, allie la sainteté de nôtre Culte
 avec ces images profanes & impu-
 res ? Non , quoi qu'en dise Mr. de
Castera , la critique de Mr. de *Vol-*
taire est la fille du goût & de la raison.

Son étude principale eut le Théâ-
 tre pour objet. Il apprit combien les
 douceurs élégiaques affadissent les im-
 pressions ; & que l'amour , la plus
 tragique des passions sans doute, doit

parler un autre langage que celui, qui jusqu'alors avoit été reçu sur la scène. On a cru appercevoir une trop grande différence dans la manière, dont il a envisagé les Tragédies de *Shakespear* à trente ans & à quatre-vingt. La clef de cette contradiction apparente étoit bien facile à trouver: Dans sa jeunesse il ne voyoit que les beautés sublimes d'un des plus grands génies dont la nature ait fait présent au monde; moins sévère pour les fautes de goût, que sensible à la variété des caractères, il fit connoître à sa patrie les traits originaux du premier tragique Anglois. A la fin de sa carrière, devenu meilleur critique & plus froid admirateur, il osoit citer le génie devant le tribunal de la raison, & supportoit difficilement, que des Législateurs nouveaux, exigeassent une admiration

miration exclusive. Lorsqu'il arriva en Angleterre, la liberté d'écrire commençoit à s'accréditer.

Les premiers Penseurs de la nation, plus hardis que sages, avoient dans leurs opinions une certaine audace, aussi éloignée de la vraie philosophie, que l'ignorante timidité reprochée alors à la France. Devenus depuis, ainsi que leurs rivaux, uniquement sensibles au vrai, & à cette harmonie de la nature & de la raison, les écarts les disparates des plus beaux génies ont été vus avec plus de sévérité; & *Shakespear* comme les autres, a perdu quelque chose à cet examen réfléchi, qui précède aujourd'hui le suffrage des gens de goût. (*) Mr. de *Voltaire* a eu

(*) Pénétré alors des grandes idées de ce Poète, il composa sa Tragédie de *Brutus*.

tort cependant de dire dans sa *Lettre* à l'Académie françoise, les pièces de *Shakespear* ne sont qu'un *énorme fumier*; & il en a été justement puni par la reflexion d'une Dame, qui se rapellant *la mort de César & Brutus* dit, ce *fumier a fertilisé une terre bien ingrate.*

1727. Sur la fin de son séjour à Londres il s'étoit retiré à *Wandsworth* chez Mr. *Faukeney*, depuis Ambassadeur à Constantinople, le même, auquel cet illustre Poète disoit, en lui dédiant *Zaire*:

Il est extraordinaire, que voulant introduire l'amour au milieu des intérêts politiques d'une conjuration, Mr. de *Voltaire* ait donné à *Tallie* une passion aussi raisonnable, elle aime tranquillement celui auquel les volontés de son pere la destine, & rien de tragique assurément dans une pareille situation.

Imités du grand Adiflon ,
Seulement ce qu'il a de bon.
De vos Melpomenes sauvages
Poliffés la rude action
Travaillés pour les connoiffeurs
De tous les lieux de tous les âges
Et répandés dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Le petit *Commentaire* fur les pen-
fées de *Pascal* fût composé chez ce
citoyen respectable , que la culture
des beaux arts délaiffoit des foins du
commerce. Ses obfervations furent
attaquées par un fougueux adverfai-
re, l'accufant, „ d'avoir ofé infulter
„ la Religion en la perfonne de *Pas-*
„ *cal.* „ La Religion n'a jamais été
représentée par ce célèbre moralifte ,
peut-être même n'avoueroit-elle pas
toutes fes idées „ en attaquant, con-
„ tinue-t-il les *penfées de Pascal*, on
„ attaque les fondemens du grand ou-

„ vrage qu'il méditoit, & que l'Eglise, se chrétienne ne sauroit assez regretter „ il y a autant de mauvaise humeur, que de foiblesse dans cette sortie. Ce n'est pas comme Théologien, que Monsieur de *Voltaire* a raisonné; c'est comme Metaphysicien; il a proposé ses doutes avec les égards dus à un grand génie. Pourquoi regrette-t-il dans les écrits polémiques modernes, une acreté, que les Prêtres des premières Religions n'ont pas connus? Les Hierophantes n'étoient absolus, impérieux, que lorsqu'ils s'annonçoient les interprètes forcés des volontés du ciel, mais non, lorsqu'ils développoient les préceptes d'une morale douce & sage, ce qui devoit être la seule fonction des Ministres de nôtre Religion sainte.

1728. *L'Essai sur les guerres civiles* parut dans ce tems là: il fût d'abord écrit

en anglois , comme le prouve une lettre au Docteur *Swift*. (*)

Après un séjour de près de trois années à *Londres*; il céda aux instances de plusieurs de ses amis, qui l'invitèrent à revenir en France. La protection , dont le Roi , & surtout la

(*) *Londres à la Perruque blanche*
Covent Garden Dec. 14. 1727.

„ Vous serés surpris de recevoir un
„ Essai en anglois d'un voyageur françois.
„ Ayés, je vous prie de l'indulgence pour
„ un de vos admirateurs , qui doit à vos
„ ouvrages le goût qu'il a pour votre lan-
„ gue, goût, qui l'a entraîné dans l'entre-
„ prise hazardeuse d'écrire en anglois.
„ Vous verrés par l'Avertissement, que
„ j'ai certains desseins sur votre personne,
„ & qu'il faut que je fasse mention de
„ Vous pour la gloire de votre pays &
„ l'instruction du mien. Ne me defendés
„ pas au moins d'orner ma rélation de vo-
„ tre nom. Souffrés que j'aye la satisfac-

Reine d'*Angleterre* l'avoient honoré;
 les marques de bonté , qu'il devoit
 aux Grands & aux gens de Lettres;
 la liberté , ou plutôt l'idée d'être li-
 bre, l'attachoit tellement à ce pays,
 qu'il balançoit quelque tems. Cepen-
 dant l'amour de la patrie l'emporta,

„ Etion de parler de Vous, comme la po-
 „ stérité en parlera. &c.

On voit dans les plus petites choses à
 quel degré Mr. de *Voltaire* posséda l'art de
 louer, & l'on a bien eû raison de lui adres-
 ser ces Vers :

La louange bien dispensée
 Doit, pour échapper aux railleurs,
 Être semblable à la rosée.
 Qui féconde le sein des fleurs.
 Non à cette pluie abondante
 Qu'un sombre image produit,
 Et qui courbant la jeune plante
 Souvent la noie & la détruit.

mais très longtems après, il regrettoit encore cette liberté assurée à chaque individu. „ Et la preuve (dit quel-
 „ qu'un qui l'écoutoit) c'est l'avantu-
 „ re de Mr. *Voolston*, condamné à
 „ une amende de cent livres sterling
 „ pour chaque brochure téméraire,
 „ & à une caution de deux-mille
 „ Guinées pour sa circonspection fu-
 „ ture. Comme il lui est impossible
 „ de payer l'une, & plus encore de
 „ trouver l'autre, il demeurera pri-
 „ sonnier. „ Quant à la caution, re-
 „ pliqua Mr. de *Voltaire*, c'est l'affaire
 „ de ses amis de vingt ans, quant à l'a-
 „ mende c'est la mienne. Il écrivit en
 „ effet à deux Seigneurs anglois, leur
 „ demanda la permission de s'associer
 „ avec eux pour la troisième partie de
 „ la somme, & fit trouver l'argent à
 „ Londres, mais le Tribunal avoit dé-
 „ ja adouci la sentence.

Il étoit marqué dans le livre des destinées que tous les ouvrages faits en Angleterre lui causeroient les plus violens chagrins. Il rapporta en 1729. France les *Lettres philosophiques* retouchées, & dont il projettoit une édition, moins imparfaite que celles qui avoient paru jusques-là. C'est à *Rouen* qu'il exécuta son dessein. Il avoit préféré une campagne près de cette ville au séjour de *Paris*. Sa santé exigeoit un régime, plus difficile à suivre lorsqu'on vit dans le tourbillon. Pour se dérober aux visites que sa célébrité lui attiroit, il se donnoit pour un Anglois, & à la faveur de cet innocent déguisement, sa solitude étoit respectée par les importuns. Nous verrons bientôt qu'on lui en fit un crime. Les précautions qu'il prit contre les indiscrets ne s'accordent pas avec une idée de Mr.

de St. *Euremond*, qui prétendoit que *Rome, Londres ou Paris étoient le seul séjour qui convint à un honnête homme*, comme si la simplicité de la campagne & les douceurs de la retraite ne favorisoient pas davantage l'étude & la vertu. C'est cette édition des *Lettres philosophiques* qui donna lieu à ce mémoire du Libraire *Fore*, mémoire si souvent rapellé par les ennemis de Mr. de *Voltaire*. Bien des gens croient qu'il faudroit laisser ces détails dans un officieux oubli. Outre qu'un historien n'a peut-être pas cette liberté, il nous semble de plus, que c'est fort mal servir son héros. Ces réticences accusent trop ceux qui sont censés en avoir besoin. Pourquoi ne pas examiner les faits, & voir, si la gloire de Monsieur de *Voltaire* reclame nôtre indulgence, ou s'il est injustement blâmé?

Lorsqu'on a retranché de ce *Mémoire* les calomnieuses anecdotes, & les petits contes, dont les Avocats entremêlent leurs Romans pour servir un jour de matériaux aux *causes célèbres*, il en résulte, que Mr. de *Voltaire* faisoit imprimer à *Rouen* les *Lettres philosophiques*; que lorsque l'impression étoit presque achevée, il eut quelque raison de craindre, que la censure ne mit des conditions gênantes à la permission de les publier; & qu'il écrivit au Sieur *Jore*, de remettre toute l'édition à un Conseiller au Parlement jusqu'à ce que l'orage fut passé. Cet imprimeur n'avoit qu'à suivre ce parti, recevoir le prix de son ouvrage, joindre sa déclaration à la Librairie de *Rouen*, & jamais il n'eut été mêlé dans cette affaire. Mais il voulut jouer un rôle, & plus vraisemblablement quelqu'ennemi de

Mr. de *Voltaire* mit en jeu l'extrême simplicité de ce marchand de l'esprit d'autrui , & fit une grande histoire d'un très petit événement. Voici le reproche important „ Lorsque Mon- „ sieur de *Voltaire* dit, qu'il ne vend „ point ses ouvrages , c'est à dire „ qu'il ne les vend point à forfait, & „ effectivement il y perdrait trop. „ Il est dans l'usage de les faire im- „ primer à ses frais , & après en „ avoir détaillé par lui-même une par- „ tie, il vend à un Libraire le sur- „ plus de l'édition , qui tombe dans „ l'instant par une nouvelle qu'il fait „ succéder, à la faveur de quelques „ changemens légers. C'est par ce „ petit sçavoir-faire, que les faveurs „ des Muses ne sont point pour *Vol- „ taire* des faveurs stériles, & que „ devenu sage par l'exemple de tant „ d'autres Poètes, il sçait s'en servir

„ utilement , pour se procurer aussi
 „ celles de *Plutus*. (*)

Si ces Libraires *qui achetoient le surplus des Editions* n'étoient pas tout à fait idiots , pouvoient-ils ne pas calculer que la célébrité du nom du vendeur occasionneroit dix contrefactions ? A qui persuadera-t-on que cette classe de marchands si rusés, & dont les auteurs crédules sont dupes depuis l'invention de l'imprimerie , *n'achetoient pas le surplus des Editions* en conséquence des risques qu'ils couroient. S'il falloit pour en faire une nouvelle , attendre que le

(*) Loin de faire un crime à un Ecrivain, de prendre des moyens licites pour avoir une honnête aisance, il faut l'y encourager. Cette aisance le rend indépendant , ou du moins le dispense de cette humble posture que conseille le besoin près de ceux, qui insistent sur la distribution des grâces.

Libraire ait épuisé la première, jamais il ne s'en feroit deux d'un livre quelconque. S'il s'agissoit d'un manuscrit, il y auroit beaucoup à retrancher de ce raisonnement; mais il s'agit d'un reste d'édition, vendu pour ce qu'il peut valoir, alors nous ne trouvons dans l'accusation du fauteur de *Mémoire* aucun fondement raisonnable. Aussi Monsieur de *Voltaire* ne dut-il point au crédit la suppression de ce *factum* & l'on n'eut certainement point accordé cette satisfaction publique à l'auteur d'un livre pros crit alors par le gouvernement, si la justice n'eut hautement réclamé pour lui.

On a renouvelé depuis avec plus de douceur les mêmes reproches, & nous nous rapellons une Epigramme faite à ce sujet:

Malgré votre témérité

Vous obtiendrés tous nos suffrages

Car le public a la bonté

De corriger tous vos ouvrages.

Il faut lui inspirer un intérêt bien vif, pour obtenir une semblable *bonté*. Ordinairement il baille, il siffle ou il dédaigne, mais en faveur de *Voltaire* ce public accueilloit une esquiffe, fûr d'avoir bientôt un tableau.

On a écrit des Volumes sur cette aventure. Est-on curieux de sçavoir, comment elle se termina ? il n'y a qu'à lire la lettre suivante à l'imprimeur *Foré*, elle explique les choses avec une simplicité, propre à satisfaire, quiconque sçait qu'il faut s'en tenir aux probabilités faute de démonstrations.

Lettre au Sieur Fore.

„ Vous me mandez, Monsieur,
„ qu'on vous donnera des lettres de
„ grace, qui vous rétabliront dans
„ votre maîtrise, en cas que vous
„ disiez la vérité, qu'on exige de
„ vous sur le livre en question, ou
„ plutôt dont il n'est plus question.

„ Un de mes amis très-connu,
„ ayant fait imprimer ce livre en An-
„ gleterre uniquement pour son pro-
„ fit, suivant la permission que je lui
„ en avois donnée, vous en fîtes de
„ concert avec moi une édition en
„ 1730. (c'est en 1731.)

„ Un des hommes des plus re-
„ spectables du Royaume, savant en
„ Théologie comme dans les belles
„ Lettres, m'avoit dit en présence
„ de dix personnes chez Madame de
„ *Fontaine-Martel*, qu'en changeant

„ seulement vingt lignes dans l'ou-
„ vrage, il mettroit son approbation
„ au bas. Sur cette confiance je
„ vous fis achever l'édition. Six mois
„ après j'appris qu'il se formoit un
„ parti pour me perdre, & que d'ail-
„ leurs Mr. le G. D. S. ne vouloit
„ pas que l'ouvrage parût, je priai
„ alors un Conseiller au Parlement
„ de *Rouen*, de vous engager à lui
„ remettre toute l'édition. Vous ne
„ voulutes pas la lui confier, vous
„ lui dites que vous la déposeriez ail-
„ leurs, & qu'elle ne paroîtroit ja-
„ mais sans la permission des supé-
„ rieurs.

„ Mes allarmes redoublerent quel-
„ que tems après, surtout lorsque
„ vous vintes à *Paris*; alors je vous
„ fis venir chez Mr. le Duc de *Ri-
„ chelieu*, je vous avertis que vous
„ seriez perdu, si l'édition paroissoit,
„ &

„ & je vous dis expressément que je
„ ferois obligé de vous dénoncer moi-
„ même. Vous me jurâtes qu'il ne
„ paroîtroit aucun exemplaire, mais
„ vous me dites que vous aviez be-
„ soin de 1500 Livres, je vous les fis
„ prêter sur le champ par le Sieur
„ *Paquier*, Agent de Change, rue
„ *Quinquempoix*, & vous renouvel-
„ lâtes la promesse d'ensevelir l'édi-
„ tion.

„ Vous me donnâtes seulement
„ deux exemplaires, dont l'un fût
„ prêté à Madame de . . . & l'autre
„ tout décousu fût donné à F. libraire,
„ rue . . . qui se chargea de le faire
„ relier pour M . . . à qui il devoit
„ être confié pour quelques jours.

„ F. . . par la plus lâche des per-
„ fidies, copia le livre toute la nuit
„ avec R. petit libraire D . . . &
„ tous deux le firent imprimer secre-

„ tement. Ils attendirent que je fusse
„ à la campagne à soixante lieues de
„ *Paris*, pour mettre au jour leur lar-
„ cin. La première édition qu'ils en
„ firent étoit presque débitée, & je
„ ne savois pas que le livre parût;
„ j'appris cette triste nouvelle & l'in-
„ dignation du Gouvernement. Je
„ vous écrivis sur le champ plusieurs
„ lettres, pour vous dire de remet-
„ tre votre édition à Mr. de *Rouillé*,
„ & pour vous en offrir le prix. Je
„ ne reçus point de réponse; vous
„ étiez à la Bastille; j'ignorois le cri-
„ me de F... tout ce que je pûs fai-
„ re alors, fût de me renfermer dans
„ mon innocence, & de me taire.

„ Cependant R... ce petit librair-
„ re, fit en secret une nouvelle édi-
„ tion, & F... jaloux du gain que
„ son cousin alloit faire, joignit à son
„ premier crime celui de faire dénon-

„ cer son cousin R.... Ce dernier
„ fût arrêté, cassé de maîtrise, & son
„ édition confisquée.

„ Je n'appris ce détail, que dans
„ un séjour de quelques semaines,
„ que je vins faire, malgré moi, à
„ *Paris* pour mes affaires.

„ J'eus la conviction du crime de
„ F... j'en dressai un Mémoire pour
„ Mr. de *Rouillé*. Cependant cet hom-
„ me a joui du fruit de sa méchan-
„ cheté impunément. Voilà tout ce
„ que je sçais de cette affaire. Voilà
„ la vérité devant Dieu & devant les
„ hommes. Si vous en retranchiez
„ la moindre chose, vous seriez cou-
„ pable d'imposture, vous y pouvez
„ ajouter des faits que j'ignore, mais
„ tous ceux que je viens d'articuler
„ sont essentiels. Vous pouvez sup-
„ plier votre protecteur, de montrer
„ ma lettre à Monseigneur le Garde

„ des Sceaux , mais surtout prenez
„ bien garde à votre démarche , &
„ songez qu'il faut dire la vérité à ce
„ Ministre.

„ A l'égard d'*Alzire*, c'est au Sieur
„ *Desmoulins* qu'il faut s'adresser. Je
„ ne vends point mes ouvrages , je
„ ne m'occupe que du soin de les cor-
„ riger : ceux à qui j'en donne le
„ profit , s'accomoderont sans doute
„ avec vous. Je suis entièrement à
„ vous. A Cirey en Champagne
„ ce 25. Mars 1736.

„ Signé *V.* . . .

Dans la suite le Sieur *Jore* reconnut sa faute & écrivit à Monsieur de *Voltaire* cette lettre qui paroît dictée par la bonne foi.

„ Je vous supplie d'excuser le mau-
„ vais état de ma fortune & la sou-

„ straction de tous mes papiers, qui
„ m'a empêché jusqu'ici de recon-
„ noître le mauvais procédé de ceux
„ qui ont abusé de mon malheur pour
„ me forcer en me trompant, à vous
„ faire un procès injuste, & à laisser
„ imprimer un factum odieux. Je les
„ désavoue tous deux entierement.
„ La malice de votre ennemi n'a ser-
„ vi qu'à me faire encore mieux con-
„ noître la bonté de votre caractère;
„ ayez celle de me pardonner d'avoir
„ écouté de si mauvais conseils. Je
„ vous jure que je m'en suis repenti
„ au moment même que j'avois le
„ malheur de laisser, agir si indigne-
„ ment contre vous. J'ai bien recon-
„ nu, combien on m'avoit trompé.
„ Vous n'ignorez pas la méchanceté
„ de celui, qui m'a conseillé, voilà
„ à quoi elle s'est portée: on s'est
„ servi de moi pour vous nuire. J'en

„ suis si fâché que je vous promets
„ de ne jamais voir ceux qui m'ont
„ forcé à vous manquer à ce point,
„ & je réparerai le tort extrême que
„ j'ai eu, par l'attachement constant
„ que je veux vous vouer toute ma
„ vie, comme à mon ancien bienfai-
„ teur. Je vous prie, Monsieur, de
„ me rendre votre bienveillance, &
„ de croire que mon cœur n'a jamais
„ eu de part à la malice de vos en-
„ nemis. Oui, c'est mon seul cœur
„ qui m'engage à vous le dire; & j'ai
„ l'honneur d'être avec un très pro-
„ fond respect, Monsieur votre très-
„ humble & très-obéissant serviteur.
„ A Paris ce 30. Décembre 1738.

Les personnes impartiales ne vi-
rent dans la lettre de Mr. de *Voltaire*
que l'expression de la vérité, mais
ceux qui se trouvoient mêlés dans
1731, les plaisanteries du *Temple du goût*,

qui parut alors, se rangerent du parti du Libraire, sans savoir seulement ce dont il étoit question. Ce *Temple du goût* avoit été élevé par une société, dont Monsieur de *Voltaire* étoit l'Architecte. *Les Plaideurs & le voyage de la Chapelle* avoient eu autrefois une semblable origine. On trouvoit alors plus de gaité chez les gens de Lettres, parcequ'il y avoit moins de prétentions, & l'on ne trouvoit pas dans les critiques ce fiel amer que prodiquent les *Aristarques* du jour. On adressa à l'auteur les Vers suivans.

Le Dieu du goût venant pour voir le
temple

Qu'en son honneur VOLTAIRE nous
construit,

D'un vif coup d'œil d'abord il le con-
temple.

Puis l'approuvant; en ce sacré réduit

Je veux dit-il, établir un grand Prêtre
Qui règle tout ,] par moi-même in-
spiré ;
Et sur le champ comme digne de
l'être
Des mains du Dieu VOLTAIRE fut
sacré.

Mr. le Marquis *d'Argens* a placé
une longue lettre sur cette plaisante-
rie dans son *Histoire de l'esprit hu-
main*. Il a presque toujours raison ;
mais dans les occasions où cela est
si facile, peut-être ne faudroit-il pas
en profiter. (*)

(*) Mr. l'Abbé *Prévôt* qui écrivoit alors le
pour & le contre, suppose une conversation
entre une Dame & lui. La Dame lisoit
les ouvrages, sans connoître leurs auteurs,
& avoit parcouru le *Temple du goût*, sans
savoir à qui il appartenoit. Voici comment
l'Abbé *Prévôt* le fit connoître à cette Da-
me. „ Quand l'Auteur auroit pû réussir à
„ déguiser les graces de son stile & de
„ son imagination, il y a ici quelque che-

Tous les ennemis abusant trop de son absence, il quitta sa solitude 1732. de *Rouen*, & vint à *Paris* pour faire tête à l'orage. Il céda aux instances de *Madame de Fontaine-Martel*, qui l'invitoit depuis longtems à demeurer avec elle. Son grand âge,

„ se de personnel, qui n'auroit pas man-
 „ qué de la trahir. Vous avez lû tout
 „ l'ouvrage, n'est ce pas, & n'y avez
 „ point remarqué un seul mot qui regarde
 „ Mr. de *Voltaire*, preuve infaillible qu'il
 „ est sorti de sa plume. Vous savez,
 „ Madame, qu'on demanda à *Scipion*
 „ *l'Africain*, quel étoit le plus grand Ca-
 „ pitaine de son siècle? il répondit qu'
 „ *Annibal étoit le second*. Sa modestie
 „ ne lui permettoit pas de se mettre à la
 „ première place, ni le sentiment de son
 „ propre mérite de la céder à un autre.
 „ Mr. de *Voltaire* a fait plus; il a distri-
 „ bué les places & les rangs de son Tem-
 „ ple, sans penser à lui-même. Je vous
 „ laisse à juger, si tout autre que lui l'eût
 „ exclu de ce beau séjour.

sa réputation de femme philosophe, la nature de ses liaisons, otoient à la malignité toute espèce de prétexte. Il passoit l'hiver à *Paris*, & l'été chez Madame la Présidente de *Bernieres*, se rendant quelquefois cependant aux invitations de Messieurs de *Genonville* & de *Maisons* ses amis intimes.

Mr. de *Voltaire* étoit alors livré tout entier à deux Tragédies nouvelles (*) qui respiroient l'indépendance d'opinions & la liberté d'écrire; qualités dangereuses, quand elles s'exercent sur des sujets sacrés mais qui, présidées par une saine philosophie, vivifient les ouvrages, & leur donnent autant de lecteurs, qu'il y a d'ames fortes & d'esprits solides.

La première de ces Tragédies fût représentée sur un Théâtre de Col-

(*) La *Mort de César* & *Brutus*,

lège. Le Poëte n'osa risquer sur celui de la Nation une pièce sans femmes. Le succès fût médiocre. On vit dans *Brutus* un Quaker plutôt qu'un Stoïcien ; on trouva ses sentimens monstrueux & non pas héroïques. On se plaignit d'ignorer ce que devenoit le chef de la conspiration à la fin de la pièce , & la dernière scène s'appelloit *l'oraison funèbre de César*. L'Auteur lui même parut justifier ces observations critiques par le peu d'importance qu'il mettoit à cet ouvrage. „ Je m'amuse, „ fai, il y a quelques années, écrit- „ voit-il de *Cirey*, à faire une Tragédie en trois actes de la mort de „ César. C'est une pièce d'un caractère tout opposé au goût de notre „ nation. Il n'y a point de femmes „ dans cette pièce , il n'est question „ que de l'amour de la patrie. Dail-

„ leurs elle est aussi singulière par
„ l'arrangement théâtral, que par les
„ sentimens ; en un mot elle n'est
„ point faite pour le public. Je l'a-
„ vois confiée il y a deux ans à Mrs.
„ de . . . qui la représenterent , &
„ qui eurent la fidélité de n'en garder
„ aucune copie. J'ai eu en dernier
„ lieu la même confiance dans Mr.
„ *Affelin*, Proviseur d'*Harcourt*, que
„ j'aime & que j'estime ; mais il n'a
„ pu malgré les soins empêcher que
„ quelqu'un de son collègue n'en ait
„ tiré copie. „

L'Abbé *des Fontaines* (peut-être le meilleur des critiques après *Bayle*) feignit de ne pas s'apercevoir des secrètes prétentions, que le Poëte se reservoit malgré cet aveu modeste. Il parla de cette Tragédie avec beaucoup d'indifférence , & ce fût l'origine de cette trop fameuse querelle

entre deux hommes qui n'étoient pas faits , pour laisser à la postérité ces tristes monumens de l'inconséquence & de l'orgueil. (*)

Ce nouvel *Aristarque* portoit dans la société un caractère difficile & dans

(*) On trouve dans un Journal très bien écrit, une Lettre contenant quelques anecdotes littéraires peu connues. Son auteur raconte „ que Mr. de *Voltaire* & l'Abbé „ *des Fontaines* vivoient avec la plus grande „ de cordialité. C'étoit de part & d'autre „ des témoignages réciproques d'estime, „ qui soutenoient cette union ; mais un „ mot échappé à l'Abbé *des Fontaines* „ dans l'extrait qu'il fit des *Elémens de la „ Philosophie de Newton mis à la portée „ de tout le monde*, rompit tout à coup „ cette bonne intelligence. „

La Philosophie de Newton n'a été imprimée qu'en 1738. & trois ans auparavant la guerre avoit commencé , comme on peut le calculer en suivant les dates de cette histoire. Les premières hostilités se firent même à l'occasion du *Temple du goût* en 1731.

la Littérature un goût très sévère. Nourri de la lecture des anciens, les modernes lui faisoient rarement illusion. Son tact étoit plus sûr que délicat. Il ne rendoit pas toute la justice nécessaire au talent précieux d'orner les sujets, & cherchoit sans cesse des beautés originales, qui lui épargnassent la peine de lire infructueusement. Ovide de gloire & ne sentant point en lui la faculté d'écrire de génie, il vouloit se créer une réputation par l'excellence de son goût & par l'équité de ses jugemens. Jésuite pendant quinze ans, il avoit pris un ton doctoral, dont ce corps estimable n'étoit pas même tout-à-fait exempt. Redevenu libre, il se voua à la Littérature, & la cultivoit avec succès, lorsque des ennemis puissans l'accusèrent en 1724 d'un crime, pour lequel on reprochera toujours à l'An-

tiquité une coupable indulgence. Il fût jetté dans une de ces prisons, dont le choix seul est un fort préjugé contre l'innocence. Le crédit des amis de Mr. de *Voltaire* lui rendit la liberté. Quoique les Mémoires du tems disent que l'équité des Magistrats avoit été surprise, c'étoit beaucoup d'avoir obtenu aussi promptement la révocation d'un ordre précipité. De semblables services non seulement ne s'oublient pas, mais même interdisent toute espèce de plaintes contre ceux, qui sembleroient se repentir de les avoir rendus.

L'Abbé *des Fontaines* paroissoit gémir depuis quelque tems sous le poids de cette reconnoissance forcée. Il écrivoit des feuilles périodiques, & s'y permit quelques observations sur *le Temple du goût* & sur *la mort de César*. Observations, déplacées sans

doute dans les circonstances , mais que Mr. de *Voltaire* devoit pardonner d'autant plus aisément , qu'il avoit été assez heureux pour obliger. (*) Il y eut quelques explications ; l'Abbé des *Fontaines* croyoit que la réconnoissance ne le condamnoit pas au silence sur des matieres de goût, & Mr. de *Voltaire* croyoit avoir droit aumoins à ce silence. L'humeur s'en mêle, des reproches circulent, on auroit voulu mutuellement reprendre des éloges donnés en public.

(*) Il auroit dû se ressouvenir qu'*Alger* mourroit de faim, si *Alger* étoit en paix avec tout le monde, & oublier quelques années après cette plaisanterie de son adversaire, qui disoit à propos de l'empressement de Mr. de *Voltaire*, 'à distribuer ses *Elémens de Newton* mis à la portée de tout le monde que cet ouvrage avoit été mis à la porte de tout le monde.

blic. Cependant il paroissoit essentiel qu'après avoir été lié d'un côté par les services , & de l'autre par la réconnoissance , on prévint une rupture que de si foibles raisons n'auroient pas excusée. En conséquence Mr. de *Voltaire* écrivit une lettre (*) qui auroit dû ramener la paix, mais qui retarda seulement l'éclat de la querelle. Cette réconciliation reçut bientôt de nouvelles atteintes ; & à la fin Mr. de *Voltaire*, fatigué des critiques indirectes qui venoient tourmenter périodiquement son amour propre, publia (assez mal à propos pour sa tranquillité) une brochure intitulée *le préservatif* cette diatribe, qui se trouve dans le 38me Volume de la collection de ses œuvres, con-

(*) On la trouvera dans le sixieme Volume.

liste dans trente observations purement littéraires , qui n'attaquent que le goût, le jugement, & les lumières de son adversaire, mais on y trouve un passage qui rappelle un bienfait, dont l'Abbé *des Fontaines* avoit trop d'intérêt à faire oublier le sujet. Il répondit à ce *préservatif* par une libelle intitulé *la Voltairomanie*. C'est une lettre d'un prétendu jeune Avocat qui vomit des horreurs. Il fouille dans les porte-feuilles, il empoisonne tout, & cette lecture laisse dans l'ame une juste indignation contre les malheureux, capables d'exhaler des sentimens aussi odieux. Il convient cependant du service rendu en 1725. & il ajoute „ Mais par quel „ attachement ou plutôt par quelle „ aveugle partialité & par quelle profusion de louanges l'Abbé *des Fontaines* n'a t-il pas payé pendant dix

„ ans ce bienfait. „ Et depuis quand la réconnoissance a-t-elle un terme, & lui est-il permis, de se reposer après un certain nombre d'années?

Depuis cette funeste époque les adversaires se poursuivirent avec un acharnement presque sans exemple. L'Abbé *des Fontaines* laissa aux héritiers de ses talens & de sa haine, tous ses ressentimens. Monsieur de *Voltaire* les combattit, toujours avec succès sans doute, mais souvent avec des armes indignes de lui. Il falloit imiter *Malebranche*, qui répondit à ceux qui le pressoient de faire taire les Journalistes de *Trévoux* „ Je ne „ dispute point avec des gens, qui „ font un livre toutes les semaines „ ou tous les mois.

Il n'est point d'homme de Lettres, qui ne voulut déchirer ces feuillets de l'histoire de la Littérature. Nous abre-

geons autant qu'il nous est permis ces anecdotes humiliantes , & lorsque nous pensons que plus d'une fois il faudra revenir sur le même sujet , nous nous repentirions presque de nous être volontairement mis dans cette nécessité, si de plus beaux momens ne nous fournissoient à chaque pas de quoi dédomager nos lecteurs. Au reste chaque siècle offre de pareils exemples. *Racine* & *Molière* devinrent ennemis , & celui-ci étoit le bienfaiteur de l'autre, tant il est difficile d'entretenir la paix entre les talens rivaux.

1732. Le succès de *Zaïre* consola Mr. de *Voltaire* de ce que ces sortes de querelles laissent d'amertume dans l'ame. Il exerçoit sur ses ennemis la plus cruelle des vengeances , en les forçant d'être les témoins de sa gloire.

J. B. Rousseau qui étoit à leur tête, écrivit une longue lettre pour prouver „ que tout le sentiment qui „ regne dans *Zaïre* tend seulement à „ faire voir, que les efforts de la grâce „ ce n'ont aucun pouvoir sur les passions ; dans *Polyencte* la grace agit „ dans toute l'étendue de sa puissance, „ il reçoit le bâton de la commencentement de la pièce, Mr. de *Voltaire* au contraire n'a fait que l'ébauche d'une grace, qui n'est qu'à son aurore. „ Il seroit vraiment curieux d'examiner, comment on a autant de génie & si peu de gout, comment on fait de si belles odes & on écrit de si fortes absurdités.

Cette Tragédie a le rare avantage d'inspirer tous les genres d'intérêt. On plaint *Zaïre*, on adore *Orosmane*, on s'attendrit sur *Eusébian*, on estime *Nereïde*, on admire le

Poète. C'est à *Shakespear*, disent ses ennemis, qu'il doit tant d'avantages; *Zaire* & *Desdémona* murent victimes d'une jalouse erreur. Nous avouons même que le *Maure de Venise* plaira beaucoup plus que *Zaire* à quiconque n'est pas né françois. La plupart des autres nations ne donnent aucun prix à cette sage ordonnance, dont nous avons fait le premier mérite de nos compositions théâtrales, & très peu à la décence, si grièvement offensée dans la Tragédie de *Shakespear*. D'ailleurs il n'y a nulle ressemblance entre les deux pièces, & si *Desdémona* est supérieure à *Zaire*, *Orosmane* & *Lusignan* l'emportent sur tous les personnages de la Tragédie angloise.

1732. Les détracteurs de Mr. de *Voltaire* trouvèrent plus de ressources dans *Eriphile* & dans *Samson*; „ *Rameau*

„ alors le plus grand Musicien de
 „ France, mit cet Opéra en musique.
 „ On étoit prêt à le jouer, lorsque
 „ la même cabale qui fit suspendre
 „ depuis les représentations de *Ma-*
 „ *homet* ou du *fanatisme*, empêcha
 „ qu'on ne représentât l'Opéra de
 „ *Samson* & tandis qu'on permettoit
 „ à ce sujet de paroître sur le Théa-
 „ tre de la Comédie Italienne, & que
 „ *Samson* y fit des miracles conjoin-
 „ tement avec *Arlequin*, on ne per-
 „ mit pas que ce même sujet fût en-
 „ nobli sur le Théâtre de l'Opéra „
 (la soif de toute espèce de gloire
 peut seule expliquer le désir que Mr.
 de *Voltaire* avoit, de voir réussir
Samson) „ Si *Rameau* avoit deman-
 „ dé Mr. de *Fontenelles* ou quelqu'au-
 „ tre honnête homme pour examina-
 „ teur, il auroit fait jouer *Samson*, &
 „ je lui aurois fait tous les vers qu'il

„ auroit voulu. Peut-être en est-il
„ tems encore? quand il voudra, je
„ suis à son service „ Il dit ailleurs :
„ *Rameau* me trouvera toujours prêt
„ à quitter tout pour rimer ses dou-
„ bles croches. „

Malgré cet empressement extrême
l'Opéra en question ne put être re-
présenté. Si quelque événement pa-
reil eut empêché *Eriphile* de paroître,
les ennemis de Mr. de *Voltaire* au-
roient épargné une humiliation à sa
gloire; elle fût si mal accueillie qu'elle
n'osa se montrer qu'une fois. Voi-
ci cependant ce qu'on lit dans la *Bi-
bliothèque des Théâtres*: „ Le sujet est
„ presque tout de l'invention de l'au-
„ teur, qui n'a pris de la fable si non
„ qu'*Eriphile* fût la cause de la mort
„ d'*Amphiaraus* son mari, & tuée
„ par *Alcmeon* son fils. Cette Tragé-
„ die a quelque chose d'*Oreste* & de

„ *Clitemnestre*, la versification est plei-
 „ ne d'harmonie, les pensées nobles
 „ & élevées, les situations heureuses
 „ & les maximes neuves & har-
 „ dies. „

C'est à son occasion que les députés des Comédiens du Roi offrirent à Messieurs de l'Académie françoise l'entrée de leur spectacle. Ils l'accepterent après en avoir reçu l'agrément du Roi leur protecteur.

Cette pièce a servie aussi d'époque à une anecdote controuvée, dont le Biographe d'*Alexis Piron* a embelli sa notice.

„ Comme *Piron* traversoit le Théâtre à la fin de la première représentation d'*Arlequin Deucalion*, la Marquise de *Mimeure* & la Marquise de *Cotandres* l'appellerent, pour lui faire compliment sur le succès de sa pièce, & lui demander en

„ même tems, comme certain Car-
„ dinal à l'*Arioste*, où il avoit pris
„ tant de folies? il alloit leur répon-
„ dre, lorsqu'il apperçut par dessus
„ la tête de ces deux Dames un au-
„ teur élevant subitement la fiemme
„ & qui l'apostropha ainsi: Je me fé-
„ licite, Monsieur, d'être pour quel-
„ que chose dans votre chef-d'œuvre.
„ Vous Monsieur? lui répondit *Piron*,
„ et ! quelle part s'il vous plait,
„ pouvez-vous y avoir? quelle part?
„ qu'est ce que ces deux vers que
„ vous faites dire à votre *Arlequin*,
„ lorsque vous le faites tomber de
„ dessus *Pégase*? je l'ignore, dit *Pi-*
„ *ron*; je les possédois de remémoran-
„ ce, & craignant d'en facher l'au-
„ teur, avant de les employer, j'ai
„ demandé à tout venant d'où ils
„ étoient, à qui ils appartenoient, &
„ personne je vous jure, n'a pû me,

„ le dire, ni voulu se les approprier,
 „ je les ai hazardés comme deux in-
 „ connus, feroient-il malheureusement
 „ de vous ? Quittons le sarcasme,
 „ Monsieur, interrompit l'auteur en
 „ colere, & dites moi ce que je vous
 „ ai fait pour me tourner en ridicule ?
 „ pas plus... repondit *Piron*, que la
 „ *Motte* à l'auteur du *Bombier*. A cet-
 „ te replique l'auteur bailla la tête &
 „ disparut en disant: ah ! je suis em-
 „ bourbé ! Cette légère vengeance
 „ de la part de *Piron* étoit une suite
 „ de ce qui lui étoit arrivé chez la
 „ Marquise de *Mimeurs*. Le Bio-
 „ graphe raconte ensuite longuement
 „ une scène passablement enuieuse
 „ entre Monsieur de *Voltaire* & *Piron*.
 „ Il en résulte, que le premier ne se sou-
 „ cioit pas infiniment de causer avec
 „ l'autre. Il n'y a pas de mal à cela.
 „ Nous n'avons jamais connu *Piron*,

mais il étoit peut-être comme tant d'autres beaux esprits, qu'il faut lire & éviter. (*) Quoi qu'il en soit, on rapporte qu'après cette burlesque visite chez la Marquise de *Mimeure*, *Voltaire* lut l'*Ode à P.*, pour faire perdre à son auteur la protection de cette Dame. Il y a dans ce récit tant d'invéraisemblances, que cette anecdote paroît suspecte à tout homme sensé. Comment Madame de *Mimeure* recevant à chaque instant *Piron*, auroit-elle ignoré l'histoire scandaleuse de cette *Ode* déjà flétrie par un jugement ? comment permit-elle à Mr. de *Voltaire* de la lui lire ? Il étoit plus pardonnable à un jeune homme de la faire qu'à une femme de l'entendre. Si elle étoit assez sévère,

(*) Madame de ... prétendoit qu'il ne falloit voir le grand *Corneille* qu'à l'hôtel de *Bourgogne*.

pour oter son estime à l'auteur de cette pièce, elle ne l'eut assurément pas écoutée, & si elle étoit assez facile pour s'en amuser, elle n'auroit pas disgracié celui qui l'avoit égayée un instant. Pourquoi Mr. de *Voltaire* n'auroit-il pas osé parler de cette Ode? étoit-ce un secret confié à son amitié? *Piron* étoit-il fort lié avec lui? Enfin pourquoi le dernier défavouoit-il cet ouvrage si bien expié, & le sujet de quinze ans de remords prétendus? il a depuis lâché tant de Vers libres, tant de bons mots puisés à peu près dans la même source, que ce repentir a l'air d'une de ces bouffonneries qui ont rempli la vie de ce Poëte. Il est fort vraisemblable que l'origine de cette brouillerie est fabuleuse, Quand on fait de petits contes, il faudroit être un peu plus heureux dans l'invention, &

plus gai surtout dans la manière de narrer. Mais quand on remonte à la première représentation d'*Arlequin Deucalion* on trouve qu'il fût donné le 12me de Mai 1722, & *Eriphile* ne parut que dix ans après. Monsieur *Piron* n'en parodia donc pas deux Vers. Il est plus simple de dire que ces deux hommes ne se convenoient pas. Leur façon de penser, leur manière de vivre, leurs compositions sont si opposées, que ce seroit un grand phénomène s'ils se fussent recherchés dans la société. Dailleurs il y a des gens, dont la tournure d'esprit exige qu'ils soient, par état & par politique, ennemis nés de tout homme célèbre. Que feroient-ils de leur talent satyrique ? Les Epigrammes sont à peine apperçues, lorsque l'éclat des noms qu'elles attaquent

ne réfléchit point sur elles. (*) Si l'on n'avoit pas vû dans *Mr. de l'Empirée* l'amant abusé de la belle *Malcrais de la Vigne* peut-être eut-on trouvé le sujet de la *Métromanie* très froid , & se fût-on contenté d'applaudir à la richesse de la versification.

Revenons à *Eriphile* ; cette Tragédie retirée du Théâtre a été réimprimée en 1779 avec cette annonce : *pièce que l'auteur s'étoit opposé qu'elle fût imprimée de son vivant* elle est précédée d'un discours qui présente souvent des Vers bienfaits.

D'un Acteur quelque fois la séduisante
adresse,

D'un Vers dur & sans grace adoucit la
rudeffe

(*) Si cette réflexion est trop sévère pour un homme qui avoit autant d'esprit que *Piron* elle est vraie pour la pluspart de ses imitateurs.

Des défauts embellis ne nous révoltent
plus

C'est BARON qu'on aimoit & non pas
REGULUS

Sous le nom de COUVREUR, CONSTANCE
a pû paroître

Le public est séduit, mais alors il doit
l'être,

Et se livrant lui même à ce charmant
attrait

Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.

Cette pièce a tous les défauts d'un ouvrage fait à la hâte; le talent se montre à chaque scène, mais disparaît bientôt. Souvent des éclairs brillans; mais il y a peu d'enchaînement dans les parties & d'harmonie entre les personnages. Voici quelques traits qui méritent d'être conservés.

La vérité terrible, avec des yeux ven-
geurs

Vient sur l'aile du tems & lit au fond
des cœurs,

Son

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE. 129

Son flambeau redoutable éclaire enfin
l'abîme

Où dans l'impunité s'étoit caché le crime.

Et ailleurs :

Lui des amis, Théandre ! il n'a que des
complices,

Plus prêts à le trahir que prompts à le
venger :

Des cœurs nés pour le crime & non
pour le danger.

Je compte sur les miens : la guerre &
la victoire

Nous ont longtêms unis par les noeuds
de la gloire :

On a vu l'usage que Mr. de *Voltaire* avoit fait des morceaux applaudis ; on les retrouve dans *Semiramis* & dans *Mérope*.

Ces chûtes, qui font de si tristes époques dans la vie de la plupart des gens de Lettres, étoient à peine apperçues dans sa brillante carrière.

Tome I.

I

Un nouveau succès venoit bientôt les effacer.

On ne soupçonnoit pas que la muse de l'histoire le disputeroit à *Melpomene*, lorsqu'il peignit un Prince dédaignant les plaisirs qui entourent les grands, qui n'eût pas l'ambition vulgaire des Héros, mais qui aspira à la gloire nouvelle de faire des Rois. 1732. On admira les traits hardis d'un pinceau vigoureux & fier. On vit dans le même tableau un trône renversé, un autre presque ébranlé, le Nord consterné, mais bientôt l'auteur de ces funestes & brillants exploits trahi par la fortune, obligé de chercher un azile incertain, & abandonné à toutes les horreurs de l'adversité.

Écoutez là-dessus Mr. de *Voltaire* lui-même: „ Quand je composai „ cette histoire du Monarque le plus „ singulier qui ait jamais regné en

„ Europe, je ne prétendis faire qu'un
 „ simple essai, je me trouvois en un
 „ sens dans la même situation d'esprit
 „ où j'étois quand je fis la *Henriade*.
 „ J'avois eu l'honneur de jouir quel-
 „ ques mois à la campagne en 1716.
 „ de la société de feu Monsieur de
 „ Caumartin, l'homme de France qui
 „ savoit le plus d'anecdotes sur la vie
 „ de *Henri IV*. Il m'apprenoit mille
 „ traits si sublimes & si touchans de
 „ ce grand Roi, que mon imagina-
 „ tion échauffée par ces conversa-
 „ tions, osa concevoir l'idée du Poë-
 „ me épique, qui tout indigne qu'il
 „ est de ce héros & de la nation, a
 „ été pourtant reçu de cette nation
 „ avec quelque indulgence.

„ De même me trouvant à la cam-
 „ pagne en 1727 avec Monsieur *Fa-*
 „ brice, qui avoit passé sept années au-
 „ près de *Charles XII*. il me conta

„ des faits si extraordinaires, que je
„ ne pus résister à l'envie qu'il m'in-
„ spira de les écrire. Il me commu-
„ niqua des Mémoires ; j'en cher-
„ chai ailleurs ; & je donnai cet ef-
„ fai qu'on n'a que trop réimprimé.
„ Mais comme ce ne fût qu'au bout
„ de dix années que je mis la *Henria-*
„ *de* à peu près dans l'état où elle est
„ aujourd'hui, il m'a fallu encore un
„ plus long terme pour corriger l'*Hi-*
„ *stoire de Charles XII.* Un Poëme
„ exige une étude continuelle à cher-
„ cher de nouveaux embellissemens :
„ une histoire demande une recher-
„ che assidue de nouvelles vérités,
„ & ces deux travaux font l'ouvra-
„ ge du tems. „ On a vivement re-
proché à Mr. de *Voltaire*, de ne l'a-
voir pas pris, & d'avoir écrit cette
histoire en Poëte. Mr. *Adlerfeld* au
contraire a obtenu beaucoup de suf-

frages en faveur de son amour pour la vérité. (*) Cet historien si véridique a trouvé cependant autant de contradicteurs que Mr. de *Voltaire*; non qu'on ait écrit contre lui, mais ceux qui ont raconté les mêmes faits se sont éloignés de sa narration; & ceux surtout qui ont prétendu connoître *Charles XII.* en ont fait des portraits bien différens.

Monsieur de *Voltaire* alors à *Ci-rey*, trouva dans l'azile de l'amitié 1733.

(*) On a rapproché divers morceaux de l'histoire de *Charles XII.* par Mr. de *Voltaire* & par Mr. d'*Adlerfeld*. Il paroît que le premier a l'avantage du stile, & l'autre celui de l'exactitude. L'historien françois écrit sur des Mémoires douteux, l'historien suédois écrit ce qu'il a vû. Le premier a donné le modele des ouvrages de ce genre, le second n'a donné que d'excellens matériaux. Le mal est que personne ne pourra lire celui-ci, & n'osera récrire l'autre.

un abri contre les orages de toute espèce, que sa célébrité rassembloit sur sa tête, & embellissoit aussi la retraite d'une femme, dont lui seul peut-être pouvoit partager les savans loisirs.

Ce séjour offre une foule d'anecdotes intéressantes, désirées sûrement partout ailleurs, mais que la majesté de l'histoire défavoueroit ici.

Qu'on se représente deux êtres également extraordinaires; un homme qui possède à lui seul ce que la nature partage de talens entre dix autres; une femme ayant toute l'amabilité de son sexe, & s'élevant au dessus, en s'associant avec succès à l'un des plus profonds génies du siècle. Tour à tour sublime & frivole, Madame *du Châtelet* faisoit servir même ses défauts (si l'on peut les appeler ainsi) à distraire les chagrins,

que l'envie feroit sur la route de Mr. de *Voltaire* ; inégalités piquantes , qui loin de dégouter du commerce des femmes, y attachent davantage, & servent à prévenir l'ennui qui fuit jusqu'aux plaisirs les plus purs, lorsqu'ils sont constamment uniformes. Les deux amis trouvoient même dans leurs caractères de quoi les varier. Ils étoient assez différens pour influencer sur leurs opinions ; de là des disputes très vives , mais ne faisant aucun tort à leur mutuel attachement, qui , s'il n'alloit pas jusqu'aux exclusions ne balançoit cependant jamais sur la préférence.

Mr. de *Voltaire* de son côté plongé dans les calculs de *Newton*, sembloit oublier qu'il étoit Poète, & oublioit réellement qu'il étoit persécuté. Cependant il usoit encore quelques fois de représailles, & l'*Épître sur la*

un abri contre les orages le
 espèce, que sa célébrité r im-
 fur sa tête, & embellissoi ux,
 traite d'une femme, d d'un
 peut-être pouvoit parta ifeur de
 loifirs.

Ce séjour offre c affreux Ru-
 dotes interessantes, après avoir
 partout ailleurs, m
 l'histoire désavoi crois ressemblant.

Qu'on se r plus de défauts qu'on
 également ex reproche dans cet ouvra-
 me qui poss n'ai pas les talens qu'on
 nature pa e n'attribue; mais je suis certain,
 autres; ne mérite point les repro-
 mabilit d'insensibilité & d'avarice qu'on
 dessus fait, Mon amitié pour vous,
 l'un ne justifie de l'un, & mon bien,
 cl prodigué à mes amis me met à cou-
 J ret de l'autre. (*) On m'a dit,

(*) Un homme lui emprunta un jour seize

bonne ame avoit fait
moins méchant,
né de garde
On a raison;
nent les gens de
e gêter par les lou-

qu'on fit à *Adélaïde du* 1734.
e le gêta point. Cette Tra-
donnée depuis sous le nom du
de *Foix*, mais (*) *affoiblie beau-*
coup par respect pour le ridicule, réus-
sit assez sous cette nouvelle forme,

mille Livres avec promesse de lui remettre
au bout de quinze jours un contrat pour
sa sureté. Quinze mois se passerent sans
que le Prêteur fût nanti. Impatienté de
ces lenteurs qui avoient mauvaise grace,
Monsieur, lui dit-il d'un ton brusque, *je*
vous donne les 16000 Livres, mais dorénavant
je ne vous prête pas un sol sans hypothèque.

(*) Voyés la Préface d'*Adélaïde du Gues-*
clin.

& après avoir subi plus d'une métamorphose, réunit, dans l'état où elle est actuellement, presque tous les suffrages, à la lecture comme à la représentation. (*)

La disgrâce passagère qu'elle essuya alors, fût bientôt effacée par le succès des *discours* en Vers qui la suivirent de près.

L'Egalité des conditions, la liberté, la modération, la nature des plaisirs, sembloient être les sujets d'autant de traités de morale; parée des charmes de l'harmonie elle plaît davantage. Ces *discours*, les plus finis peut-

(*) On a appelé Mr. du Belloi, l'inventeur de la Tragédie nationale. Mais *Nemours, Vendôme, Couci, du Guesclin*, sont cependant des noms chers à la patrie..... Les Annales de Bretagne avoient fournis le sujet d'*Adélaïde*, l'imagination du Poète fit le reste.

être de tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire*, sont ceux où il y a le plus de Poésie, & le plus grand nombre d'idées neuves. Oubliera-t-on jamais ces beaux Vers :

Hélas ! où donc chercher, où trouver le
bonheur ?

En tous lieux, en tout tems, dans toute
la nature,

Nulle part tout entier, partout avec me-
sure

Et partout passager hors dans son seul
auteur

Il est

On regrette que le Poëte trop sé-
vere n'ait pas conservé ceux ci, qui
se trouvent dans les premières édi-
tions :

Les états sont égaux, mais les hommes
différent ;

Où l'imprudent périt, les habiles pros-
perent ;

Le bonheur est le port où tendent les
humains;

Les écueils sont fréquens, les vents sont
incertains.

Le ciel pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.

1736. C'est encore à *Cirey* que notre Poète méditoit l'heureux contraste des mœurs Européennes avec celles de l'Amérique. La beauté de ce sujet avoit excité sa verve.

„ C'est un fardeau de pierreries &
„ d'or, disoit-il, que mes foibles mains
„ n'ont pû porter, & qui tombe à
„ terre en morceaux. „

Il écrivit dans une autre occasion :

„ La Scène est au *Perou*, séjour
„ peu connu des Poètes. *La Con-*
„ *damine* mesure le pays, les Espa-
„ gnols l'épuisent, & moi je le chan-
„ te. „

Cette pièce réussit au gré de l'auteur, & c'est tout ce qu'il est possible de dire,

Un jeune homme dont les talens poétiques croissoient sous les regards de Mr. de *Voltaire*, lui disoit:

Pere d'Oedipe & de Zaïre
Et de tant d'immortels enfans,
Tu jouïs du succès d'*Alzire*
Que peu de jours ont vû produire
Et qui triomphera des tems.

En effet il n'employa que quinze jours à développer tant de beautés d'un nouvel ordre.

D'un autre côté quelques personnes répandoient avec un air de mystère, qu'*Alzire* n'étoit point de Mr. de *Voltaire*. *Je le souhaiterois de tout mon cœur*, dit un Officier. *Et pourquoi?* lui demanda quelqu'un, *c'est,*

répondit-il, *que nous aurions alors un bon Poëte de plus.*

Pendant le grand succès de cette pièce, il parut une brochure intitulée : *Mr. de Voltaire traité comme il le mérite.* L'équivoque de ces derniers mots excita la curiosité publique; on crut y trouver une critique mordante & personnelle, comme on les aime, mais on fût trompé; la brochure ne contenoit qu'un juste Eloge.

1736. Un grand Vicaire de * * * fit un mandement sur un miracle prétendu du Diacre *Paris*, & en adressa un Exemplaire à Mr. de *Voltaire*, qui lui envoya *Alzire* avec ces quatre Vers:

Vous m'envoyés un mandement,

Recevés une Tragédie

Afin que mutuellement

Nous nous donnions la Comédie.

Un homme qui dans le même moment suffit à tant d'ouvrages divers, est un prodige qui n'étonne point assez. Il corrigeoit la *Henriade* & *Zaïre*, étudioit la *Philosophie de Newton*, repoussoit la haine infatigable de *Rousseau*, dont la grande réputation faisoit un ennemi dangereux, & travailloit à une Comédie. C'étoit l'*Enfant prodigue*.

„ A l'égard de l'*Enfant prodigue*,
 „ écrivoit-il à Mr. *Berger*, il faut,
 „ mon cher ami, soutenir à tout le
 „ monde que je n'en suis pas l'auteur.
 „ C'est un secret uniquement entre
 „ Mr. d'*Argental* Mademoiselle. Qui-
 „ naut & moi. (*) Mr. *Tiriot* ne l'a

(*) Mr. de *Voltaire* n'avoit d'autre raison de conserver l'anonyme; que l'incertitude du succès de la pièce. Le secret fût fidèlement gardé par Mr. le Comte d'*Argental*. C'est lui dont Mr. de *Voltaire* disoit, à

Calomnie qui parut dans ce tems, le vengea de *Roussseau* aumoins, & imposa silence à une foule d'envieux, redoutant les traits inéfaçables d'un pinceau aussi hardi. Un défenseur de son ennemi opposa un portrait de Mr. de *Voltaire* à ces Vers: l'*affreux Rufus* &c. celui-ci écrivit après avoir vû le portrait:

„ Il n'est pas je crois ressemblant.
„ J'ai beaucoup plus de défauts qu'on
„ ne m'en reproche dans cet ouvrage,
„ & je n'ai pas les talens qu'on
„ m'y attribue: mais je suis certain,
„ que je ne mérite point les repro-
„ ches d'insensibilité & d'avarice qu'on
„ m'y fait. Mon amitié pour vous,
„ me justifie de l'un, & mon bien,
„ prodigué à mes amis me met à cou-
„ vert de l'autre. (*) On m'a dit,

(*) Un homme lui emprunta un jour seize

„ que quelque bonne ame avoit fait
„ de moi un portrait moins méchant,
„ mais on s'est bien donné de garde
„ de le laisser imprimer. On a raison;
„ les critiques empêchent les gens de
„ broncher & de se gêner par les lou-
„ anges. „

L'accueil qu'on fit à *Adélaïde du* 1734.
Guesclin ne le gêna point. Cette Tra-
gédie donnée depuis sous le nom du
Duc de Foix, mais (*) *affoiblie beau-*
coup par respect pour le ridicule, réus-
sit assez sous cette nouvelle forme,

mille Livres avec promesse de lui remettre
au bout de quinze jours un contrat pour
sa fureté. Quinze mois se passerent sans
que le Prêteur fût nanti. Impatienté de
ces lenteurs qui avoient mauvaise grace,
Monsieur, lui dit-il d'un ton brusque, *je*
vous donne les 16000 Livres, mais dorénavant
je ne vous prête pas un sol sans hypothèque.

(*) Voyés la Préface d'*Adélaïde du Gues-*
clin.

chent à la suite d'une administration foible, faillira mal ces ridicules, qu'il faut montrer aux hommes dans une glace nette, mais qui grossisse un peu les objets sans les dénaturer.

J. B. *Rouffseau* fût plus sévère encore dans une lettre qu'il publia pleine d'un sang froid, propre à grossir son parti. C'étoit une espèce de Mémoire qui remontoit jusqu'en 1710, & représentoit dans un tableau mal colorié, des malheurs & des imprudences, des hardiesses & des torts. Ces pamphlets allarmant de nouveau la puissance qui préside aux mœurs publiques, occasionnoient quelquefois d'inutiles précautions, comme celles qu'on prit au sujet du *Monday*.

1736. „ Ce badinage, dit il lui même,
„ fût composé immédiatement après le
„ succès de la Tragédie d'*Alzire*. Ce,

„ succès anima tellement mes enne-
 „ mis littéraires, que l'Abbé *des Fon-*
 „ *taines* alla dénoncer cette petite plai-
 „ santerie à un Prêtre nommé C . . .
 „ qui avoit du crédit sur l'esprit du
 „ Cardinal de *Fleuri*. *Des Fontaines*
 „ falsifia l'ouvrage, y mit des Vers
 „ de sa façon, comme il avoit fait à
 „ la *Henriade*. L'ouvrage fût traité
 „ de scandaleux, & l'auteur de la
 „ *Henriade* & de *Zaïre*, fût obligé de
 „ s'enfuir de sa patrie. Le Roi de Prus-
 „ se m'offrit alors le même azile qu'il
 „ me donna depuis, mais j'ainai
 „ mieux alors aller retrouver mes
 „ amis dans ma patrie, après avoir
 „ fait quelque séjour en Hollande. „

Il se doutoit si peu des suites in-
 commodés de cette folie poétique,
 que loin d'y mettre aucune préten-
 tion, il en faisoit un sujet de plaisan-
 terie.

„ Voici le *Mondain* pour ce qu'il
„ vaut. La petite vie dont il y est par-
„ lé vaut beaucoup mieux que l'ou-
„ vrage. Je me mêle aussi d'être vo-
„ luptueux; mais je ne suis pas tout
„ à fait aussi paresseux que ces Mes-
„ sieurs dont vous faites si bien la
„ critique, qui vantent un souper
„ agréable en mourant de faim, &
„ qui se donnent la torture pour chan-
„ ter l'oisiveté. „

La disgrâce passagère que lui va-
lut cette production fût causée par
ces Vers:

Oh que COLBERT étoit un esprit sage!
Certain Butor conseilloit par ménage
Qu'on abolit ces travaux précieux
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du Conseiller l'absurde bonhomie
Eut tout perdu par pure économie.
Mais le Ministre utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.

De tous nos arts il agrandit la source;
 Et du midi, du levant & de l'ourse
 Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
 Payoient l'esprit qu'ils admiroient en nous.

Vraisemblablement le Cardinal de *Fleuri* ne trouvoit pas grand plaisir à lire l'Eloge de *Colbert*, mais exiler un Poëte pour avoir exagéré peut-être, les talens de ce Ministre économiste, n'étoit-ce pas abuser de l'autorité? malgré les réflexions de Mylord *Bolynbrocke sur l'exil*, c'est un châtiment, & une peine, qui attaquent à la fois la fortune, la réputation, & la paix de l'ame.

Un des grands points d'accusation contre Mr. de *Voltaire* étoit, de répandre un nouvel *Esprit* apellé *philosophique*. Qu'il nous soit permis de suspendre un moment le cours de cette histoire pour examiner ce que c'est proprement que cet *Esprit philosophi-*

que tour à tour en horreur & en vénération, méconnu si souvent par l'ignorance & le préjugé, & non moins profané quelques fois par l'impiété & par le vice. Ce n'est autre chose que l'amour de la liberté. Ses ennemis ont tous un intérêt particulier à couper les ailes de cette liberté. Il y a surtout une classe d'hommes qui veulent être riches, despotes, & considérés. En tirant un voile sur la source de leurs richesses, en cachant les titres qui leur donne l'administration de l'univers, en se revêtissant de l'infailibilité, ils remplissent leur triple projet. Mais si un homme instruit & ami de la vérité, prouve à la crédulité effrayée, que l'ambition seule a osé saisir les rênes du gouvernement, distribuer les couronnes, donner même des parties du monde, voilà une foule d'enne-

mis furieux & abhorrant sans examen celui, qui ne laisse voir dans ces prétendus souverains que d'heureux usurpateurs.

D'un autre côté, ceux qui gouvernent voudroient toujours trouver dans les foibles mortels, des instrumens dociles à leur volonté: Le bien-être physique des peuples ne peut guères se combiner avec les projets des grands. Il est plus difficile de plier des hommes éclairés à la nécessité générale, que de commander à une multitude enchaînée d'exécuter des édits & des ordonnances. Celui qui pour un moment brisant ses chaînes au risque de voir doubler leur poids, & s'élevant au dessus de ses compagnons dit: „ Nos droits sont „ méconnus ou foulés; quand même „ l'équité toujours au dessus des Rois „ ne rappelleroit pas ce contract pri-

„ mitif qui ne fonde leur puiffance
„ que pour affurer nôtre bonheur :
„ la raifon veut, que pour la fûreté
„ commune on refpecte les intérêts
„ facrés du peuple. Les abus font paf-
„ fagers, mais la destruction des états
„ qui la fuit eft éternelle „ qu'arrive-
t-il en écoutant ce hardi défenfeur de
la caufe générale ? La confiance du
peuple renait, celle qu'on avoit dans
certains agens de la chofe publique
diminue , & ceux-ci regrettent alors
cette confolante ignorance , à l'abri
de laquelle il eft fi doux, de voir en-
cenfer fes erreurs. Faut-il s'étonner
qu'on abhorre des hommes, qui dé-
truifent l'autel où l'égoïfme & l'am-
bition immoloient ainfi l'intérêt des
particuliers ?

Les Apôtres de cet *Efprit philo-
fophique* pensent, que la Religion eft
la maniere de rendre à l'auteur de

son être l'hommage de sa reconnoissance & de son adoration : & comme il n'est pas donné au commun des hommes d'aller au bien par la voie la plus droite, le Philosophe exhorte ses égaux à choisir la plus pure & la plus simple.

Si ces principes sont faux, il faut en démontrer l'erreur ; s'ils sont justes, il faut les adopter, & avec leur secours expliquer les intentions du premier chef du parti philosophique, en conservant leur simplicité, & en écartant ce que les passions des hommes y ont ajouté.

Voilà l'opinion de Mr. de *Voltaire*, peut-être n'étoit-elle pas tout à fait irrépréhensible ? nôtre devoir est de présenter fidelement les objets, laissant la discussion à des juges plus éclairés.

Cet exil (la peine de cet *Esprit philosophique*) refroidit quelquesuns de ses amis. Ils croyoient qu'on peut jouir en paix d'une grande réputation! Madame la Marquise du Châtelet leur donna une leçon dans une réponse à Mr. *Berger*. Comme elle fait autant d'honneur à son courage, qu'à l'ami qu'elle défend, nous la rapporterons :

„ Vous donnés, Monsieur des con-
„ feils à Mr. de *Voltaire* dont il n'a pas
„ besoin. Il n'a jamais écrit ni contre le
„ gouvernement ni contre la Religion.
„ Il respecte trop l'un & l'autre. Tous
„ ses ouvrages portent le caractère d'un
„ bon citoyen & d'un chrétien éclairé.
„ Je ne citerai que la *Henriade* &
„ *Alzire*, qui devoient servir de té-
„ moignages de sa façon de penser,
„ & de défense contre les petits ou-
„ vrages qu'on lui attribue, ou qu'on

„ envenime. Votre amitié s'est em-
„ portée trop loin; vous auriés dû ob-
„ server un peu davantage que de
„ donner de pareils conseils à votre
„ ami, c'est le supposer coupable, &
„ risquer que les gens qui peuvent
„ voir vos lettres, croient qu'il a
„ mérité les injustices qu'il effuye. Il
„ attendoit d'une amitié sage & éclai-
„ rée comme la votre, que bien loin
„ de lui reprocher un badinage inno-
„ cent que ses ennemis ont aparem-
„ ment falsifié, vous vous éleveriés
„ avec force & avec courage, con-
„ tre la basse jalousie & la superstition
„ de ceux, qui osent le condamner.
„ Il n'en sent pas moins vivement
„ l'intérêt que vous prenés à ce qui
„ le regarde. Vous croyés bien qu'il
„ est maintenant à l'abri d'être accablé
„ par la persécution. En quelque lieu
„ du monde qu'il soit obligé de vivre,

„ je suis sûre que vous n'oublierez ja-
„ mais l'amitié & la considération que
„ vous avés pour lui , & que ces
„ deux sentimens regleront toujours
„ vos démarches sur ce qui le regar-
„ de. Il vous aime & vous estime
„ véritablement. Il faut espérer qu'un
„ jour on rendra plus de justice dans
„ son pays à un homme qui en fait
„ la gloire , ainsi que celle de l'hu-
„ manité. „

Pendant que ces adversaires triom-
phoient de la foiblesse de ses amis,
& de la crédulité de quelques hom-
mes puissants qui le forçoient à cher-
cher un azile au dehors , un Prince
étranger , sur lequel l'Europe avoit
déjà les yeux , le vengeoit & récom-
pensoit ses talens. (*)

(*) En 1736 le *Roi de Prusse* alors Prince
royal fit commencer à Londres une édi-

„ C'est un Prince philosophe, écri-
 „ voit-il, c'est un homme, & par con-
 „ séquent une chose bien rare. Il n'a
 „ que vingt-quatre ans, il méprise le
 „ trône & les plaisirs, & n'aime que
 „ la science & la vertu. „

Nous ne savons rien de ce séjour
 en Hollande où l'exil le conduisit, si
 ce n'est qu'il y publia ses *Elémens de*
la Philosophie de Newton. Comment ^{1738.}
 un Poëte peut-il se métamorphoser
 en Physicien, disoient ceux auquel
 il en coutoit d'ajouter un nouveau

tion gravée de la *Henriade* avec des vi-
 gnettes à chaque page ; il honora même
 cette entreprise d'une Préface, & cet hon-
 neur si rare fût le plus beau dédomage-
 ment de ce que le Poëte avoit eu à souf-
 frir jusqu'alors. L'avènement du Prince au
 trône, & les guerres qu'il eut à soutenir,
 empêchèrent l'exécution d'un projet si glo-
 rieux aux arts, mais qui exigeoit de très
 grandes dépenses.

laurier à une couronne déjà trop chargée au gré de leurs désirs ? Il étoit bien plus court, & surtout bien plus gai, de repeter après *Roy* le Chansonnier, que donnant le ton sur la lumière

Son obscur propos
La replongeait dans le Cahos.

On lui reprochoit encore, de vouloir renverser *Descartes* de son pied-d'estal, pour y placer *Newton* ; ou de louer le Philosophe françois, comme *la Motte* & *Fontenelles* louoient les anciens. Ses amis même semblerent se réunir à ses détracteurs, mais alloient au but par une voie plus honnête.

Laisse à CLAIRAUT tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux ;
Armé d'un verre audacieux
Qu'il aille au cercle radieux

Chercher quelque treizieme signe.

Qu'il donne son nom glorieux

A la premiere tâche infigne

Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un aimable délire

Ecoute les tendres leçons ;

D'une autre muse qui t'inspire

Ne dédaigne point les chançons,

Quitte ce compas, prens ta lyre ;

Je donnerois tout PEMBERTON

Et tous les calculs de NEWTON

Pour un sentiment de ZAÏRE.

Il répondit avec cette docilité, le
lustre des grands talens :

Un certain Chantre abandonnoit sa lyre,

Nouveau KEPLER un Télescope en main

Lorgnant le ciel il prétendoit y lire

Et décider sur le vuide & le plein.

Un Rossignol du fond d'un bois voisin

Interrompit son morne & froid délire ;

Ses doux accens l'éveillèrent soudain.

A la nature il faut qu'on se soumette,
 Et l'Astronomie entonnant un refrain
 Reprit sa lyre & brisa sa lunette.

1739. • Il donna l'année suivante la collection de ses œuvres en quatre Volumes in 8vo. Elles consistoient alors dans la *Henriade*, *l'Essai sur l'Epopée*, *Oedipe*, *Mariamne*, *Brutus*, *Zaire*, *la mort de César*, *Alzire*, *l'Indiscret*, *l'Enfant prodigue*, & un Volume de *Mélanges en Prose & en Vers*. Loin de croire que le public étoit intéressé à jouir de toutes ses productions, il n'osa lui présenter quelques ouvrages disgraciés tels qu'*Eriphile*, *Artémire*, & même *Adélaïde*. Les auteurs d'*Aspar*, de *Romulus*, & des *Ayeux chimériques* ne lui avoient pas donné l'exemple d'une pareille sévérité. (*) Ainsi

(*) Ce n'est pas pour la même raison qu'il

Ainsi parvenu à plus de la moitié de sa carrière, il n'avoit pas fait la cinquième partie de ses ouvrages; valétudinaire & toujours persécuté, il disputoit le bonheur & la paix, à une foule de maladies & d'ennemis. Peut-être il est assez curieux de le contempler à l'âge de quarante cinq ans. Il ne connoissoit la cour, que par les ordres sévères qui avoient puni les écarts de son imagination; le monde, que par ses inconséquences. Les honneurs littéraires, & la paix qui vaut mieux, fuyoient devant ses pas; l'opinion publique flottoit encore entre lui & ses ardens persécuteurs. A cette époque il avoit cependant beaucoup fait pour sa gloire, mais presque rien pour son bonheur. Que

n'y fit pas entrer l'histoire de Charles XII.
elle étoit imprimée à part.

Tome I.

L

d'orages grondoient à chaque instant sur sa tête ! Quelle laborieuse & pénible existence ! Mémoires faux mais adroitement tournés , Libelles calomnieux, mais propres à séduire ; Chançons insultantes ; mais ingénieuses ; indécentes Parodies ; Ecrits anonymes , Embûches secrètes , Délations empoisonnées , Ouvrages défigurés , Commentaires malins , voilà ce qui marque les époques de la vie d'un homme , dont les Muses de l'Epopée , de l'histoire & de la Tragédie , avoient tour à tour avoués les travaux & annoncé les succès.

1739. Cette même année vit éclore des Satires révoltantes. Nous n'osons tirer ces archives d'horreur du juste oubli où elles sont plongées. Elles apprenent à quel point la passion aveugle rapproche les esprits les plus sublimes de la lie des hommes. J. B.

Rouffseau étoit un grand Poëte ; *des Fontaines* un Critique judicieux ; *St. Hyacinthe* un Littérateur éclairé ; & ces mêmes hommes cependant, oubliant ce dont ils font comptables à leur siècle , deviennent les échos des bruits les plus absurdes & les plus calomnieux ; les truchemens des deux passions les plus avilissantes , l'envie & la haine ; & se confondent dans la populace de ces hommes vils, qui vendent leur plume & leur suffrage, au misérable parti qui daigne les encourager.

Ces Libelles si dignes de mépris, mélanges odieux de factums, de chansons, de lettres, de mauvais Vers, n'avoient pas même cette gaité qui surprend à l'honnête homme un sourire, que tout en se le reprochant, il accorde quelques fois à ces oeuvres clandestines , lorsqu'elles ont

au moins le mérite de l'esprit, & l'art d'amuser la curiosité.

Si le lecteur désire de remonter à la source de ces démêlés littéraires, voici les faits.

Rousseau qui portoit dans le pays étranger la peine de ses talens, jouissoit, comme nous l'avons déjà dit, d'une réputation que les siècles futurs augmenteronent encore. Son jeune émule en 1713. le consulta sur une Ode. La multiplicité des corrections déplait dans un âge, où des idées extraordinaires paroissent des beautés neuves. *Rousseau* quelques années après corrigea la *Marianne de Tristan*, & la présenta aux Comédiens françois, après la chute de celle de Mr. de *Voltaire*. La circonstance parut à ce dernier peu délicate; il s'en ressouvint en faisant le *Temple du goût*. Depuis ce moment les torts devien-

nent égaux des deux côtés, & à travers le nuage épais d'Epigrammes, de reproches, & de mauvais procédés, on n'apperçoit plus ni l'honnêteté, ni la décence. D'ailleurs Mr. de *Voltaire* manquoit d'adresse en attaquant les Vers de *Rousseau*:

„ Il me méprise écrivoit-il à Mr. „ de *Linant*, parceque je néglige quelques fois la rime, & moi je le méprise parcequ'il ne fait que rimer. „

On perd la confiance du public impartial quand on juge ainsi; & Mr. d'*Argens* a eu très grande raison de dire, que lorsque l'auteur de la *Henriade* blâme les mœurs de son ennemi, il ne fait que repeter l'arrêt du Parlement: mais que lorsqu'il traite ce Poëte de rimailleur, il n'est pas à coup sûr autorisé d'une décision du Parnasse. Lui reprocher qu'il étoit le fils d'un Cordonnier, décele trop

de passion. Il racontoit un jour devant un homme d'esprit , que son valet de chambre parent de *Roussseau*, lui demandoit souvent excuse des mauvais Vers de son cousin. Etoit-il d'une naissance aussi commune repliqua celui qui l'écoutoit ? Quoi vous ne savez pas qui étoit son pere ? Non en vérité, je le croyois fils de *Pindare* ou d'*Alcée*. Au reste ne prenons jamais à la lettre ce que disent les Poètes les uns des autres , ou convenons en gémissant, que l'esprit est le plus funeste des maux renfermés dans la boîte de Pandore.

Des tableaux bien plus consolants , vont enfin reposer nos yeux ; & à une seule éclipse près , qui doit encore obscurcir pour un instant sa brillante carrière , nous verrons ses travaux y répandre d'année en année un nouvel éclat ; ses enne-

mis n'élever plus qu'une voix impuissante, & se faire entendre à peine de quelques Littérateurs isolés, cherchant encore dans l'honneur de le combattre, la gloire que leur enlevoit le refus de son suffrage.

Un Prince qui vouloit joindre au 1740. génie, (don précieux que la nature s'est réservée avec trop d'économie peut-être) les connoissances solides que l'on acquiert avec tant de peine, avoit médité les dogmes politiques d'un Ecrivain, dont on a souvent abusé. Ce Prince combattit des maximes que les passions adopteroient trop aisément; & il chargea Mr. de *Voltaire* (moins versé que lui dans ces sortes de matieres, mais plus habitué à la pureté du stile) de faire disparaître ces petites inexactitudes, qu'on transporte toujours dans une langue étrangere.

(*) „ J'ai en main un manuscrit
„ fingulier, composé par un des hom-
„ mes des plus considérables de l'Eu-
„ rope. C'est une espèce de refutation
„ du Prince de *Machiavel*, chapitre par
„ chapitre. L'ouvrage est nourri de
„ faits intéressants & de reflexions
„ hardies, qui piquent la curiosité du
„ lecteur, & qui font le profit du Li-
„ braire. Je suis chargé d'y retou-
„ cher quelque petite chose & de le
„ faire imprimer. J'enverrai l'exem-
„ plaire que j'ai entre les mains , à
„ condition que vous le ferés copier
„ à Bruxelles, & que vous me ren-
„ verrés mon manuscrit ; j'y join-
„ drai une Préface, & je ne vous de-
„ manderai d'autre condition, que de
„ le bien imprimer, & d'en envoyer

(*) Lettre du 1. Juin 1740 datée de Bruxel-
les, où se trouvoit alors Mr. de *Voltaire*,

„ deux douzaines d'exemplaires, ma-
 „ gnifiquement reliés en maroquin, à
 „ la Cour d'Allemagne qui vous se-
 „ rai indiquée. Vous m'en ferés relier
 „ aussi deux douzaines en veau; mais
 „ je voudrois que le Machiavel, soit
 „ en italien soit en françois, fût im-
 „ primé à côté de la refutation, le
 „ tout en beau caractère & avec gran-
 „ de marge. „

Après avoir soigné l'édition de cet 1740.
 ouvrage, Mr. de *Voltaire* alla à *Ber-
 lin* faire sa cour au Roi. Il y accom-
 pagna le Comte de *Podewils*, Envoyé
 extraordinaire de la Cour de Prusse
 auprès des Etats généraux; & fût
 reçu avec cette précieuse affabilité,
 le don le plus flatteur que les Princes
 puissent faire aux ames délicates &
 élevées.

Le Roi avoit donné ordre qu'on
 lui préparât dans son Palais l'aparte-

ment qu'y avoit occupé Mr. de *Mau-*
pertuis, lorsque choisi dans sa patrie
pour faire des observations dans le
Nord , il s'arrêta à la Cour de *Ber-*
lin. Mr. de *Voltaire* alla d'abord à
Mon-Bijou, pour avoir l'honneur d'être
présenté à la Reine Mere. Il en
reçut l'accueil le plus distingué, & fût
même admis à la table de cette Prin-
cesse. Le lendemain le Roi lui don-
na audience à *Charlottenbourg*, & ho-
norant le génie & les talens dans sa
personne , mit au nombre des distin-
ctions qu'il daigna lui marquer, le
spectacle d'un combat simulé, que quel-
ques Escadrons des Gardes & des
Houzards exécuterent dans les en-
virois du Château. Cette espèce de
fête militaire se termina par un ma-
gnifique repas de plus de soixante
couverts, dans lequel il fût placé à
côté de Mr. le Marquis de *Valori*,

Ministre de la Cour de France ; le seul de tout le corps diplomatique qui eut été invité ce jour là, exprès pour faire honneur à l'homme célèbre qu'on vouloit distinguer.

Des ennemis de Mr. de *Voltaire* s'empressèrent de répandre, que les derniers instants de son séjour à *Potzdam* lui avoient valu quelque chagrin. La lettre que le Roi écrivit à Madame la Duchesse de Brunsvic sa sœur, prouve quelle confiance on doit à ces novellistes.

„ Celui qui aura l'honneur de vous
 „ présenter cette lettre, est Monsieur
 „ de *Voltaire*; qui est si connu, &
 „ dont la réputation est si bien fon-
 „ dée, que tout ce que je pourrois
 „ vous en dire seroit superflu. Vous
 „ pouvez compter que l'Auteur de la
 „ *Henriade* est un honnête homme;
 „ que l'Architecte du *Temple du goût*

„ *Et de l'amitié* en connoît tout le prix ;
 „ que l'Auteur de la *Philosophie de*
 „ *Newton* est profond ; que celui qui
 „ a composé vingt Tragédies est un
 „ bon connoisseur des hommes, . .
 „
 „ Vous ferés bien, ma chere
 „ foeur , de tirer parti de l'occasion
 „ qui vous offre de si merveilleux
 „ talens. J'envie à *Voltaire* le plaisir
 „ dont il va jouir „ &c. &c.

Quand on fait honorer ainsi le gé-
 nie, on ne risque pas d'être confon-
 du parmi

ces Rois insensibles,

Dont les trônes inaccessibles

Furent fermés aux doctes voix :

Ils n'avoient point fait de Virgiles,

La mort plongeait leurs noms stériles

Dans la populace des Rois,

A son retour en France, il s'occu- 1741.
pa de la représentation d'une Tragé-
die nouvelle qui avoit déjà paru avec
succès sur un Théâtre de Province,
mais dont le fujet seul offroit des dif-
ficultés à un Censeur ombrageux.
Le zèle infatigable & la constante
amitié de Mr. le Comte d'*Argental* en
trionphèrent, & la pièce fût donnée
sur le Théâtre de la Nation. Elle ex- 1742.
cita cependant une forte rumeur par-
mi des personnes, qui se croient obli-
gées par état à outrer quelques fois
les précautions.

Le Cardinal de *Fleuri* fit dire à
l'Auteur, qu'il étoit assez riche pour
faire à la tranquillité publique le sacri-
fice de ce moment de gloire : & l'a-
mour propre docile de celui-ci, se
tut devant les fausses allarmes du gou-
vernement. Dix ans après, cette
même Tragédie reparut avec non

moins d'éclat; & l'on adopta alors le jugement du savant Pontife *Benoit XIV.* qui écrivoit: *Settimane, fono ci fu presentata di sua parte, la bellissima Tragedia di Mâhomet, la quale legemmo con summo piacer.* Ce Prince de l'Eglise, dont tant d'Abbés *Refutateurs* méconnoissoient la modération & les profondes lumieres, auroit-il compromis l'anneau du pêcheur, s'il avoit soupçonné dans cette Tragédie des sentimens repréhensibles? Un homme d'esprit a dit que si *Mahomet* eut paru du tems de la Ligue, cette pièce eut sauvée la vie à *Henri III.* & à *Henri IV.* Parmi les critiques de toute espèce qui l'attaquerent, on distingua les défenseurs de ce fameux Prophete. Cet homme, disoient-ils, aussi illustre qu'extraordinaire pour ceux qui aiment la vérité, leur est présenté comme un empoisonneur.

travaillant plusieurs années à faire commettre un paricide, & jouant le rôle d'un séducteur odieux. Que diroit-on, si *Racine* avoit dépeint *Mithridate* fuyant devant les Romains, & *Brutus* vendant son pays au despotisme ? Le Marquis *d'Argens*, dont nous empruntons ces idées, les appuyoit d'une autorité bien plus victorieuse. Nous oserons remarquer cependant, que si *Mahomet* n'a été, ni un empoisonneur ni un paricide, au moins il a étrangement profité de son empire sur les esprits, & de leur docile crédulité.

Métrope dont le sujet ne pouvoit al- 1742,
larmer aucun parti, réunit tous les suffrages. On raconte que quelques années auparavant, Mr. de *Voltaire* laissa un jour *la Nouë* dans son cabinet avec cette Tragédie, qu'il lui avoit donné à lire. Ce Comédien en désa-

prouva le plan , & en traça un autre. De retour chez lui , l'Auteur trouva la leçon, *Et en fût si choqué*, dit le conteur d'anecdote , *qu'il prit le parti de garder sa pièce pendant cinq ans*. Cette déférence est aussi difficile à croire que la présomption de *la Nouë*, homme modeste, & que plusieurs succès dans la carrière dramatique n'avoient point ridiculement enflé. (*)

C'est

(*) La vraie raison, c'est que les Comédiens avoient refusé la pièce en 1738, parcequ'elle ressembloit trop à l'*Amasis* de *la Grange* qu'on voyoit encore alors, & qu'on n'achèveroit peut-être pas aujourd'hui. L'Abbé de *Voisenon* l'ayant appris, court au Théâtre, ouvre les yeux de l'*Aréopage* comique sur les beautés de *Mérope*, & le force à revenir sur un jugement précipité. Le succès récompensa le zèle de l'amitié, & couronna le talent du Poète.

C'est à la première représentation de *Méropé*, que commença l'usage de demander à voir l'Auteur. Il fût présenté au public, par la *Melpomène* du tems, Mlle. *Dumenil*. Pourquoi une distinction si flatteuse & si propre à créer les talens, a-t-elle été depuis si souvent prostituée? & pourquoi a-t-on mis aujourd'hui les Auteurs dans la nécessité de s'y dérober?

Personne n'ignore la manière touchante & sublime avec laquelle Mademoiselle *Dumenil* rendoit le rôle de *Méropé*. Mr. de *Voltaire* cependant avoit donné tant de sensibilité à cette mère, que l'Actrice même la plus parfaite, lui laissoit encore quelque chose à désirer. Comme il lui reprochoit un jour, de ne pas mettre assez de chaleur dans ses invectives contre *Polifonte*, „ Il faudroit (lui

„ dit cette célèbre Actrice un peu im-
„ patientée) avoir le D . . . au corps
„ pour arriver au ton que vous vou-
„ lés me faire prendre. Et vrai-
„ ment oui , Mademoiselle c'est le
„ D . . . au corps qu'il faut avoir pour
„ exceller dans tous les Arts; fans le
„ D . . . au corps on ne peut être ni
„ bon Poëte ni bon Comédien. „

Quoique les Italiens revendi-
quent en faveur du Marquis *Maffei*
les beautés de la *Méropé* françoise, il
nous semble qu'il fuffit de lire les deux
pièces, pour rendre à chacune ce qui
lui appartient. Les très singulieres
réflexions d'un Comte de *Cataneo* en
laisseront appercevoir les différen-
ces. (*)

(*) Le Comte de *Cataneo* avoit quelques
connoissances astronomiques, il a demeuré
long-tems à *Arcangel* pour examiner la
figure de la terre. Nous avons de lui trois

„ Rien n'est plus vrai, que ce que
 „ vous dites à la page 389. Tom. V.
 „ *L'amour est la passion la plus théâtra-*
 „ *le de toutes.* Il faut seulement qu'il
 „ soit bien placé & qu'il ne paroisse
 „ qu'à-propos. Je vais plus loin en-
 „ core, & je ne borne pas cet amour
 „ à l'union des deux sexes: je lui don-
 „ ne une plus grande étendue. L'a-
 „ mour envers Dieu, c'est ce qui fait
 „ la Religion; l'amour envers la pa-
 „ trie, c'est ce qui fait la Politique;
 „ l'amour envers nos semblables, par
 „ estime, par intérêt & par recon-
 „ noissance, c'est celui-ci qui embras-
 „ se toute la morale. Or si vous me

petits Volumes imprimés à Berlin en 1756,
 On y trouve sept lettres à Mr. de *Voltaire*,
 sur l'Histoire, la Métaphysique, la
 Morale, la Religion, la Poésie. On croit,
 après les avoir lues, que Mr. le Comte
 de *Cataneo* pouvoit être un grand Astro-
 nome.

„ permettiés d'hazarder un mot, je
„ vous dirois que toute sorte d'amour,
„ c'est à dire toute passion, reçoit une
„ détermination particuliere de cha-
„ que nation. On n'aime pas tout à
„ fait en France comme en Italie; &
„ bien moins aime-t-on aujourd'hui
„ comme on aimoit à Rome du tems
„ d'*Auguste*, & en Grèce du tems de
„ *Pericles*. C'est ce que vous remar-
„ qués vous même au Tom. I. pag.
„ 297 & 301. *La raison & la passion*
„ *sont partout les mêmes, mais elles s'ex-*
„ *priment partout diversément.* Peut-
„ être la maniere de donner des en-
„ fans, a-t-elle été toujours la mê-
„ me partout, mais ce n'est point de
„ l'amour cela. J'oserais même vous
„ dire que c'est le principal défaut des
„ *Lettres persannes* & des *Péruviennes*.
„ Ah Monsieur! on n'aime pas à *His-*
„ *pahan* ni au *Perou* comme en Fran-

„ ce. On aime partout, mais ce n'est
 „ pas de la même façon. Or c'est la
 „ façon convenable au pays & au gé-
 „ nie de la nation qui doit regner dans
 „ les pièces de Théâtre. „

C'est pour la première fois que Mr. 1743.
 de *Voltaire* avoit assisté à sa gloire ; &
 l'espèce d'enthousiasme que le public
 lui témoigna, lui fit prendre la ferme
 résolution de ne plus s'exposer à des
 voyages involontaires. Le second
 qu'il fit à *Berlin* vers la fin de cette an-
 née, fût très agréable. Les pa-
 piers publics lui donnerent un but
 politique. Une phrase du *Commen-
 taire historique* feroit penser, que ce
 n'étoit pas tout-à-fait un faux bruit.
 „ Il rendit dans ce voyage au Roi
 „ son maître, un signalé service ; com-
 „ me nous le voyons par la corre-
 „ spondance de Mr. *Amelot*, Ministre
 „ d'Etat ; mais ces particularités ne

„ font pas l'objet de nôtre *Commen-
taire.* „

A son retour à *Paris* il reçut un brevet d'*Historiographe de France*, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*. Il est vrai que ses prédécesseurs avoient presque réduit cette place à un titre honorifique, mais elle n'en est pas moins importante, lorsque ceux auxquels on la confie, sont les fideles Annalistes de l'Empire, & se rendent digne du secret de l'Etat.

Pour mériter la grace qu'il venoit d'obtenir, (*) il écrivit la *guerre de 1741*, ouvrage un peu précipité, qui offroit trop de détails agréables pour ne pas trahir sa plume élé-

(*) Vraisemblablement aussi pour ne pas s'exposer aux reproches faits à Messieurs *Racine & Boileau*, dont on n'avoit d'autre prose disoit-on, que leurs *quitances au trésor royal*.

gante & facile, mais trop négligé, pour qu'on pardonnât les erreurs en faveur des graces de la narration.

Il étoit alors avec cette belle Ma- 1744.
dame d'*Etiolles*, depuis Mad. la Mar-
quise de *Pompadour*. Cette femme
qui fit du poste où la fortune & l'a-
mour l'avoient élevée, une place im-
portante pour l'Etat, rendit sa faveur
utile au premier Poëte de la nation.
La Cour ordonna des fêtes pour le
mariage du Dauphin avec l'Infante
d'Espagne; il fût chargé de l'O-
péra, & choisit pour sujet une Prin-
cesse de Navarre; un Fermier géné-
ral (*) y mêla quelques Arriettes,
& le célèbre *Rameau* mit le tout en
musique. Les détracteurs de Mr.
de *Voltaire* ont tiré trop d'avan-
tage des défauts de cette pièce; lui

(*) Mr. de la Popaliniere.

même s'est exécuté de si bonne grace, que tout ce que la critique ajoute devient hors d'œuvre.

„ J'ai fait une grande sottise de
„ composer un Opéra; mais l'envie
„ de travailler pour un homme com-
„ me *Rameau* m'avoit emporté. Je ne
„ songeois qu'à son génie, & je ne
„ m'apercevois pas que le mien (si
„ tant est que j'en aye un) n'est point
„ fait du tout pour le genre lyrique;
„ aussi je lui mandai il y a quelques
„ tems, que j'aurois plutôt fait un
„ Poëme épique, que je n'aurois rem-
„ pli des canevas. Ce n'est pas as-
„ surément que je méprise ce genre
„ d'ouvrage. Il n'y en a aucun de
„ méprisable; mais c'est un talent, qui
„ je crois me manque entièrement.
„ Peut-être qu'avec de la tranquillité
„ d'esprit, des soins, & les conseils
„ de mes amis, je pourrai enfin par-

„ venir à faire quelque chose de moins
„ indigne des talens de nôtre Or-
„ phée. „

*Il est bien peu de grands hommes
qui ayent été tout ce qu'ils pouvoient
être*, a dit Monsieur Ducis : Mais
beaucoup eussent été plus qu'ils ne
sont, s'ils n'avoient pas fait tout ce
qu'ils ont fait.

Un ouvrage médiocre d'un hom-
me célèbre contient toujours des beau-
tés, qui devroient ajouter à sa gloire,
comme elles ajoutent à la masse d'i-
dées heureuses dont nous jouïssons.
Il arrive cependant au contraire, que
non seulement on ne lui fait aucun
gré de ce nouveau présent à la Lit-
térature, mais que même on retran-
che encore de sa renommée, en rai-
son des endroits foibles de sa nouvel-
le production. Si Boileau n'avoit point
fait de Satyre sur l'*Equivoque*, d'Épi-

tre sur *l'Amour de Dieu*, & d'Ode sur *la prise de Namur*, nous aurions cent beaux Vers de moins, & lui un degré de réputation de plus. On voit au reste, que c'est par respect pour la mémoire de Monsieur de *Voltaire* que nous n'appliquons point ces principes aux *Annales de l'Empire*, à la plupart de ces Comédies, & entre autre à cet Opéra, en récompense duquel Madame d'*Etiolles* obtint alors le don gratuit d'une charge de Gentilhomme ordinaire du Roi, & peu de tems après, la grace singulière de vendre cette place, & d'en conserver le titre les privilèges & les fonctions. C'est ce qui donna lieu à ce petit madrigal.

MON HENRI QUATRE & MA ZAÏRE

Et mon Américaine ALZIRE

Ne m'ont valu jamais un seul regard
du Roi.

J'avois mille ennemis avec très peu de
gloire;

Les honneurs & les biens pleuvent enfin
sur moi

Pour une farce de la foire,

Il avoit eu déjà cependant une
pension du Roi de deux mille Livres,
& une de quinze cents sur la cassette
de la Reine, mais il n'en avoit ja-
mais sollicité le payement.

Par reconnoissance pour ces nou-
velles faveurs, il chanta *la bataille de*
Fontenoi. Cinq éditions enlevées dans
huit jours étoient un succès trop ex-
traordinaire, pour qu'on ne s'effor-
çât pas de le ternir. Tandis que les
amis de sa gloire répandoient ce Poë-
me, les jaloux de leur côté distri-
buoient cette Epigramme :

Lorsqu'on veut en dépit des loix

Griffonner des Vers à la hâte,

Qu'en arrive-t-il? on les gâte

Autant qu'on les change de fois.
Mais ici ce n'est pas de même;
Chaque nouvelle Edition
Avec une vitesse extrême
Ne court qu'à la perfection.
Espérons donc qu'à la centième,
Graces au critique lecteur,
Et la foupleffe de l'Auteur,
Nous pourrons voir un beau Poème.

On a souvent loué *Despréaux* pour avoir remis sans cesse ses ouvrages sur le métier, & les avoir rendus de plus en plus dignes de l'œil sévère du public: Ici l'envie mal adroite trouve la matière d'un reproche, dans ce qui depuis *Horace* jusqu'à nous, a toujours fait le sujet d'un éloge.

On parodia le Poème de *Fontenoi* sous le titre *des Héros modernes*, c'est à dire qu'on substitua les noms de quelques braves soldats, à ceux des Officiers distingués que l'Auteur avoit

transmis à la postérité. Le sujet de cette Parodie étoit misérable. La bravoure & le courage du soldat ne méritent-ils point des Eloges , comme l'intelligence & le sang froid de ses chefs ? On répandit aussi des *Réflexions* dont une attaque ce Vers :

C'est là ce fier Saxon, qu'on croit né
parmi nous.

„ N'est ce pas que quoique Mr. le
„ Marechal de Saxe soit Saxon , il
„ n'y paroît pas , & qu'il a tout à
„ fait cet air françois sans lequel, com-
„ me dit le Marquis du *François à*
„ *Londres*, un homme est à jeter par
„ les fenêtres ? En vérité je ne con-
„ nois rien au delà que le bon mot
„ de ce Gascon de joyeuse mémoire,
„ qui à Londres dans un Bal, trou-
„ voit que Charles II. ne dançoit
„ pas mal pour un étranger. „

Mr. de *Voltaire* a voulu dire sans doute, que le zèle avec lequel le Marechal de Saxe combattoit pour la France, faisoit penser qu'il l'avoit adoptée pour patrie. Mais peut-être falloit-il éviter tout ce qui peut rapeller ces ridicules préférences que les nations se donnent les unes sur les autres.

1746. Il remplaça l'année d'après, le Président *Bouhier* à l'Académie françoise. On est surpris de voir l'auteur de tant de chefs-d'œuvres, obligé de préparer son entrée dans ce corps illustre, par ces démarches qui semblent jeter quelques doutes sur la légitimité des droits du candidat. Il est vrai qu'on auroit dû s'attendre à un peu plus d'empressement, pour admettre le plus grand Littérateur du siècle. Mais que de raisons se pré-

sentent , pour excuser les lenteurs de l'Académie!

Mr. de *Voltaire*, alors au plus haut période de sa gloire, avoit armé tout à la fois les serpens de l'envie, & la vengeance de quelques Auteurs satiriques. Plus de vingt Libelles sortis des presses de la Hollande, alloient combattre les Lettres du Pape *Benoit XIV* & celles du Philosophe couronné, si justement nommé *le Roi bienfaisant*. La Cour de France, qui avoit attendu jusqu'alors pour verser ses bienfaits sur Mr. de *Voltaire*, venoit de réparer par une double grace, l'espèce d'oubli, auquel sa jeunesse imprudente l'avoit forcée. (*)

(*) Place d'Historiographe de France, & celle de Gentilhomme ordinaire du Roi.

La cabale opposa à cette dernière faveur la misérable scène du *triomphe poétique* qui donna lieu à une autre scène plus désagréable encore, où l'extrême sensibilité de Mr. de *Voltaire* l'égara sur le choix des moyens qui devoient faire taire ses ennemis.

C'est au milieu de ces crises fréquentes que l'Académie devoit prononcer; & après avoir longtems résisté à son penchant, elle saisit la première occasion que les circonstances offrirent, & s'associa à la gloire & aux travaux de cet homme célèbre.

Une lettre qu'il écrivit alors au Pere de la Tour, Jésuite, fit dire qu'il s'étoit étayé du crédit de la société contre ceux qui lui reprochoient l'abus de la Philosophie. Il est vrai que vers ce tems, les obscurs auteurs des *nouvelles Ecclésiastiques* attaquèrent le Pape, pour avoir gratifié de plusieurs
mé-

médailles l'auteur de *Mahomet*, & celui-ci sur sa liaison politique avec les Peres de la Compagnie de Jesus. Il répondit, „ que comblé des graces „ du Roi , attaché à sa personne sa- „ crée , chargé d'écrire ce qu'il fait „ de glorieux & d'utile pour la patrie; „ il tachera pour remplir cet emploi, „ dont il est uniquement occupé, de „ mettre en pratique les instructions „ qu'il a reçues parmi eux , & que „ si les regles d'éloquence qu'il y a „ apprises sont effacées de son esprit, „ le caractere de bon citoyen ne „ s'effacera jamais de son cœur. „

Il est le premier qui ait traité une question de Littérature, au lieu des fades complimens que ses prédecesseurs n'avoient pas encore eue le courage d'épargner à l'Académie & au public.

Le discours du grand *Corneille* n'étoit qu'une fastueuse appréciation de

ses propres talens, & une longue hyperbole sur ceux du Cardinal de Richelieu.

Racine étoit si mécontent du sien, qu'il n'a jamais voulu permettre qu'il fût imprimé. On a fait sur celui de *Boileau* l'Epigramme suivante:

Boileau nous dit dans son écrit
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence;
Il ne dit pas ce qu'il en pense,
Mais je pense ce qu'il en dit.

Crébillon a osé réciter ces Vers:

Mais quel éclat nouveau tout à coup
m'environne!

Sommes nous sur l'Olympe ou dans le
champ de Mars?

Quel charme vient d'unir sous mêmes
étendards

Les enfans des neuf fœurs aux enfans
de Bellone?

Pourpres, myrthes & croix, Mars, Neptune & Themis,

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE. 195

Tout se confond ici, s'allie & s'humanise;

Sans orgueil avec moi le Héros fraternise,

Et je ne crois plus voir qu'une troupe
d'amis.

Un anonyme s'empressa de publier 1746.
ses reflexions sur le remerciement de
Mr. de *Voltaire* à l'Académie fran-
çoise. Elles sont fort longues, & le
Critique auroit voulu un discours *as-*
forti aux circonstances, dans lequel
l'Auteur se *piquant de sensibilité & d'a-*
mitié eut développé ces vertus qui ne
peuvent pas être bien pures & bien so-
lides sans la réconnoissance.

C'est du zèle; de la docilité,
de l'amour du travail, & non précieusement de *l'amitié* qu'il faut porter
dans ce sanctuaire des muses; &
l'on peut exprimer sa gratitude, sans
répéter ces éloges fastidieux, qui

embarassent ceux auxquels ils s'adressent, sans rien apprendre à ceux qui les écoutent.

Un autre discours, supposé avoir été *récit*é à la porte de l'Académie, écrit quelque tems auparavant par un de ces hommes, qui s'efforcent d'échapper à l'oubli à la faveur d'un nom illustre, trouva Mr. de *Voltaire* trop sensible. Les perquisitions pour connoître les colporteurs de cette feuille calomnieuse, en multiplièrent les copies à l'infini. Il soupçonna assez mal à propos un violon de l'Opéra, très étranger aux manœuvres & aux querelles littéraires, d'avoir répandu le *discours attribué au Directeur*. L'Auteur du *Factum* dit assez plaisamment :
„ Un violon de l'Opéra ne connoît
„ guères les auteurs, que par leurs
„ chûtes ou par leurs succès sur ce
„ Théâtre, & le *Temple de la gloire*

„ s'étoit écroulé trop subitement, pour
 „ donner le tems à *Travenol*, de faire
 „ attention à celui qui l'avoit élevé. „
 Cependant la justice, avec son tumultueux appareil, descendit chez un vieillard plus qu'octogénaire, & ne trouva rien dans les papiers de son fils, qui put justifier la démarche que Mr. de *Voltaire* avoit sollicitée. L'Abbé *d'Olivet*, connoissant les suites d'un ridicule public, prit la voie la plus courte pour l'épargner à son nouveau confrere, & on termina dans l'obscurité une affaire, qui auroit dû y rester à jamais.

Il oublia ces petits désagrémens. 1747.
 en faisant *Zadig*, Roman d'un genre tout à fait neuf. Sous l'apparence de la frivolité, ses opuscules couvrent toujours des vuës philosophiques, & nous remarquerons à ce sujet, qu'il n'a pas composé un seul ouvrage unique-

ment pour montrer de l'esprit. Ma-
„ dame de *Lambert*, écrivoit Mr. de
„ *la Motte*, n'a point eu de commen-
„ cement, il n'a point eu d'enfance, &
„ s'est montré à nous tout fait & tout
„ formé. „ Peut-être pourroit-on écri-
re le contraire du Chantre de *Hen-*
ri, & n'en pas faire un moins bel élo-
ge. Ses ouvrages ont toujours ac-
quis un nouveau degré de mérite,
Inépuisable d'ailleurs pour les gen-
res, cette continuelle reproduction
est un phénomène d'une nouvelle
espèce. *Fontenelles* après *les mondes*,
Piron après la *Métromanie*, *Gresset*
après le *Méchant*, ne sont pas montés
d'une ligne dans l'opinion publique,
mais Mr. de *Voltaire* a remplacé le
feu de la Poésie qui diminuoit (car
il ne s'est jamais éteint) par des ou-
vrages en Prose, ou il a créé pour
la raison un nouveau langage, & a

donné à la morale même un ton séducteur.

Il sembloit depuis quelque tems avoir abandonné la scène; il y reparut dans *Semiramis*, pièce souvent critiquée mais toujours applaudie pour la beauté de la versification. L'ombre de *Ninus* (*) trouva les connoisseurs rebelles à tout ce qu'on pouvoit alleguer. „ Quelque détour que vous „ preniés pour cacher le nœud de „ cette Tragédie, lui disoit un des „ plus célèbres, ce n'est pas moins „ l'ombre de *Ninus*, c'est cette om-

(*) *Ninias* paroît sous un nom emprunté.

Si ce que raporte l'histoire est vrai, le déguisement étoit inutile. „ *Semiramis* ressembloit si fort à *Ninias* son fils, qu'après la mort du Roi son époux elle s'habilla en homme & s'offrit au Grands du royaume, sous le nom de *Ninias*. „ Elle gouverna pendant quarante années, sans que cette utile imposture fût découverte.

„ bre qui inspire des remords dévo-
„ rants à la veuve du parricide, c'est
„ l'ombre qui permet galamment à sa
„ veuve de convoler en secondes nô-
„ ces. L'ombre fait entendre du fond
„ de son tombeau une voix gémissan-
„ te à son fils: *Ninus* fait mieux, il
„ vient en personne effrayer le con-
„ seil de la Reine, & atterrer la ville
„ de Babilone; il arme enfin son fils
„ du poignard, dont *Ninias* assassine
„ sa mere; il est si vrai que défunt
„ *Ninus* fait le nœud de votre Tra-
„ gédie que sans les rêves & les ap-
„ paritions de cette ame errante, la
„ pièce ne pourroit pas se jouer. Si
„ j'avois un rôle à choisir, je pren-
„ drois celui de Revenant.

Mes larmes coulent pour *Electre*
Je suis sensible à l'amitié,
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Le trait le plus piquant contre cette ombre infortunée, est échappé au Poëte lui même. La Princesse *Azema* qui aimoit *Arface*, ne se doutoit pas qu'*Arface* & *Ninias* fussent la même personne. Apprenant que ce *Ninias* cru mort, ne l'est point en effet, & qu'il va paroître, elle s'écrie douloureusement :

. Tous les morts en cet affreux
séjour

Pour nous persécuter reviennent-ils au
jour ?

Les plaisants, toujours avides de ce qui peut féconder leur talent dirent, *que le tombeau de Ninus étoit celui de Voltaire.*

D'autres répetoient ces Vers du Poëte *Roy*, dont la gaité est souvent un peu lourde:

Si QUINAULT vivoit encor,
 Loin d'oser toucher sa lyre
 Je ne me ferois pas dire
 De prendre ailleurs mon effort.
 Usurpateur de la scène
 Petit bâtard d'APOLLON,
 Attendés que MELPOMENE
 Soit veuve de CREBILLON.

Le Théâtre de la foire s'empara du sujet sous le nom de *Zoramis*. Veuve du *Carnaval*, elle a pour fils l'*Audace* Officier de Houzards & pour nièce *Zulma*. Le *bon sens* représente le grand Prêtre. Le Parodiste a aussi mis une *Ombre*; elle saisit à la dernière Scène *Zoramis* qui s'approche pour causer avec elle, & lui dit:

Nous voilà réunis pour ne nous plus
 quitter

Avec moi chez les morts je m'en vais
 t'emporter

J'épargne un parricide aussi bien qu'un
 inceste

Ecoutez le bon sens il vous dira le
reste.

LE BON SENS. .

Qu'ils nous sauvent d'ennui pour une
bonne scène!

A toi même cher Prince ils t'épargnent
la peine

De Descendre à tatons dans ce tombeau
fatal

Pour égorger ta mere au lieu de ton
rival.

Ah! pour ne pas tomber dans une er-
reur si lourde

Tu devois prendre au moins une lanterne
sourde.

Sa raison fût toujours inaccessible
aux conseils de ceux, qui lui recom-
mandoient une indifférence voisi-
ne du mépris, pour ces caricatures,
destinées aux ignobles plaisirs du
bas peuple. Ces recommandations
pouvoient avoir quelque effet, lors-
que de nouveaux *Thespis* jouoient

ces parodies sur des Théâtres ambulants : mais depuis que des Spectacles épurés, devenant les émules des Acteurs de la foire, donnerent avec succès tant de chefs-d'œuvres indignement travestis, un Auteur est excusable de voir avec peine ses héros chamarrés de ridicules, les préceptes de la vertu honteusement défigurés, & la raison dégradée, parler le langage des Halles. Chez les hommes, le dernier point de la grandeur touche à un ridicule ; & pour peu qu'un écrivain adroit renverse la borne qui les sépare, les plus nobles sentimens se confondent, l'héroïsme disparaît, la vertu devient gigantesque, & la plaisanterie (destructrice des talens utiles) remplace les plus nobles pensées par quelques faillies, quelques allusions, enfin par tout ce menu détail de quolibets, d'équivoques,

de chûtes épigrammatiques , qu'on a si justement apellé l'esprit des fots.

Voilà ce que Mr. de *Voltaire* sup-
portoit difficilement ; & quoique ce
genre proscriit pendant vingt années
semble renaître parmi nous , nous
oserons dire , que c'est une espèce de
flétrissure attachée au talent , & qu'on
devroit aux *Scarrons* modernes la
même indifférence , que celle que leur
garde la postérité. Mais il faut bien
que je vive disoit l'Abbé *des Fontaines*.

Telles sont les misérables scènes,
qui ont presque déshonoré plus d'un
chef-d'œuvre. Malgré ces honteux
travestissemens , les connoisseurs ne
refuseront pas à cette pièce le mé-
rite d'un stile toujours élevé , & ces
beaux développemens , seuls dignes
de la majesté du cothurne.

1748. *Nanine* vint quelques tems après solliciter d'autres suffrages. On ne pardonna pas au Comte *d'Olban*, de renvoyer cette Demoiselle dans son village avec les habits d'une paysanne. Souvent la vanité, & quelques fois la raison, font abandonner une maîtresse infidèle, mais comment excuser, même un premier mouvement, qui reclameroit les dons de la générosité ?

Cette Comédie, si remplie d'intérêt, donna lieu à plusieurs écrits sur le *comique larmoyant*. Le Roi de Prusse, dans une de ses lettres à l'auteur, a jetté un grand jour sur cette question.

„ Comme vous n'avez pû réussir
 „ à m'attirer dans la société de *la*
 „ *Chauffée*, personne n'en viendra à
 „ bout. J'avoue cependant que vous
 „ avez fait de *Nanine* tout ce qu'on

„ en pouvoit espérer. Ce genre ne
„ m'a jamais plû. Je conçois bien
„ qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui
„ aimient mieux entendre des dou-
„ ceurs à la Comédie que d'y voir
„ jouer leurs défauts, & qui sont inté-
„ ressés à préférer un dialogue insipi-
„ de, à cette plaisanterie fine qui at-
„ taque les mœurs. Rien n'est plus
„ défolant que de ne pouvoir pas être
„ impunément ridicule. Ce principe
„ posé, il faut renoncer à l'art char-
„ mant des *Plaute*, des *Terence*, des
„ *Moliere*, & ne se servir du Théâtre
„ que comme d'un bureau général de
„ fadeurs, où le public ira apprendre
„ à dire *je vous aime*, de cent fa-
„ çons différentes. Mon zèle pour la
„ bonne Comédie va si loin, que
„ j'aimerois mieux y être joué, que de
„ donner mon suffrage à ce monstre
„ bâtard & flasque, que le mauvais

„ goût de ce siècle a mis au monde. „

Mr. de *Voltaire* répondoit à cette critique sévère & judicieuse, *qu'il n'y a de mauvais genre que celui qui ennuye.*

Tant de succès mirent le sceau à sa réputation, & répandirent sur son existence un éclat, qui laissoit à peine appercevoir les manœuvres de ses ennemis. La maniere dont le bien-faisant *Stanislas* lui permit de vivre à sa cour, où il se rendit à la fin de cette année, acheva de les désoler; mais leurs cris & leurs libelles n'arrêtoient pas sa plume infatigable.

1749. C'est à *Lunéville* qu'il fit *Rome sauvée*. Il l'apelloit *Cicéron vengé*. *Il est bien juste*, disoit-il, *qu'on le venge de ce barbare Crebillon, qui le fait parler comme il parle.*

L'ingénieuse folie apellée *Candide*, reposoit son imagination quand il sortoit

toit des ateliers de Melpomene. Cet homme universel fournissoit à tous les goûts. Le Roi lui lisoit ses ouvrages; la Cour répétoit ses faillies; les Acteurs de Société jouoient ses pièces, encore inconnuës au Théâtre de *Paris*; Madame du Châtelet jouissoit de sa gloire & de son amitié, & plus sévère que lui même, l'exhortoit à se roidir contre ces hommes indiscrets, qui épuissant son porte-feuille, prenoient ses esquisses, & présentoient au public des tableaux imparfaits. C'est ainsi que *la femme qui a raison* vit le jour: & l'amour de la vérité nous arrache, qu'elle justifie trop le zèle éclairé de Madame du Châtelet.

Plusieurs anecdotes prouvent avec quelle bonté le Roi le traitoit. Ce Prince n'étoit pas plustôt à la Comédie, qu'il auroit voulu voir le dénouement.

de la pièce, & passer à un autre amusement. Mr. de *Voltaire*, qui esperoit que ses ouvrages pouvoient faire une exception, osa un jour lui adresser un compliment qui finissoit par ce Vers :

Vous aimés les plaisirs , mais vous les
aimés courts.

Un autre jour, occupé à faire quelques dispositions sur le Théâtre, au moment où le Spectacle devoit commencer, un Officier tout éssoufflé vint dire, que le Roi attendoit. *Parbleu, Monsieur*, repliqua brusquement *Voltaire*, *puisqu'il est Roi, il est bien le maître d'attendre.*

Quand *Emile* parut, le Roi laissa percer un peu d'indulgence pour les principes du *Vicaire Savoyard*. Les Jésuites ardents, allarmés déjà de ce penchant à la tolérance, s'empresse-

rent de le détruire, & amenerent le Roi à opposer au *Philosophe genevois* le *Philosophe chretien*. Avant de permettre la distribution de cet ouvrage, il en adressa un exemplaire à une Princesse respectable par sa piété, sans lui en nommer l'Auteur. Elle répondit que le stile en étoit très agréable, mais qu'aux hardiesses seules dont il étoit rempli, elle eut aisément reconnu Mr. de *Voltaire*, quand même elle n'eut pas sù qu'il étoit à sa Cour. A la lecture de cette lettre, le Roi vivement piqué fit sur le champ appeler *Voltaire*. Il arriva. *Tiens*, lui dit le Roi, *vois comme on nous traite. Comment ? trouver mon livre rempli d'impiétés !* *Voltaire* ne répond rien, mais se retournant un moment après il dit à demi voix : *Comment ? m'accuser d'avoir fait un ouvrage qui n'est pas écrit en françois ?*

Ce séjour de *Lunéville*, marqué par tant de faveurs, fût terminé par des regrets cruels. Cette célèbre Marquisé du *Châtelet*, au milieu de sa carrière, pleine de santé, mourut 1749. à cet âge, ou revenue du prestige des plaisirs, & rendu à soi-même, on vit pour ses amis. Cette femme vraiment extraordinaire par l'élévation de son esprit & l'étendue de ses connoissances, n'avoit jamais eu la manie ordinaire de son sexe, trop prompt à revêtir la tournure du nôtre, & à abjurer les agrémens du sien.

Sa taille élégante étoit au dessus de la médiocre. Sans être extrêmement jolie, elle avoit une de ces physionomies qui animent tout, & ces manières qui répandent de la grace sur les plus petits objets. Le portrait qu'en a fait Mr. de *Voltaire*

dans dix Vers est d'après nature. (*)
 On voyoit en effet le compas de
Newton sur la toilette d'une petite
 maîtresse. Dédaignant de s'affujettir
 à ces minutieuses bienféances qu'a-
 vec raison on a imposé pour loi à son
 sexe, elle embarassoit quelques fois
 les prudes, mais ne scandalisoit ja-
 mais la raison. Loin d'abuser de sa
 supériorité, elle portoit dans la vie
 ordinaire cette bonhomie précieuse,
 qui console ceux que la nature sem-
 ble avoir négligés, & rapproche le
 commun des hommes, préférans si
 volontiers le jour doux de l'amitié à
 l'éclat des grands talens. Que de

(*) Une étrenne frivole à la docte Uranie!
 Peut-on la présenter? oh! très-bien, j'en répons;
 Tout lui plait; tout convient à son docte génie;
 Les livres, les bijoux, les compas les bombons,
 Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
 L'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
 L'opéra, les procès, le bal et la physique.

preuves elle donna de cette industrieuse générosité qui épargne au besoin jusqu'aux incertitudes des sollicitations ! Vive dans la dispute , elle ne cédoit qu'à la vérité démontrée ; & si quelques fois son imagination l'emportoit, son cœur trouvoit bientôt moyen d'expier ces torts passagers ; ou s'il lui en coutoit trop de faire le sacrifice de ses sentimens, elle attendoit qu'un médiateur désintéressé rétablît l'équilibre entre elle & ses amis.

Elle mourut en couche à cinquante deux ans , dans le petit appartement de la Reine. Il falut que son cercueil traversât la salle du Spectacle ; le brancard sur lequel il étoit placé, cassa sur le Théâtre. Cet accident fit dire mille pauvretés, parceque sur ce Théâtre elle avoit joué la Comédie quelques semaines auparavant.

Cette perte que Mr. de *Voltaire* sentit vivement, influa beaucoup sur le parti auquel il se décida. Le Roi de Prusse lui proposoit depuis long-tems de vivre à sa Cour ; il avoit toujours répondu que les Rois, quelque puissants qu'ils soient, ne peuvent pas remplacer les trésors de l'amitié : mais comme celui qui le pressoit, daignoit mettre la fienne à la tête de ses bienfaits, il céda.

Nous voici à l'époque la plus brillante sans doute de l'histoire de Mr. de *Voltaire*. Peut-être une des plus grandes imprudences de sa vie est celle, de s'être laissé entraîner sous le ciel orageux d'une Cour. La plus paisible ne sauroit gueres convenir à un homme de Lettres. S'il descend aux frivoles occupations des courtisans, il n'est plus rien ; s'il s'élève au dessus, il armera contre lui le préjugé.

tout puissant, & l'amour propre humilié. Point de milieu; flatter ou déplaire, être oisif ou envié, dupe ou martyr. Aux yeux d'un Philosophe qu'est ce que la faveur? où aboutissent les préférences passagères souvent accordées sans choix & reprises sans raison? Quel vuide dans les discours! quelle inconséquence dans les actions! quels choix! Des hommes qui ne voyent rien, qui sentent moins encore, courbés dès leur plus tendre jeunesse sous le joug du despotisme, se consolent quelque fois par une feinte caresse, d'une injustice réelle: mais celui qui se sent homme, libre par son état, & plus encore par ses sentimens, dont le premier des besoins est sa propre estime; qui fait que les grands accordent assez volontiers un suffrage stérile, mais presque jamais ces sentimens qui pren-

nent leur source dans la confiance & dans l'égalité, un tel homme ne trouve dans leurs douces paroles que de vains sons, dont ils bercent la vanité de ceux qui les servent. Ainsi un Capitaine adroit fait de tems en tems monter sur le tillac les esclaves qu'il tenoit enchaînés; & les distrait par le son des instrumens, des sombres reflexions sur leur triste destinée. On dira comment résister aux invitations flatteuses d'un Roi que les talens, le génie, la gloire rendoient le premier Prince du monde? esprit brillant & vaste, qui manie en se jouant les rênes de l'administration; dont les rivaux sont apellés de grands hommes, parcequ'ils imitent une ou deux de ses qualités. Sans doute, s'il a jamais existé un Prince qui dut rassembler contre les événemens, c'est celui-là; aussi les intrigues de l'envie

ne purent-elles jamais rien sur lui, mais elles précipiterent Mr. de *Voltaire* dans des torts, qui otant au Monarque jusqu'au pouvoir de le défendre, lui arracherent des ordres, mitigés encore par la manière dont il les donna. Mais n'anticipons point sur les événemens, & tachons de développer avec impartialité, un des plus singuliers morceaux de cette histoire.

1750. Mr. de *Voltaire* partit de *Compiègne* pour *Berlin* le 25. Juin 1750. Ses ennemis feignirent de trouver dans ce départ, une espèce d'infidélité à sa patrie; & se consolèrent par des réflexions malignes & des prophéties désobligeantes, du chagrin secret de le voir appelé à la Cour d'un Roi grand homme. Loin de jouir sur la route de l'éclat que cet événement ajoutoit à sa réputation, il se déroboit aux hommages qu'on vouloit rendre

à son génie. „ N'imaginés pas, écri-
„ voit-il à Madame *Denis*, que je
„ veuille égaler *Chapelle*, qui s'est fait
„ fans qu'on le sache, tant de réputa-
„ tion pour avoir été de Paris à Mont-
„ pellier, & en avoir rendu compte
„ à un gourmand.

Ce n'étoit pas peut-être un emploi difficile

De railler Monsieur d'ASSOUCY;

Il faut une autre plume, il faut un autre stile

Pour peindre dit-on cet ACHILLE

Qui fait des Vers à SANS-SOUCI.

Je pourrois vous parler de ce charmant azile,

Vous peindre ce Héros philosophe & guer-
rier,

Si terrible à l'Autriche & pour moi si fa-
cile

Mais &c. &c.

Il arriva à *Potzdam* vers la moitié
du mois de Juillet. Quel spectacle!
Un Prince dépouille son rang & de-
scend de la majesté du trône pour

un simple particulier, qui de son côté, oubliant trente années de succès, croyoit que cette carrière si illustrée n'étoit rien, & ne commençoit que du moment qu'il la consacroit à son héros. Personne n'a été plus grand & plus ingénieux tout à la fois, que ce Monarque, dans la distribution de la gloire, & dans l'art de récompenser les vrais talens.

Mr. de *Voltaire* fût logé dans le Palais de *Potzdam*. Déjà l'on s'occupe de la manière d'y fixer son séjour, & de plus grands bienfaits encore. Quoique l'inclination & surtout la reconnaissance, le portaient à s'attacher pour toujours à un Prince si généreux, il redoutoit cependant un bonheur, qui exigeoit d'abord la perte de sa liberté, & l'amour de l'indépendance combattoit seul avec succès, contre tant de raisons & tant de

sentimens, lorsqu'une lettre charman-
te détruisit toutes ces irrésolutions :

„ J'ai vû la lettre que votre nièce
„ vous écrit de Paris. L'amitié qu'el-
„ le a pour vous lui attire mon esti-
„ me. Si j'étois Madame *Denis*, je
„ penserois de même; mais étant ce
„ que je suis , je pense autrement.
„ Je ferois au désespoir d'être cause
„ du malheur de mon ennemi; &
„ comment pourrois-je vouloir l'infor-
„ tune d'un homme que j'estime, que
„ j'aime, & qui me sacrifie sa patrie
„ & tout ce que l'humanité a de plus
„ cher? non mon cher *Voltaire*, si je
„ pouvois prévoir que votre trans-
„ plantation pût tourner le moins du
„ monde à votre désavantage, je fe-
„ rois le premier à vous en dissuader.
„ Oui, je préférerois votre bonheur
„ au plaisir extrême que j'ai de vous
„ avoir. Mais vous êtes philosophe,

„ je le suis moi-même: qu'y a-t-il de
„ plus naturel, de plus simple & de
„ plus dans l'ordre que des philoso-
„ phes faits pour vivre ensemble, réu-
„ nis par la même étude, par le mê-
„ me goût & par une façon de pen-
„ ser semblable, se donnent cette sa-
„ tisfaction? Je vous respecte com-
„ me mon maître en éloquence & en
„ savoir; je vous aime comme un
„ ami vertueux. Quel esclavage, quel
„ malheur, quel changement, quelle
„ inconstance de fortune y a-t-il à
„ craindre dans un pays, où l'on vous
„ estime autant que dans votre pa-
„ trie, & chez un ami qui a un cœur
„ reconnoissant? je n'ai point la folle
„ présomption de croire que *Berlin*
„ vaut *Paris*. Si les richesses, la
„ grandeur, & la magnificence font
„ une ville aimable, nous le cédon
„ à *Paris*. Si le bon goût, peut-être

„ plus généralement répandu se trou-
„ ve dans un endroit du monde , je
„ fais & j'en conviens que c'est à *Pa-*
„ *ris* ; mais vous , ne portez vous
„ pas ce goût partout où vous êtes ?
„ nous avons des organes qui nous
„ fussent pour vous applaudir ; & en
„ fait de sentiment , nous ne le cé-
„ dons à aucun pays du monde. J'ai
„ respecté l'amitié qui vous lioit à Ma-
„ dame *du Châtelet* ; mais après elle,
„ j'étois un de vos plus anciens amis.
„ Quoi ! parceque vous vous retirez
„ dans ma maison , il sera dit que cet-
„ te maison devient une prison pour
„ vous ? quoi ! parceque je suis vo-
„ tre ami , je serai votre tyran ? je
„ vous avoue que je n'entens pas cet-
„ te logique là ; que je suis ferme-
„ ment persuadé que vous ferez fort
„ heureux ici tant que je vivrai ; que
„ vous ferez regardé comme le pere

„ des lettres & des gens de goût, & que
„ vous trouverez en moi toutes les
„ consolations qu'un homme de vo-
„ tre mérite peut attendre de quel-
„ qu'un qui l'estime. Bon soir.

Frédéric.

Cette lettre fût suivie d'une pension de cinq mille écus. Il reçut aussi quelques jours après, l'ordre *du Mérite* & la clef de Chambellan.

Ces marques d'honneur, dont les Princes payent les services des Cours & amusent la vanité, ne furent point sollicités par Mr. de *Voltaire* ; il les accepta avec reconnaissance, mais sans y mettre d'autre prix, que celui qu'y donnoient les bontés de son nouveau maître. Ainsi les sarcasmes de quelques-uns de ses ennemis étoient entièrement déplacés, de même que leurs

leurs réflexions sur la nouvelle patrie qu'il adoptoit. On s'étoit mis parfaitement en règle, puisque le Roi de Prusse avoit chargé son Ministre auprès de la Cour de France, d'obtenir pour Mr. de *Voltaire* la permission de s'établir à *Berlin* & à *Potzdam*. Il n'en conserva pas moins la place de Gentilhomme ordinaire de la Chambre, mais il renonça de lui-même à celle d'Historiographe, incompatible avec un pareil déplacement.

Il trouva en Prusse des Savans & des beaux esprits, dont les noms & les ouvrages étoient avantageusement connus dans le monde littéraire. Le Comte *Algarotti*, qu'il avoit déjà vû à *Cirey*, étoit distingué par l'agrément qu'il répandoit sur ses connoissances. S'il avoit eu autant de

goût & de naturel (*) que d'esprit & de pénétration, on ne lui auroit préféré personne.

Mr. de *Maupertuis*, plus qu'un homme d'esprit & pas tout à fait un homme de génie, gâtoit d'excellentes qualités par l'orgueil le plus déraisonnable, & faisoit haïr par son intolérance un esprit amusant & assez original. Mr. de *Voltaire* l'avoit con-

(*) Il dit en parlant de la Toscane, que c'est un diamant qui ne pèse pas une grande quantité de grains, mais qui est d'une eau très pure & d'un très beau cristallin, *la Toscana è un diamante, di non molti grani in verità, ma dell' acqua più cristallina, e più pura...* Selon lui, Bacon avoit une grande érudition, parceque les plus grosses perles se trouvent au dessous des eaux les plus profondes. *Lo stile di Bacon, uomo di altissima dottrina, abunda di vivissimi pensieri: Nella maggior profondità d'acqua si trovano le perle più grosse.* Voyez l'Histoire de l'esprit humain T. X. p. 332.

nu à *Cirey*, où une plaifanterie fur l'ouvrage de Madame du *Châtelet* les avoit mis en froid. Dans la fuite, ayant été reçu à l'Académie françoife, Mr. de *Voltaire* lui envoya fon discours de réception, & lui manda, que Mr. le Comte de *Maurepas* l'avoit obligé de fupprimer un endroit, où Mr. de *Maupertuis* étoit comparé à *Platon* voyageant à la Cour de *Denys*. La haine du Philofophe de *St. Malo* ne tomba d'abord que fur le Miniftre; mais ayant été informé quelques tems après (à ce qu'il difoit à fes amis) que non feulement il n'avoit point été queftion de fuppreffion, mais que le Poëte n'avoit pas même fongé à placer fon éloge dans ce morceau d'éloquence, ce fût bien un autre reffentiment; & jamais fon amour propre ne pardonna à Mr. de *Voltaire* cette petite vengeance,

D'ailleurs il étoit bien naturel, que Mr. de *Maupertuis* ne vit pas avec plaisir arriver en Prusse un homme, qui mettoit tous les autres à la seconde place. Il dissimula cependant, mais n'en travailla pas avec moins d'activité, à balancer les succès de son compatriote, & quelques François, dont les talens subalternes desespéroient de briller, tant que l'astre de la Littérature domineroit sur l'horizon de *Potzdam*, le servirent utilement dans ses projets.

Mr. le Marquis d'*Argens* ayant prodigieusement lu sans avoir beaucoup de littérature, mais qui cependant avoit encore plus de littérature que de philosophie, malgré la réputation, ou pour mieux dire la faveur, qu'il dûit aux très médiocres *Lettres juives*, portoit dans la société une bonhomie littéraire, qui lui valoit beaucoup de

partisans. Il a peut-être écrit quarante Volumes, sans avoir pensé deux jours. Ses ouvrages, ou plutôt ses extraits & ses réminiscences, n'ont pas même, le seul mérite des écrits de ce genre, la brièveté & la précision; il dit à peu près de tout le monde autant de bien que de mal: moyen excellent, pour n'avoir ni ennemis ni lecteurs.

La Metrie, lecteur du Roi, Médecin, recherché pour son extrême ingénuité, avoit une gayté qui tenoit un peu de la folie. Son babil plein d'idées ne fatiguoit pas. Au milieu de ce délire habituel, brilloient par intervalle quelques accès de raison, qu'il faisoit pour travailler; lorsque l'accès étoit passé, à peine se ressouvenoit-il de ce qu'il avoit écrit. Ces Vers que Mr. de *Voltaire* écrivit un

jour sur une carte, le peignent d'après nature :

Je ne suis point inquieté,
Si nôtre joyeux LA METTRIE
Perd quelque fois cette fanté
Qui rend sa face si fleurie :
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit ;
A la nature il s'abandonne ;
Et chez lui le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne.

Mr. d'Arnaud déployoit les richesses d'une imagination féconde , & promettoit dès lors , tout ce qu'il a acquitté depuis. Mr. Tousfaints qui eut de la disgrâce & de la faveur, pour un livre qui ne méritoit gueres ni l'une ni l'autre ; quelques autres savans encore, que nous ne nommons

point (quoique bien estimables) parcequ'ils ne détournèrent pas les yeux de leurs ouvrages pour mêler leurs voix à celles, qui s'éleverent tantôt pour, tantôt contre un homme nouveau.

Tels étoient ceux, que l'auguste protecteur des Arts avoit daigné approcher de sa personne. Mr. de *Voltaire* n'eut avec eux ni l'empressement qui semble mendier les suffrages de rivaux déjà établis, ni l'orgueilleuse indifférence d'un homme qui croit pouvoir se suffire à lui même. Laborieux & retiré, il passoit dans son cabinet, tout le tems dont le Roi ne dispoisoit pas.

Un mois après son arrivée à *Potzdam*, Madame la Margrave de *Baruth*, cette sœur si chérie & si digne de l'être, vint à *Berlin*; on donna

à cette occasion des fêtes superbes dans cette Capitale. Mr. de *Voltaire* eut l'honneur d'y suivre le Roi, & assista à ces spectacles où présidoit le goût & la magnificence. On répéta aux flambeaux les carroufels qu'on avoit donné pendant le jour, & les vainqueurs y recevoient le prix de l'adresse, des mains de la bienfaisance. On choisit parmi les Opéras italiens ceux, qui entraînent le plus de pompe, & dans lesquels la brillante imagination de l'Abbé *Metastase*, a essayé de nous donner quelques idées de la grandeur des Spectacles grecs. C'est au milieu de la famille royale, qu'étoit placé Mr. de *Voltaire* à toutes les représentations. Les inépuisables ressources de son esprit charmoient les longueurs, & remplissoient les momens de vuide inséparables de ces sortes de plaisirs.

Le Roi fit construire dans le château de *Berlin* un Théâtre, sur lequel on donna *Rome sauvée*. Les Princes & Princesses de la maison royale (qui en remplissant ces beaux rôles parloient leurs langage ordinaire) répandoient dans cette représentation un intérêt & un charme inexprimables. Mr. de *Voltaire* jouoit le rôle de *Cicéron*, avec une perfection dont aucun Comédien n'a jamais approché, disent les Mémoires de sa vie. Au milieu des applaudissemens universels, ses ennemis naissans laisserent appercevoir leur inquietude, & voulurent trouver des allusions dans cette Tragédie. Mais déjà jouée à *Sceaux* chez Madame la Duchesse du *Maine*, lorsque Madame du *Châtelet* vivoit encore, & par conséquent à une époque, où son Auteur ne se proposoit pas d'accepter des bontés

étrangeres, son innocence étoit trop évidente.

Le Roi de plus en plus charmé de posséder un homme aussi universel, chez lequel il trouvoit tour à tour l'esprit & l'usage d'un courtisan, les connoissances d'un érudit, le génie d'un Poëte, & la conversation d'un Philosophe, vouloit par de nouveaux liens l'attacher à sa personne. En conséquence il lui proposa une superbe maison à *Berlin* pour Madame *Denis*, mais elle ne put concilier cette nouvelle marque de bonté, avec les arrangemens pris dans sa famille.

Après les fêtes de *Berlin*, le Roi retourna à *Potzdam* au milieu des armées & des savans. Les soins de l'administration l'occupaient jusqu'au soir. Les arts & les sciences lui servoient alors de délassement.

Mr. de *Voltaire* toujours solitaire au milieu de la Cour, avoit seul la permission de se faire servir de la table du Roi, & l'honneur de souper tous les soirs avec lui. Les autres gens de lettres ne paroissent que lorsque leur nom étoit sur la liste. Ces soupers, dont on a tant parlé, commençoient à neuf heures & finissoient à onze. C'est peut-être le seul Prince du monde, qui ait su concilier deux espèces de Cours si différentes.

Nourrir dans les uns cette foule de préjugés nécessaires sur lequel est fondé l'art de la guerre, & applaudir aux raisons irrésistibles de la philosophie qui l'abhorre! Etre également bien placé au milieu d'une troupe de héros élevés dans les camps, dédaignans les vains jeux de l'esprit, & parmi des paisibles savans, n'enviant

rien aux Rois & plaignant les instrumens aveugles de leurs querelles ! Cette tâche si difficile étoit un jeu pour un esprit supérieur, qui laissant courir les uns dans les sentiers de la gloire, tenoit les autres sans cesse occupés d'ouvrages relatifs à leurs talens, sans leur permettre de s'affoier par des conseils aux menées de l'ambition.

Mr. de *Voltaire* avoit apporté les matériaux du *Siècle de Louis quatorze* (le plus soigné de ses ouvrages en prose,) & laissoit de tems en tems reposer les pinceaux de l'histoire en faveur d'un Poëme, qu'il faut opposer à ceux qui refusent à cet illustre Ecrivain l'invention & le génie.

Quelle chaleur dans la marche ! dans les personnages quelle vérité ! quel art entre les épisodes & l'objet principal ! le merveilleux de

ce Poëme est parfaitement assorti aux mœurs du tems où vivoient ses héros, & ce n'est pas un petit mérite, de resserrer son imagination dans les bornes étroites d'un siècle, sans que ce soit aux dépens de la variété & de l'intérêt. Il n'y a rien à répondre à ceux, qui attaquent la licence des images. Les partisans du Poëte, réduits au silence ou à la mauvaise foi, s'affligent, surtout lorsqu'ils voyent que ces écarts non seulement n'ajoutent rien au mérite du Poëme, mais le défigurent peut-être.

„ On ne trouvera point (disent
 „ les Mémoires de sa vie) des mo-
 „ mens plus glorieux pour lui que
 „ ceux qui suivirent son arrivée dans
 „ le Brandebourg. Attendu avec im-
 „ patience, accueilli avec distinction,
 „ comblé d'honneur, recherché des
 „ grands, libre dans une Cour, il pas-

„sa dans cette faveur brillante, les
 „premiers mois de son séjour à Ber-
 „lin & à Potzdam. „

Ses lettres à cette époque respi-
 rent la joye & la félicité. Il entre-
 tient ses amis du génie du Monarque,
 de la sagesse de son gouvernement,
 de la discipline de ses troupes. Il écri-
 voit un jour :

D'un regard étonné j'ai vû sur les rem-
 parts

Ces géants courts-vêtus automates de MARS.
 Ces mouvemens si prompts, ces démarches
 si fieres,

Ces moustaches, ces grands bonnets,

Ces habits retrouffés, montrant de gros
 derrières

Que l'ennemi ne vit jamais.

Cette vie douce ne fût troublée
 que par le murmure secret de l'envie.
 Mr. de *Mappertuis*, qui depuis long-

tems jouïssoit de l'estime du Roi, crut que la réputation & les talens ne dispensoient pas Mr. de *Voltaire* d'aller au devant de son amitié, (surtout après ce que nous avons rapporté) & vraisemblablement celui-ci crut, que Mr. de *Maupertuis* pouvoit faire quelque exception en sa faveur. Cette prétention mutuelle augmenta encore le froid entre ces deux hommes illustres; ils se voyoient par nécessité, s'observoient par défiance, & il faut avouer, que Monsieur de *Voltaire* ne cachoit pas sa supériorité à son rival.

D'ailleurs de nouveaux succès obtenoient à chaque instant de nouveaux suffrages. Il publia cette même année *Micromegas*, bagatelle ingénieuse & philosophique, composée autrefois à *Cirey*, envoyée alors au Prin-

ce royal, retrouvée depuis dans les papiers du Roi. (*)

Mr. de *Franchville* fût l'éditeur du *Siècle de Louis XIV*, un de ces ouvrages qui font époque dans la Littérature & dans l'Histoire. Quoiqu'alors très au dessous encore de ce qu'il est aujourd'hui, c'étoit toujours l'esquisse d'un grand maître, & on avoit rarement instruit avec autant d'utilité. C'étoit donner aux annalistes du monde un modele d'élégance, de précision & de philosophie, & réunir
dans

(*) Mr. de *Freisleben* qui a traduit cette ingénieuse fiction a dit:

L'Auteur d'un si charmant écrit,

Nous console d'un badinage

Qu'anime partout son esprit,

Et vous prouve par son ouvrage

Que l'homme n'est pas si petit.

dans la même galerie tant d'hommes célèbres, que *Bellone*, le Dieu des Arts, & *Minerve*, avoient formés sous les regards protecteurs d'un Prince qui fût régner.

Les Eloges qu'on donna à cette nouvelle production, encouragerent l'Auteur à tracer d'un pinceau plus rapide encore, s'il étoit possible, les campagnes de *Louis XV.* Son Secrétaire (un nommé *Finois*) abusant de sa confiance, donna au public des matériaux informes sous le titre *guerre de 1741.*

Mr. de *Voltaire* voyant ses plans avortés, & l'empressement des Journalistes anglois & allemands, à censurer un livre qui n'étoit qu'un amas d'études précipitées, n'acheva pas les *Campagnes de Louis quinze*, ne corrigea point la *guerre de 1741.* & abandonna ces feuilles dérobées, à l'a-

vidité des Libraires. Ce ne fût que quinze ans après, qu'il refondit ces matériaux divers dans le *Siècle de Louis XV*. Il n'est pas surprenant qu'on lui ait quelque fois volé des manuscrits, puisque quelques personnes ont copié ses conversations; d'ailleurs ces vols étoient utiles, & inquiettoient trop peu la conscience de ceux, qui s'imaginoient travailler pour sa gloire en s'occupant de leur fortune. Peut-être aussi que la rapidité avec laquelle ses ouvrages se succédoient, leur persuadoit qu'on pouvoit puiser dans une source si féconde.

Il adressa au Roi son *Poème sur la Religion naturelle*, & fit presque en même tems *l'Orphelin de la Chine*. Une pièce de *Metastase* (*l'Eroe cinese*) lui en donna l'idée. Il reprochoit souvent à la pièce italienne de n'avoir

rien de Chinois, & depuis un Anglois (Mr. *Murphi*) a prétendu, que le conquérant tartare étoit tout à fait françois; aussi l'apelloit-il, le *Chevalier Gengis-Kan*. (*)

Les événemens de cette année, 1752. annoncent que la faveur n'avoit pas baillé. Le mariage du Prince *Henri*, frere du Roi, avec la Princesse *Wilhelmine de Hesse-Cassel*, fût célébré par des fêtes. Mr. de *Voltaire* eut l'honneur de diner avec la famille royale à *Sans-Souci*. *La Métrie*, mort quelques mois auparavant (**) avoit laissé vacante la place de Lecteur du

(*) Cette Tragédie n'étoit d'abord qu'en trois Actes.

(**) Lorsqu'on annonça la mort au Roi, il dit: *J'ai perdu trois hommes; un Médecin, un homme de Lettres & un fol*. *La Métrie* a laissé un assez bon traité sur la petite vérole.

Roi, qui se reposa sur Mr. de *Voltaire* du soin de la remplir. Il fit choix de l'Abbé de *Prades*. (*)

Malgré ces distinctions flatteuses, Mr. de *Voltaire* commença à s'apercevoir, que la gêne continuelle est un tourment dont rien ne dédomage; que la soif des honneurs ou de la fortune, peut seule soutenir cette prudence sévère, dont le moindre oubli laisse de longs malheurs ou du moins de vifs chagrins; que la crainte de déplaire retrécit l'imagination, & acoutume insensiblement l'esprit à une timidité, qui dégenere bien-

(*) L'Abbé de *Prades* obligé de quitter la France, pour une these soutenue dans la Sorbonne, en 1751. On crut y apercevoir quelques vestiges de matérialisme. Une fêtriffure publique donna de la vogue à un ouvrage de Collège, que la poussiere des bancs auroit bientôt couvert.

tôt en foiblesse ; & que les inégalités, de quiconque doit plier les événemens à une administration , causent à l'ame des courtisans des convulsions, directement opposées à cette tranquillité qu'exige la culture des beaux arts , si étrangère aux tracasseries des Cours , au tumulte des plaisirs , aux confidences de l'ambition.

Le résultat de ces réflexions, fût le projet bien décidé de recouvrer sa liberté. Dabord il chercha l'occasion de placer quelques capitaux amassés en France, & augmentés de ses épargnes. Un emprunt qui se faisoit alors dans le Duché de Wirtemberg lui donna cette facilité. La rente lui fût assignée sur les terres de *Horburg* & de *Rickenwir*, situées dans la haute Alsace. Mais quoique son plan de retraite fût formé, il étoit plus décidé

encore à ne jamais paroître ingrat envers son bienfaiteur.

Ce Monarque, dont les loifirs produifoient des ouvrages charmans, & qui favoit combien la paix de la folitude eft précieufe à un homme de Lettres, dévinoit les projets de Mr. de *Voltaire*. Rien ne lui échappoit des manœuvres adroites, qu'hazardoient ceux qui fe croyoient fes égaux ; & qui n'étoient que fes émules. S'il avoit paru s'en apercevoir , un feul de fes regards eut désefpéré des gens de mérite, qui n'avoient que le tort très pardonnable, de ne pouvoir fuporter l'éclat de trop de talens réunis dans un feul homme. Il voyoit auffi cet homme unique abuser quelques fois de fa fupériorité ; mais grand scrutateur du cœur humain, ce Prince favoit, que le fil qui fépare nos qualités de nos défauts, fe brife fou-

vent, & que l'imagination, le goût, l'amour du travail, sont presque toujours donnés par la nature, aux dépens de la modestie & de l'indulgence. Il vit que tout son pouvoir ne suffiroit pas, pour rendre l'ame de *Voltaire* insensible aux secrètes persécutions qu'on lui suscitoit; & que la volonté des Rois, n'agissoit ni sur l'envie ni sur les cabales.

Parmi ceux qui préparoient à son favori d'amers chagrins, Mr. de la *Beaumelle* n'étoit pas un des moins actifs. Arrivé de Copenhague à Berlin, avec la flatteuse espérance de prendre place un jour parmi les beaux esprits admis à la Cour de Potzdam, il apuya ses prétentions d'un recueil de pensées détachées, sous le titre bizarre du *Qu'en dira-t-on*. Mr. de *Voltaire* fût choqué d'une phrase qui n'a jamais été justifiée. „ Le Roi de

„ Prusse a comblé de bienfaits des
„ gens de Lettres par les mêmes prin-
„ cipes que les Princes allemands
„ comblent de bienfaits un bouffon
„ & un nain. „ Nous n'ignorons pas
qu'il y a eu autrefois des Princes qui
ont répandu leurs *bienfaits* sur des
nains & des bouffons, pour se diver-
tir de leurs saillies ; mais le Roi de
Prusse avoit des gens de Lettres pour
s'éclairer, & trouver dans leurs utili-
les & agréables entretiens, le plus no-
ble des délassemens.

Cette comparaison ne pouvoit que
déplaire à ceux, qui avoient l'honneur
d'être auprès de lui ; & Mr. de *Vol-*
taire est très excusable d'avoir été
prévenu dès lors contre un homme,
dont le début étoit aussi imprudent.

Ce dernier prétend qu'il fût que-
stion de ce passage à un souper du
Roi. Écoutons le Marquis *d'Argens*.

témoin oculaire , & presque toujours impartial.]

„ Dans un des soupers du Roi, où
 „ l'on étoit de très bonne humeur,
 „ Mr. de *Voltaire* dit tout doucement
 „ au Marquis d'*Argens* qui étoit au-
 „ près de lui : *Frere, modérez votre*
 „ *gaité, un Auteur vient de nous com-*
 „ *parer dans un ouvrage nouveau à des*
 „ *fous & à des nains.* Cette idée fit
 „ rire le Marquis d'*Argens*. Le Roi
 „ s'étant apperçu que Mr. de *Voltai-*
 „ *re* avoit dit quelque chose tout bas,
 „ fût curieux de savoir dequoi il s'a-
 „ gissoit. Le Marquis, qui ne conois-
 „ soit ni l'Auteur ni l'ouvrage, se con-
 „ tenta de répondre, que c'étoit une
 „ plaisanterie qui ne valoit pas la pei-
 „ ne d'être redite. Mais le Roi ayant
 „ insisté avec empressement, le Mar-
 „ quis lui répondit, *Sire, Mr. de Vol-*
 „ *taire m'a dit, qu'un Auteur avoit com-*

„ paré les gens de *Lettres* qui ont l'hon-
„ neur d'être auprès de *V. M.* à des
„ fous & à des nains. Le Roi ayant
„ paru trouver cette plaisanterie mau-
„ vaïse, demanda quel étoit cet Au-
„ teur ; je ne connois, *Sire*, répondit
„ le Marquis, ni l'Auteur ni le livre ,
„ & je n'en fais que ce que vient de m'en
„ dire *Mr. de Voltaire*. Le Roi ayant
„ alors demandé à *Mr. de Voltaire*,
„ comment on appelloit cet Ecrivain,
„ il se trouva malgré lui obligé de
„ nommer *Mr. de la Beaumelle*. Voi-
„ là comme s'est passée cette affaire ;
„ que *Maupertuis* rendit le lendemain
„ avec les couleurs les plus noires ;
„ à un homme déjà disposé à ne pas
„ aimer *Mr. de Voltaire*. „

La Beaumelle instruit de cette avan-
ture , s'abandonna aux impulsions
d'un caractère naturellement empor-
té ; il remplit *Berlin* d'anecdotes ca-

lornnieuses , rappella & défigura d'anciennes histoires que l'envie recueillit sans examen , colporta des Libelles manuscrits, & n'oublia enfin aucune de ces obscures manœuvres, que la vengeance suggere à l'amour propre irrité.

Tant d'efforts demeurerent cependant sans succès ; il n'en fût pas de même d'un autre événement, dans lequel Mr. de *Maupertuis* joue un grand rôle. Les lecteurs ne comprendroient jamais comment il exista entre lui & Mr. de *Voltaire* une pareille animosité, si nous ne placions ici une anecdote propre à justifier aux yeux de bien des gens ce dernier, & à l'excuser du moins auprès des esprits les plus prévenus.

Mr. de *Voltaire* avoit emprunté le ministère d'un Juif pour acheter des billets de la Banque de Leipzig.

Jouant dans une de ces Tragédies avec des Dames de la Cour de Berlin, il chargea son agent dépositaire de ses fonds, de lui faire prêter quelques diamans. Le Juif lui en procura, mais conçut en même tems le projet, de s'approprier une partie de l'argent qu'il avoit entre les mains. Parmi les diamans qu'il prêta il en glissa de faux, & lorsque Mr. de *Voltaire* les rendit, il l'accusa de les avoir changés. L'imposteur obtint de Mr. de *Maupertuis* une protection, qui devenoit une insulte atroce pour un homme, que la faveur d'un grand Prince mettoit à l'abri de pareils soupçons. Cette calomnie trouva cependant encore d'autres partisans; des nuages couvrirent pour quelques momens l'innocence de l'accusé, & il fallut se soumettre à l'affreuse nécessité de se justifier. Le filou

fût condamné. Jetté quelques tems après dans les fers, pour avoir fait fix fausses lettres de charge, on le renferma pour la vie dans la citadelle de Magdebourg.

L'importance que Mr. de *Maupertuis* avoit voulu donner à cette histoire, augmenta dans l'ame ulcérée de Mr. de *Voltaire* le levain de la haine, qui fermenta jusqu'au moment fatal, par marqué la vengeance. Une dispute de physique & de mathématique, entre le Président de l'Académie & Mr. *König*, la fit éclater. Le premier, dans une de ses Differtations (*) avoit donné pour principe universel, & établi comme loi générale, *que la nature dans la distribution des forces & du mouvement, emploie toujours un*

(*) Voyés le second Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Berlin.

Minimum, savoir: que lorsqu'il arrive quelque changement dans la nature, la quantité d'action nécessaire pour ce changement, est la plus petite possible.

Il s'applaudissoit de ce principe comme d'une découverte réservée à son génie. C'étoit à ses yeux une théorie lumineuse, propre à expliquer tous les phénomènes. *Malebranche* voyoit tout en Dieu, & *Maupertuis* tout dans son *Minimum*. Mr. *König*, Bibliothécaire de Madame la Princesse d'Orange, Géomètre assez célèbre, & membre de l'Académie de Berlin, s'avisa de troubler cette jouissance. Il commença par manquer de respect à l'invention, & finit par prouver, que si elle pouvoit servir à quelque chose, elle appartenoit à *Leibnitz*. Ayant communiqué ses preuves, déposées dans une *Differ-*

tation à Mr. de *Maupertuis*, le superbe Président ne daigna pas la lire; encouragea l'Auteur à la publier, & ajouta, que leur amitié étoit indépendante de leurs opinions.

König retourne en *Hollande*, & peu de tems après, cette fameuse Dissertation parut dans les *Actes des Savans de Leipzig*. On y avoit joint le fragment d'une lettre de *Leibnitz* à *Hermann*, dans laquelle on trouvoit des raisons contre le *principe général* de la moindre *action*, & la preuve, que ce *principe* déjà connu, avoit été rejeté de *Leibnitz*.

L'accueil que le public fit à cet écrit polémique, inquieta l'amour propre de Mr. de *Maupertuis*. Il prit le parti d'écrire au Professeur *König*, que se proposant de lui répondre, il désireroit connoître la lettre entière, dont son ouvrage ne contenoit qu'un

fragment. On a toujours tort de raconter ce que Mr. de *Voltaire* a écrit lui même. Le Lecteur nous saura gré de transcrire encore ici le passage suivant.

„ Monsieur *König* avoua à Mr. de
 „ *Maupertuis* que l'original de la let-
 „ tre de *Leibnitz* n'avoit jamais été
 „ entre ses mains , & qu'il tenoit la
 „ copie d'un citoyen de *Berne*, mort
 „ depuis longtems. (*) Que fait *Mau-*
 „ *pertuis*? il engage adroitement les
 „ puissances les plus respectables à
 „ faire

(*) *Samuël Henfi* qui fût décapité comme traître & ennemi de la patrie le 16. Juillet 1749. Ceux qui désireroient connoître davantage ce célèbre pros crit, peuvent consulter le 14me Volume du *Magazin de Hambourg*; ils y trouveront un Mémoire impartial de Mr. *Füsslin*, sur les personnes qui ont été punies en Suisse pour cause d'hérésie ou de sédition.

„ faire chercher en Suisse cet original,
 „ qu'il fait bien qu'on ne trouvera pas.
 „ Ainsi ayant enchaîné à ses artifices
 „ la bonté même de son maître, il
 „ use de son pouvoir à l'Académie
 „ de *Berlin*, pour faire déclarer fauf-
 „ faire un Philosophe son ami, par
 „ un jugement solennel, jugement
 „ surpris par l'autorité; jugement qui
 „ ne fût point signé par les assistants;
 „ jugement dont la plupart des Aca-
 „ démiciens m'ont témoigné leur dou-
 „ leur; jugement réprouvé & abhor-
 „ ré de tous les gens de Lettres.
 „ Il fait plus, il pousse la vengeance
 „ jusqu'à vouloir paroître modéré; il
 „ demande à l'Académie qu'il dirige,
 „ la grace de celui qu'il fait condam-
 „ ner; il fait plus encore, il ose écri-
 „ re lettres sur lettres à Madame la
 „ Princesse d'Orange, pour imposer
 „ silence à l'innocent qu'il persécute

„ & qu'il croit flétrir ; il le poursuit
 „ dans son azile , il veut lui lier les
 „ mains tandis qu'il le frappe. J'ai
 „ l'honneur d'être de dix-huit Aca-
 „ démies , & je puis vous assurer ,
 „ qu'il n'y a point d'exemple qu'au-
 „ cune d'elles n'ait jamais été traitée
 „ ainsi. Toute l'Europe savante ap-
 „ plaudit encore à la manière , dont
 „ la société royale de Londres se com-
 „ porta dans la fameuse dispute en-
 „ tre *Newton & Leibnitz*
 „
 „ On ne mit que de la vérité de l'évi-
 „ dence dans ce grand procès , où il
 „ s'agissoit d'une véritable gloire. C'é-
 „ toit des Dieux qui disputoient , à qui
 „ il appartenoit de donner la lumière
 „ au monde. Mais il ne faut pas que
 „ la belette de la fable prétende bou-
 „ lever le ciel & la terre , pour un
 „ trou de lapin qu'elle a usurpé.

Nous oferons seulement ajouter ici, que l'Académie de *Berlin* ne fût pas entraînée dans cette discussion, mais seulement cette partie qui n'a d'autre opinion que celle de son Chef. Ni le Comte *Algarotti*, ni le Marquis *d'Argens*, ni le Professeur *Euler*, ne parurēt à la séance où ce jugement fût rendu. Il attaquoit l'honneur de Mr. *König*, qui pour se défendre, commença par abdiquer sa qualité de membre de l'Académie.

„ Berlin, (continue Mr. de Vol-
 „ taire) toute l'Allemagne crioit con-
 „ tre une conduite si odieuse, & per-
 „ sonne n'osoit la découvrir au Roi
 „ de Prusse. Le persécuteur triomphoit,
 „ en abusant des bontés de son maî-
 „ tre. J'ai été le seul qui aye osé éle-
 „ ver ma foible voix; j'ai rendu har-
 „ diment ce service à la vérité, à l'in-
 „ nocence, à l'Académie de Berlin.

„ j'ose dire à la patrie que mon at-
 „ tachment pour le Roi de Prusse
 „ avoit rendu la mienne; j'ai seul fait
 „ parvenir les cris de l'Europe sa-
 „ vante entière, aux oreilles de sa
 „ Majesté; j'en ai appelé du grand
 „ homme mal informé, au grand hom-
 „ me mieux informé; j'ai pris le parti
 „ de Mr. *König*, ainsi que le célèbre &
 „ respectable *Wolf*; qui a écrit sur cet-
 „ te affaire une lettre, dont j'ai l'origi-
 „ nal entre les mains, la voici:

„ *Il est reconnu pour certain & très*
 „ *certain, que la vérité est toute entière*
 „ *du côté du Professeur König; soit*
 „ *dans l'authenticité de la lettre de Leib-*
 „ *nitz, soit dans l'étrange jugement de*
 „ *l'Académie, soit dans la prétendue dé-*
 „ *couverte de son adversaire, qui ne se-*
 „ *roit qu'un renversement des loix de la*
 „ *nature, si elle n'étoit pas une contra-*
 „ *diction.* „

On peut ajouter à toutes ces raisons, que Mr. de *Voltaire* n'étoit pas fâché de trouver enfin un prétexte de faire éclater ses ressentimens. Certaines *Lettres philosophiques* que Mr. de *Maupertuis* publia alors, offroient un trop beau sujet à l'heureux talent de son adversaire pour la plaisanterie. Parmi les pamphlets qui les couvrirent de ridicule, & quelques autres pièces qui attaquèrent le despotisme du Président, il faut distinguer la *Diatribé du Docteur Akakia*. Son Auteur avoit obtenu du Roi la permission, de faire imprimer un autre ouvrage à l'imprimerie de Potsdam. Il y joignit clandestinement la *Diatribé*. Un Officier du Corps de Génie vit ce manuscrit chez l'imprimeur, & en donna avis sur le champ à Mr. de *Maupertuis* son ami, alors malade à Berlin. Celui-ci ramasse ses forces,

& vient invoquer la justice & la bonté du Roi. On saisit tous les papiers de l'imprimerie , parmi lesquels se trouva la *Diatribé*. Le Roi blâma surtout le manége qu'on avoit employé , & en témoigna son mécontentement à Mr. de *Voltaire* , mais avec une douceur, qui est une forte leçon pour un homme sensible. Etant allé passer le Carnaval à Berlin, l'Auteur de la *Diatribé* n'eut pas la permission de l'y suivre comme à l'ordinaire , & ce ne fût que trois jours après, qu'il quitta Potzdam pour aller demeurer chez Mr. de *Franchville*. Le Roi, qui au fond méprisoit ces vaines querelles , lui avoit déjà intérieurement pardonné, lorsque cette trop fameuse Satire trois semaines après, parut imprimée.

Ce n'est pas qu'il eût osé de nouveau transgresser les ordres de son

maître ; mais dès l'instant que cet ouvrage fût composé , en ayant envoyé quelques copies manuscrites à ses amis , il ne put les retirer à tems pour en prévenir l'impression. Le Roi cependant se trouva dans la nécessité de faire respecter ses volontés , & de protéger un de ses anciens serviteurs. Ainsi la *Diatribé* fût brûlée par la main du boudreau le 24. Decembre à dix heures du matin. Cette sévérité apparente étoit nécessaire , quoiqu'elle parut alors un peu outrée. La main qui couronne les talens , doit aussi s'appesantir sur l'abus qu'on en fait. Il est bien plus aisé d'être doux que d'être juste. La première de ces qualités excite cette reconnoissance qui s'explique par de bruyantes acclamations , l'autre est seulement payée de cet applaudissement tacite qu'on accorde à la loi en plaignant ceux ,

qui la font respecter. Si on envifageoit cependant les maux qui fuivent en foule un gouvernement foible, on détourneroit les yeux effrayés ; il dégrade le mérite , il glace l'émulation, il éteint l'amour du devoir & du travail, il rend inutile jusqu'à la vertu, & le vice (fur de l'impunité) désole par une fécurité insultante les ames vertueufes mais foibles , qui avoient befoin de joindre à leur propre eftime, le fuffrage & l'appui de celui qui les commande. Il eft des torts qui ne laiffent au légiflateur que le choix de la peine. De cette nature eft l'abus de la confiance, & nous accufons à regret celui que nous ne pouvons défendre.

De ce moment Mr. de *Voltaire* ne parut plus à la Cour. Sa disgrâce fût le fignal, qui réunit en corps fes nombreux ennemis ; on examina fa

conduite depuis le jour qu'il avoit paru à Potzdam, & la haine trop longtems contenue, s'échappa comme un torrent qui brise ses digues. On lui attribua une foule de bons mots qui prouvoient autant d'ingratitude que d'esprit, des Vers satyriques, qui n'eussent paru que gais s'il eut été encore en faveur, & l'on répandit contre lui des Epigrammes, dont son malheur faisoit tout le sel. Dans cet odieux triomphe personne ne s'apercevoit, que ce n'étoit pas ainsi qu'on en imposoit à un Prince, qui connoissoit ces maneges ordinaires des Cours. Loin de les encourager, il s'informoit presque tous les jours & aux grands appartemens, de la santé de son favori disgracié. Mais rarement se trouvoit-il quelqu'un qui osât en faveur quelque chose.

La Comtesse de Bentinck dit le Roi, *m'en donnera des nouvelles.* Cette Dame en effet répondit, qu'elle venoit de passer deux heures avec lui, & entra dans le détail de ses incommodités & de ses peines. Le Marquis *d'Argens* & l'Abbé de *Prades* mirent quelques réserves dans leurs visites, mais cependant ne l'abandonnerent pas, comme la plupart de ceux, qui un mois auparavant mettoient tant de prix à son suffrage.

Quoique cette disgrâce ne fût qu'apparente aux yeux de ceux qui étoient au fait des circonstances, & ignorée peut-être de la multitude, l'idée d'avoir déplu à un Monarque dont il avoit été chéri, & le passage d'un haut degré de faveur à l'indifférence, attrista son caractère, & lui persuada, que le seul remède aux maux de cette nature étoit une ré-

traite prompt. En conséquence il mit aux pieds de son maître la croix de l'Ordre du Mérite & la clef de Chambellan; il les accompagna d'une lettre pleine de douleur & de sentiment, dans laquelle il disoit, qu'ayant été jugé indigne de sa bienveillance, il devoit l'être aussi de ses bienfaits. Sur l'enveloppe du paquet il avoit écrit ces quatre Vers :

Je les reçus avec tendresse

Je vous les rends avec douleur;

Comme un amant jaloux dans sa mauvaise
humeur.

Rend le portrait de sa maîtresse.

Cet acte de soumission & de repentir toucha le Roi; il lui renvoya deux heures après les marques de ses anciennes bontés, & lui accorda un très long entretien, qui travailla

étrangement l'imagination de ses ennemis.

Une Edition du *Siècle de Louis quatorze* avec des Notes de la *Beaumelle*, vint à propos les consoler ; ils la colportoient de maison en maison, & des hommes estimables par d'autres endroits , vendoient baslement leurs suffrages à un Libelliste furieux, qui exhaloit de loin, sa colere & sa rage.

Après quelques chagrins , fruits de son imprudence, il avoit été obligé de fuir Berlin. Parmi les plans que lui avoit suggéré la vengeance , celui de commenter le *Siècle de Louis quatorze* lui parut servir le mieux ses ressentimens. Il confia son projet à un homme de mérite, également son ami & celui de Mr. de *Voltaire* : Les conseils les plus sages l'exhorterent infructueusement à un sacrifice qui de-

voit faire tant d'honneur à son cœur sans rien coûter à sa gloire. L'ami commun, qui vouloit prévenir des éclats si nuisibles à l'honneur des gens de Lettres, étoit Mr. *Roques* (*) Conseiller Ecclésiastique de Madame la Regente de Hesse-Hombourg. Il écrivit à Mr. de *Voltaire* pour l'avertir du désagrément qu'on lui préparoit, dans l'espoir qu'il préviendrait par quelques lettres conciliatoires, la suite des projets de son adversaire; il répondit à Mr. *Roques* „ qu'il étoit affligé de voir, que la *Beaumelle* avec beaucoup d'esprit & de talens étoit occupé de sa fortune, & de sa gloire aux dé-

(*) Ce Pasteur philosophe servit Mr. de *Voltaire* sans négliger l'amitié. Au milieu de deux amours propres, également blessés, il conserva le sang froid & le désintéressement, qui seuls peuvent amener la conciliation & fixer la paix.

pens de la tranquillité & du bonheur de ceux qu'il croyoit plus heureux.

Cette lettre, & plusieurs autres qu'on trouvera dans le sixieme Volume de cette Histoire, n'arrêterent point le ressentiment de *la Beaumelle*. L'Edition du *Siècle de Louis XIV.* parut, & n'affecta que médiocrement *M. de Voltaire*. Heureux si continuant les voyages de *Scarmentado* & méprisant les fureurs d'un petit Auteur dépité, il n'eut jamais pensé à ce *supplément au Siècle de Louis XIV.* & eut laissé son adversaire au milieu de l'Océan de la médiocrité, dont le *Qu'en dira-t-on* & les *Mémoires* fabuleux & incorrects de *Mad. de Maintenon* ne l'auroient pas tiré. D'ailleurs *la Beaumelle* avoit entremêlé ses critiques de quelques traits flatteurs; & dans trois lettres semées d'ironies & de louanges, de jolies pensées & d'allusions malignes,

on trouve ce sage conseil digne d'être dicté par l'amitié : „ Laissez à ceux „ qui détestent votre personne, l'affreux plaisir de déchirer vos écrits. „ La haine meurt, le génie est immortel.

Une Dame angloise appelloit Mr. de la Beaumelle „ une victime tendre „ & infortunée de l'implacable *Voltaire*, qui pour un trait de plaisanterie lui avoit fait manquer la faveur d'un grand Roi „ Jamais il n'a été question de la faveur de ce Monarque. En général il ne suffit pas d'arriver dans un pays avec beaucoup d'esprit, pour obtenir des distinctions soutenues. Ce titre seul est peu de chose ; il faut plaire & intéresser, deux qualités qui tiennent au caractère. La Dame sensible ignoroit encore, que Mr. de la Beaumelle voulut se donner l'air d'un persécuté, ré-

pendant avec une orgueilleuse affectation, que ses prétendus malheurs étoient l'ouvrage de l'envie. Il eut été assez flatteur en effet, d'exciter celle de Mr. de *Voltaire*. Enfin Mr. de la *Beaumelle* fût l'agresseur, & avoit distribué un petit Mémoire de huit pages, dont la Justice devoit connoître & non la Critique.

1753. Le Carnaval étant fini, le Roi retourna à Potzdam. Mr. de *Voltaire* étoit sur la liste des personnes qui devoient avoir l'honneur de l'y suivre. La fièvre le retint quinze jours à Berlin, & le Roi eut la bonté de lui envoyer du quinquina. Il faut remarquer ces détails, pour confondre ceux qui ont écrit, que depuis la *Diartrie* ce Monarque avoit défendu de prononcer devant lui le nom de *Voltaire*.

Le

Le lendemain du jour que son incommodité lui permit de paroître à la Cour, le Roi eut avec lui un entretien d'une heure. Il en sortit si pénétré de réconnoissance & d'admiration, qu'à peine il pouvoit s'exprimer. Il en composa un petit ouvrage, qu'il adressa à Madame Denis sous ce titre: *Precis de la conversation d'un Serviteur fidele & malheureux avec un Maître indulgent & sage.*

Ce *Precis* n'a point été connu; il fût convenu dans la conversation, que Mr. de *Voltaire* après avoir été prendre les eaux de Plombieres, reviendrait en Prusse. Depuis cet entretien il soupa tous les soirs avec le Roi comme auparavant. Le Monarque partit le 26. pour la Silésie, & l'ayant remarqué, au milieu de la foule qui assistoit à son départ, il lui dit:

N'oubliez pas que j'espère vous revoir après les eaux. Il partit de son côté deux heures après pour Strasbourg, accompagné de Mr. *Collini* son Secrétaire (*) après un séjour de deux ans & neuf mois à la Cour de Potzdam.

Ses amis même désapprouverent cette retraite, & auroient désiré qu'il eut oté cette ressource à d'infatigables antagonistes, qui commençoient à être quelque chose du moment qu'il

(*) Mr. *Collini* est connu dans la République des Lettres par *ses Discours sur l'Histoire d'Allemagne*; sa *Dissertation sur le Cartel* envoyé par l'Electeur Palatin Charles Louis au Vicomte de Turenne; un *Précis de l'Histoire du Palatinat du Rhin*, & par plusieurs ouvrages sur l'Histoire naturelle: il a été agrégé à différentes Académies, comme à celle de Mannheim, à la Société botanique de Florence, & à l'Académie de l'institut de Bologne.

s'éloignoit. Cette considération étoit sans doute d'un grand poids ; mais qui pourroit désapprouver un homme de Lettres infirme, âgé de cinquante neuf ans, riche de plus de soixante mille Livres de rente, allant jouir en paix dans la solitude & dans l'indépendance d'une réputation chèrement payée, achever loin du tumulte des Cours & de la malice des hommes, une carrière brillante, & disputer à la vieillesse, ou aux maladies ses compagnes, quelques instants de plaisir ? Le Roi de *Prusse* avoit plus fait peut-être qu'un Prince ne doit faire, mais est-il au pouvoir d'un Roi de donner le bonheur ? on n'est heureux que lorsqu'on est à sa place, & l'on n'est à sa place dans une Cour, que lorsqu'on n'y est rien, ou quand le Souverain daigne vous rendre l'instru-

ment d'une partie de l'administration. Si Mr. de *Voltaire* arrivant dans le Brandebourg, au lieu d'aller dans le Palais des Rois, eut bâti une maison entre Berlin & Potzdam; s'il y avoit vecu comme à Ferney pendant les six dernières années de sa vie, que de fausses terreurs il épargnoit à sa vieillesse, qui auroit coulé tranquillement à l'ombre des lauriers d'un des plus grands Princes que citeront les fastes de l'histoire! Mais qui fait être heureux? d'ailleurs on conseille toujours à autrui d'après ses goûts.

1753. Sa mauvaise santé le retint quelques tems à Leipzig. On donnoit pour cause de sa séparation d'avec le Roi, la *Diatrise du Docteur Akakia*. Les Libraires profiterent des circonstances, pour multiplier cette brochure polémique, & on l'imprima à Leipzig comme elle le fût vraisem-

blablement à la même époque dans dix villes de l'Europe; mais la haine qui veilloit à Berlin fit adroitement parvenir au Roi, que Mr. de *Voltaire* favorisoit la réimpression d'un ouvrage flétri dans ses états, & accompagna cette accusation d'anecdotes, bien propres à lasser la patience de ce Monarque. Il est également naturel de croire que quelques traits de mécontentement échappèrent à son ancien favori, dont la retraite équivoque, avoit aux yeux de bien des gens besoin d'un Commentaire.

Mr. de *Maupertuis* qui cachoit trop mal le plaisir que lui faisoit ce départ, fût instruit que le séjour de Leipzig n'ajouterait rien à sa réputation. Dans ce doute il essaya d'intimider un adversaire qu'il ne pouvoit forcer au silence, & lui écrivit huit jours après son départ de Potzdam,

la lettre singulière que nous allons transcrire.

„ Les gazettes disent que vous
 „ êtes demeuré malade à Leipzig;
 „ les nouvelles particulières assurent
 „ que vous n'y séjournez que pour
 „ faire imprimer de nouveaux Libel-
 „ les. Pour moi, je veux vous faire
 „ savoir des nouvelles certaines de
 „ mon état & de mes desseins.

„ Je n'ai jamais rien fait contre
 „ vous, ni écrit, ni rien dit : j'ai cru
 „ même indigne de moi de répondre
 „ un mot à toutes les impertinences
 „ que jusqu'ici vous avez répandues;
 „ & j'ai mieux aimé laisser courir des
 „ histoires de Mr. *de la Beaumelle*, dont
 „ j'avois le désaveu de lui par écrit,
 „ & cent autres faussetés que vous
 „ avez débitées pour tacher de cor-
 „ lorer votre conduite à mon égard,
 „ que de soutenir une guerre aussi in-

„ décente. La justice que m'a fait le
 „ Roi de vos premiers écrits , ma
 „ maladie & le peu de cas que je fais
 „ de mes ouvrages, ont pû jusqu'ici
 „ justifier mon indolence,

„ Mais s'il est vrai que votre des-
 „ sein soit de m'attaquer encore , &
 „ de m'attaquer comme vous avez
 „ déjà fait, par des personalities, je
 „ vous déclare, qu'au lieu de vous
 „ répondre par des écrits, ma santé
 „ est assez bonne pour vous trouver
 „ partout où vous serez, & pour ti-
 „ rer de vous la vengeance la plus
 „ complète. Rendez grace au respect
 „ & à l'obéissance qui ont jusqu'ici
 „ retenu mon bras, & qui vous ont
 „ sauvé de la plus malheureuse avan-
 „ ture qui vous soit encore arrivée.

Cette Rodomontade étoit bien peu
 philosophique. Mr. de *Voltaire* y ré-

pondit malheureusement sur le même ton :

„ J'ai reçu la lettre dont vous
 „ m'honorez ; vous m'apprenez que
 „ vous vous portez bien , que vos
 „ forces sont entièrement revenues ,
 „ & vous me menacez de venir m'af-
 „ faffiner si je publie la lettre de *la*
 „ *Beaumelle*. Ce procédé n'est ni d'un
 „ Président d'Académie , ni d'un bon
 „ Chretien tel que vous êtes. Je vous
 „ fais mon compliment sur votre bon-
 „ ne santé ; mais je n'ai pas tant de
 „ force que vous : je suis au lit de-
 „ puis quinze jours , & je vous sup-
 „ plie de différer la petite expérien-
 „ ce physique que vous voulez faire.
 „ Vous voulez peut-être me dissé-
 „ quer ; mais songez que je ne suis
 „ pas un géant des terres australes ,
 „ & que mon cerveau est si petit , que
 „ la découverte de ses fibres ne

„ vous donnera aucune nouvelle no-
„ tion de l'ame. De plus, si vous me
„ tuez, ayez la bonté de vous sou-
„ venir que Mr. *de la Beaumelle* m'a
„ promis de me poursuivre jusqu'aux
„ enfers: il ne manquera pas de m'y
„ aller chercher. Quoique le trou
„ qu'on doit creuser par votre ordre
„ jusqu'au centre de la terre, & qui
„ doit mener tout droit en enfer, ne
„ soit pas encore commencé, il y a
„ d'autres moyens d'y aller; & il se
„ trouvera que je serai mal mené dans
„ l'autre monde, comme vous m'a-
„ vez persécuté dans celui-ci. Vou-
„ driez-vous Monsieur pousser l'ani-
„ mosité si loin? ayez encore la bon-
„ té de faire une petite attention, pour
„ peu que vous vouliez exalter vo-
„ tre ame, pour voir clairement l'a-
„ venir, vous verrez que si vous ve-
„ nez m'assassiner à Leipzig, où vous

„ n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, &
 „ où votre lettre est déposée, vous
 „ courez quelque risque d'être pen-
 „ du; ce qui avanceroit trop le mo-
 „ ment de votre maturité, & seroit
 „ peu convenable à un Président d'A-
 „ cadémie. Je vous conseille de faire
 „ d'abord déclarer la lettre de *la Beau-*
 „ *melle* forgée & attentatoire à votre
 „ gloire dans une de vos assemblées:
 „ après quoi il vous sera plus permis
 „ peut-être de me tuer, comme per-
 „ turbateur de votre amour propre.
 „ Au reste je suis encore bien foible:
 „ vous me trouverez au lit, & je ne
 „ pourrai que vous jeter à la tête
 „ ma seringue & mon pot de cham-
 „ bre; mais dès que j'aurai un peu
 „ de force, je ferai charger mes pi-
 „ stolets *cum pulvere pyrio*, & en mul-
 „ tipliant la masse par le quarré de la
 „ vitesse, jusqu'à ce que l'action &

„ nous soient réduits à zéro je vous
„ mettrai du plomb dans la cervelle,
„ elle paroît en avoir besoin.

„ Il sera triste pour vous que les
„ Allemands , que vous avez tant
„ vilipendés , aient inventé la pou-
„ dre, comme vous devez vous plain-
„ dre qu'ils aient inventé l'imprime-
„ rie. Adieu mon cher Président. „

A cette lettre il joignit un Avertissement qui parut dans les Gazettes littéraires de Leipzig.

„ Un quidam ayant écrit une let-
„ tre à un habitant de Leipzig , par
„ laquelle il menace le dit habitant de
„ l'assassiner , & les assassinats étant
„ visiblement contraires aux privile-
„ ges de la foire, on prie tous & un
„ chacun, de donner connoissance du
„ dit quidam, quand il se présentera
„ aux portes de Leipzig. C'est un
„ Philosophe qui marche en raison

„ composée de l'air distrait & de l'air
„ précipité, l'œil rond & petit, la per-
„ ruque de même, le nez écrasé, la
„ physionomie mauvaise, ayant le vi-
„ sage plein & l'esprit plein de lui
„ même, portant toujours *Scalpel* en
„ poche, pour disséquer les gens de
„ haute taille. Ceux qui en donne-
„ ront connoissance auront mille du-
„ cats de récompense, assignés sur les
„ fonds de la ville latine, que le dit
„ quidam fait bâtir, ou sur la premie-
„ re comete d'or & de diamant qui
„ doit tomber nécessairement sur la
„ terre selon la prédiction du dit qui-
„ dam, Philosophe & Assassin. „

Le Panegyriste peut choisir les su-
jets de ses tableaux, couvrir d'une
ombre salutaire des parties moins
heureuses, & fixer les regards sur des
scènes plus brillantes ; mais l'Histo-
rien se doit à lui même, & surtout à

la vérité, d'exposer avec une sévère impartialité le bien & le mal, & de cacher seulement les sensations douloureuses que lui cause souvent la nécessité, d'abandonner son héros aux trop justes reproches de la postérité.

Les menaces du Président n'empêcherent pas Mr. de *Voltaire* de rester encore trois semaines à Leipzig, où tout ce qu'il y avoit de Savans & de gens aimables s'empresserent, de lui faire oublier les amertumes qu'on s'efforçoit de répandre sur sa vie. Elles nous trouveroient plus sensibles encore, si lui même n'en avoit pas été quelques fois le premier artisan.

De Leipzig il se rendit à Gotha, où les Souverains lui offrirent un appartement au Château; il l'accepta. Une des Princesses les plus aimables

& les plus éclairées de son tems, se fit raconter l'histoire de son séjour en Prusse , & le consola avec bonté, dans toutes les occasions où elle ne fût pas réduite au silence. En lui présentant le Poëme de la *Religion naturelle* il y joignit une Epître qui commençoit ainsi :

Souveraine sans faste & femme sans
foiblesse,

Vous, dont la raison mâle & la ferme
sagesse

Sont pour moi des attrait plus chers
plus précieux

Que les feux séduisans qui brillent dans
vos yeux

&c. &c. &c.

Il auroit dû la louer principalement sur l'idée qu'elle se faisoit de l'esprit. Il étoit à ses yeux le premier des amusemens, & la dernière des occupations. C'est à elle que la Ré-

publique des Lettres doit les *Annales de l'Empire*. Ayant témoigné à Mr. de *Voltaire* le désir de lire un Abrégé de l'Histoire d'Allemagne, il le commença au Château de Gotha, & y travailloit dans ces momens, où il ne pouvoit jouir de la société choisie dont Madame la Duchesse étoit entourée. On y distinguoit surtout une Dame, qui s'est fait une réputation par son amabilité, comme Madame de la *Fayette* par ses Romans, & Madame *Deshoulières* par ses Vers; & aujourd'hui dans un âge très avancé, elle justifie toujours, à la même Cour, l'hommage que nous lui rendons. Tant il est vrai, que l'esprit naturel & les graces de la conversation, sont les premiers des talens.

Ayant passé un mois à Gotha il partit pour les eaux de Plombières, & s'arrêta quelques jours à

Cassel. Il étoit honoré depuis long-tems des bontés du Prince héréditaire, aujourd'hui Landgrave regnant. *Cassel* alors n'étoit pas comme aujourd'hui une des plus belles villes de l'Allemagne ; on n'y avoit point encore élevé un Temple aux beaux Arts ; dix établissemens utiles & glorieux ne favorisoient pas le Commerce, les Sciences, les Armes, l'Industrie, l'Education publique, la Population.

Lorsque Mr. de *Voltaire* y arriva la Cour étoit à *Wabern*. (*) Il y fût invité, & eut l'honneur d'être présenté au Landgrave *Guillaume*, Prince habile qui jouissoit des suffrages
&

(*) Maison de plaisance des Landgraves de Hesse.

& de l'estime de l'Europe , réputation qu'il dût à lui même, & non aux organes de la renommée, qu'il négli-gea & confondit parmi les autres hommes. Son fils à qui la gloire avoit enseigné plusieurs sentiers pour arriver à son Temple, croyoit qu'au metier de la guerre, qu'il avoit exercé avec distinction, il pouvoit joindre les connoissances qui deviennent un besoin pour un esprit pénétrant; delà ces vues dans l'administation; cette protection active & encourageante, pour tout ce qui peut éclairer & enrichir un pays; la confiance & les bontés dont il honora un des plus beaux esprits du monde, non seulement pendant le séjour qu'il fit en Hesse, mais pendant toute la vie de ce grand homme, dont la reconnaissance & l'attachement ne finirent qu'au tombeau.

Comblé des bontés de ce Prince, qu'il a depuis surnommé (*) *le juste & bienfaisant* Landgrave de Hesse, il partit pour Francfort.

A peine étoit-il descendu à l'auberge du *Lion d'or*, qu'un Postillon aux armes de l'Empire, vint de la part de deux prétendus Gentilshommes suédois s'informer, si deux voyageurs qu'ils avoient vû traverser la ville en carosse, n'étoient pas des Seigneurs de la Cour de Stockholm? On répondit sans détour, que les deux étrangers étoient Mr. de *Voltaire* & Mr. *Collini*. Le lendemain, comme ils alloient partir, Mr. *Freitag*, Résident de la Cour de Prusse auprès de la ville libre de Francfort, se fait annoncer, & paroît un moment après,

(*) Voyez le Prix de la Justice & de l'Humanité.

escorté d'un Officier Prussien recruteur, & d'un bourgeois vêtu d'un habit noir rapé. Ce Cortège avoit quelque chose de singulier qui frappa Mr. de *Voltaire*. Sans aucun compliment le Résident lui déclara, qu'il avoit ordre du Roi son maître de lui redemander la clef de Chambellan, la croix de l'Ordre du Mérite, les lettres ou papiers de la main de ce Monarque, & enfin l'*Oeuvre de Poésie* du Roi.

Mr. de *Voltaire* répondit avec tranquillité, qu'il sentoit vivement le malheur d'avoir déplu à Sa Majesté; qu'il ignoroit par où, mais qu'il ne savoit qu'obéir à ses ordres, & rendit à l'instant les marques de ces dignités. Il ouvrit ensuite ses malles & ses portefeuilles, & dit à ces Messieurs, d'en retirer eux mêmes les lettres & les papiers qui seroient de

la main du Roi. *A l'égard de l'Oeuvre de Poësie dont vous me parlez, je ne fais pas trop ce que c'est.* Mr. Freitag le savoit encore bien moins, & pour cacher un embarras qui devenoit ridicule, il répétoit toujours avec un air d'importance : *Mais on m'a mandé que je devois retirer l'Oeuvre de Poësie du Roi.* Mr. de Voltaire devina ce que c'étoit. Le Monarque avoit eu la bonté de lui donner un exemplaire de ses œuvres, imprimées en 1751, & c'étoit un de ces deux Volumes qu'on lui redemandoit. Il replica qu'il l'avoit laissé à Leipzig dans une caisse destinée pour Paris, mais qu'il alloit écrire dans le moment, pour la faire venir à Francfort à l'adresse même de Mr. Freitag, s'offrant d'ailleurs, de demeurer dans la ville jusqu'à ce que la caisse y fût arrivée. Cet engage-

ment fût mit par écrit, & donné au Résident, avec deux paquets de papiers de Littérature & d'affaires domestiques. Il donna de son côté une déclaration „ qu'aussitôt que Mr. de „ *Voltaire* auroit remis ce Volume de „ Poësies, il lui rendroit les deux „ paquets de papiers, & qu'il pour- „ roit s'en aller où bon lui sembleroit.,

Cette preuve de soumission lui couta d'autant moins, que, si l'ordre existoit, il étoit sûr, d'en obtenir bientôt la révocation. Au lieu cependant de se reposer avec tant de confiance sur les anciennes bontés du Roi, il auroit dû exiger de Mr. *Freitag* de le faire conduire avec ses papiers à Berlin, où sa présence eut étrangement déconcerté l'envie. Mais sans se tourmenter du succès de ces manœuvres, & sans écouter de vaines appréhensions, il continua les *An-*

nales de l'Empire , & fit seulement avertir de ce contretens Madame Denis sa nièce, qui l'attendoit à Strasbourg.

Quelques jours après cette première opération on lui annonça un Mr. *Schmidt*, Banquier. Ce Monsieur lui notifia qu'il avoit été chargé de la même commission , exécutée par Mr. *Freitag* pendant une absence forcée. Mr. de *Voltaire* après l'avoir fixé quelques momens, lui répliqua d'un ton sec : *Eh bien , venez-vous pour recommencer ?* *Schmidt* se trouble , ne fait que répondre , balbutie & s'en va.

• Cette visite, qui n'étoit assurément pas nécessaire , jetta Mr. de *Voltaire* dans des réflexions profondes. Comment un Banquier étoit-il mêlé dans ce ministère ? Pourquoi revenir sur une commission déjà remplie ? Pour-

quoï le Résident se faisoit-il accompagner par deux especes de recors ? Pourquoi enfin imaginer l'expédient des deux Officiers suédois ?

Il communiqua ses craintes à Madame *Denis*, accourue de *Strasbourg* à la premiere nouvelle de cette aventure, & tous deux résolurent de donner une seconde preuve de soumission au Roi, en adressant à *Mylord Marechal* (alors Ministre de la Cour de Prusse auprès de celle de Versailles) une déclaration „ de ne jamais „ faire usage d'aucun autre écrit de la „ main du Roi, qui pourroit se trouver „ encore dans les papiers de Mr. de „ *Voltaire* „ on imprima dans le tems, que cette déclaration avoit été remise au Sr. *Freitag* ; cela est faux. Elle parut aussi, tronquée & défigurée dans des gazettes de Hollande. La voici telle que Mrd. *Marechal* la reçut :

„ Je suis mourant: je proteste de-
„ vant Dieu & devant les hommes,
„ que n'étant plus au service de Sa
„ Majesté le Roi de Prusse, je ne suis
„ pas moins attaché à ce Monarque,
„ ni moins soumis à ses volontés
„ pour le peu de tems que j'ai à vi-
„ vre. Il m'a fait arrêter à Francfort,
„ pour le livre de Poësies dont il m'a-
„ voit fait présent; j'y reste volontiers
„ en prison jusqu'à ce que ce Livre
„ soit revenu de Leipzig, où je
„ l'ai laissé. J'ai rendu au Résident
„ de Sa Majesté Prussienne à Franc-
„ fort toutes les Lettres que j'avois
„ reçues d'Elle, & que j'avois con-
„ servées comme de cheres marques
„ des bontés dont Elle m'avoit ho-
„ noré. Elle veut aussi ravoir un con-
„ trat qu'Elle avoit daigné faire avec
„ moi; je suis assurément prêt à le
„ rendre comme tout le reste, dès

„ qu'il sera retrouvé. Cet écrit, qui
 „ n'étoit point, à proprement parler,
 „ un contrat, mais un pur effet de la
 „ bonté du Roi, ne tirant à aucune
 „ conséquence, ne contenoit autre
 „ chose qu'un remercement de ma
 „ part, tant au sujet de la pension
 „ dont Sa Majesté le Roi de Prusse
 „ me gratifioit avec la permission du
 „ Roi mon maître, que de celle qu'il
 „ accordoit à ma niece après ma
 „ mort, ainsi que pour la Croix &
 „ la Clef de Chambellan. Le Roi de
 „ Prusse avoit daigné mettre au bas
 „ de ce petit Ecrit, autant qu'il m'en
 „ souvient: *je signe de grand cœur ce*
 „ *marché, que j'avois envie de faire il*
 „ *y a quinze ans.* Ce papier, absolu-
 „ ment inutile à Sa Majesté, à moi
 „ & au Public, sera certainement
 „ rendu, dès qu'il sera retrouvé par-
 „ mi mes autres papiers: je me dé-

„ clare criminel de leze-Majesté en-
„ vers le Roi de France, mon maî-
„ tre, & le Roi de Prusse, si je ne
„ rends pas ce papier à l'instant qu'il
„ sera entre mes mains. Ma nièce,
„ qui est auprès de moi durant ma
„ maladie, s'engage sous le même
„ ferment à le rendre, si elle le trou-
„ ve ; & en attendant que je puisse
„ avoir communication de mes pa-
„ piers à Paris, j'annule entièrement
„ le dit Ecrit, déclarant ne préten-
„ dre rien de Sa Majesté le Roi de
„ Prusse ; & je n'attends rien dans
„ l'état cruel où je suis, que la com-
„ passion que doit sa grandeur d'ame
„ à un homme mourant, qui avoit
„ tout sacrifié & qui a tout perdu
„ pour s'attacher à lui, qui l'a servi
„ avec un zele qui lui a été utile,
„ qui n'a jamais manqué à sa person-
„ ne, & qui comptoit sur la bonté

„ de son cœur. Je suis obligé de di-
„ cter ceci, ne pouvant écrire, & je
„ signe avec le plus profond respect,
„ la plus pure innocence & la dou-
„ leur la plus vive, &c.

Les torts qu'on pouvoit lui re-
procher, étoient de poursuivre Mr.
de *Maupertuis*, la cause première de
ses désagrémens dans le Brande-
bourg. Quelques tems avant d'arri-
ver à Francfort, il avoit peint ainsi
ce prétendu Philosophe :

Dominer est son but, sa gloire est sa
chimere

Voulant tout subjuguier sans pouvoir ja-
mais plaire

Pour combler la mesure il est persécu-
teur

&c. &c. &c.

La caisse arriva de *Leipzig* le 17.
Juin. Elle fût portée le jour même
chez Mr. *Freitag*, & Mr. *Collini* alla

le lendemain pour être présent à l'ouverture, & le prévenir, que Mr. de *Voltaire* se propoisoit de partir dans trois heures. Le Résident ayant fort mal reçu le Secrétaire, répondit d'un ton brusque „ qu'il avoit à faire, & „ qu'on remettroit l'ouverture de cette caisse à l'aprèsdinée „ une pareille défaite donna de nouvelles inquiétudes. Mr. *Collini* revint à l'heure convenue, & trouve Mr. *Freitag* sur le point de sortir, qui lui dit d'un ton moins honnête encore : „ *C'est toujours vous? je vais chez Mr. Schmidt, & nous irons ensuite tous les deux chez Mr. de Voltaire.* Deux heures se passent, point de nouvelles. Celui-ci bouillant d'impatience, renvoie de nouveau son Secrétaire chez Mr. *Schmidt*, qui lui dit: Mr. de *Voltaire* trouvera dans cette lettre les nouveaux ordres du Roi. L'adresse étoit:

A Monsieur de Voltaire, Chambellan de Sa Majesté Prussienne. & Chevalier de l'Ordre du Mérite. ()*

Elle portoit en substance que „des
„ ordres récemment arrivés, défen-
„ doient d'ouvrir la caisse, enjoï-
„ gnoient de tout suspendre, & de laïf-
„ ser les choses dans l'état où elles
„ étoient „ Il fit demander à ces
Messieurs communication de l'arti-
cle qui le concernoit dans la dépêche
de Potzdam. Cette proposition, quoi-
qu'elle très simple, les déconcerte, &
au lieu de prendre un parti, ils se met-
tent en colere (colere ridicule puis-
qu'elle n'étoit motivée par rien) &
après beaucoup de propos. qui ref-

(*) Finesse mal ourdie pour laisser imaginer
à Mr. de *Voltaire*, que le Roi avoit in-
tention de lui rendre la clef & la croix.

sembloient à des injures , ils déclarerent ministériellement , qu'on ne communiquoit jamais aux particuliers ces dépôts de la politique.

Le lendemain Monsieur de *Voltaire* espérant mieux de son éloquence, rendit une visite à Mr. *Freitag* , dans laquelle il lui exposa, qu'il avoit rempli tout ce qu'on étoit en droit d'exiger de lui ; que d'après le billet du 2. Juin, il étoit libre de partir aussitôt qu'il auroit remis le livre redemandé ; que cette restitution ne tenoit qu'à l'ouverture de la caisse ; que retenu depuis 19 jours dans une auberge, on violoit en sa personne le droit des gens. Mr. *Freitag*, qui ne savoit pas même se taire, se perdit en long propos sur les usages de sa Cour, que son prisonnier connoissoit certainement mieux que lui , & conclut par

dire, que sa liberté tenoit à de nouvelles Lettres de Potzdam.

Cette affaire s'embrouillant de minute en minute, il appréhenda des événemens plus sinistres encore, & se croyant libre, il résolut de partir le lendemain, se fondant sur ce que, laissant Mr. *Freitag* possesseur de ses effets & des papiers, il pouvoit user du droit que lui donnoit son billet. Après ce raisonnement (pas trop juste peut-être) il fit ses dispositions. Madame *Denis* devoit demeurer à Francfort, pour recevoir les effets de la caisse de Leipzig; Mr. *Collini* & un seul domestique devoient l'accompagner. A l'heure convenue, il trouva le moyen de sortir de l'auberge. Un domestique chargé de deux portefeuilles & d'une cassette pleine d'argent, l'avoit précédé. Il gagna fort heureusement une mauvaise voi-

ture, qu'il avoit louée pour favoriser son projet. La rue étoit occupée par une longue file de charettes chargées de foin ; elles l'empêcherent d'avancer, & donnèrent aux espions, qui le surveilloient dans son auberge, le tems de s'appercevoir de son absence. Déjà l'on a des soupçons, on disperse partout des soldats ; on envoie aux différentes portes de la ville ; le valet d'écurie du *Lion d'or* arrive précisément à celle, par où il alloit passer ; il appelle du secours, fait arrêter la carosse jusqu'à nouvel ordre, & court instruire Mr. *Schmidt* de ce qui venoit de se passer.

De son côté Mr. de *Voltaire* expédia sur le champ son laquais à Madame *Denis*, & attendit plus d'une heure à cette porte les suites de cette nouvelle détention. Enfin parut Mr.

Freitag

Freitag, & après des reproches peu mesurés, & plus déplacés encore dans le lieu où ils se trouvoient, il le fit monter avec lui dans une grande berline chargée de soldats, & traversa ainsi la ville au milieu de la populace atroupée, qui suivoit en foule ce burlesque équipage.

Un Ministre d'un grand Prince se donner ainsi en spectacle! S'il oublia les égards dûs à un homme si célèbre, comment ne se ressouvint-il pas, que le même homme peu de mois auparavant, soupoit tous les soirs avec son maître? Ainsi les Rois sont trompés, & leur exemple est inutile à ceux même qui les servent !

Le carosse s'arrêta devant la maison de Mr. *Schmidt*; à peine le peuple assemblé laissoit la possibilité d'y

entrer. Aussitôt que les prisonniers y ont été introduits, la porte est barricadée. Mrs. de *Voltaire* & *Collini* sont menés dans un Comptoir. Des commis, des valets & des servantes les entourent, Madame *Schmidt* s'avance, son nouvel hôte veut la saluer, elle passe sans y faire attention. Son mari pendant ce tems, court par la ville pour obtenir main-forte, il arrive tout éssoufflé avec Mr. *Freitag*, criant, s'emportant, & disant des injures en allemand, qu'il croyoit n'être pas entendues.

Son camarade d'exploit, assis sur un fauteuil, ayant son habit débou-tonné, racontoit à Madame *Schmidt*, debout devant lui, les soins que cou-toit cette expédition; avec quelle adresse & quelle prudence il s'étoit assuré deux soldats, pour aller

chercher Mr. de *Voltaire* à la porte de la ville; comment il l'avoit forcé, de monter dans sa voiture &c. &c. Me. *Schmidt* ébahie; l'écoutoit la bouche béante; levoit les bras d'étonnement, pleuroit sans savoir pourquoi, applaudissant à son courageux sang froid.

Qu'on se représente un vieillard valétudinaire, l'Auteur de la *Henriade* & de *Mérobe*, l'heureux dépositaire des plus beaux dons de la nature, obligé à rester debout dans le coin d'une chambre, au milieu de gens qui l'accablent d'injures, & mêlent aux insultes du moment, d'humiliantes précautions pour l'avenir.

Ses yeux étincelants de colere & d'indignation, se fixoient de tems en tems sur son Secrétaire, & apercevant une porte entrouverte, il

s'y précipite & sort. Mais au premier mouvement, Madame *Schmidt* appelle des courtauts de boutique & trois servantes, se met à leur tête, & marche pour ramener de force le prisonnier fugitif. *Ne puis-je donc Madame* lui dit-il, *pourvoir aux besoins de la nature?* Elle le permet, après avoir rangé son monde en cercle autour de lui, & le ramena après cette opération.

Mr. *Schmidt*, qui prétendoit que le projet de s'échapper étoit pour lui une offense personnelle, s'écrie : *Malheureux! vous serez traité sans pitié & sans ménagement*, & les clameurs tumultueuses recommencent, au point que ne pouvant plus se souffrir au milieu de cette valetaille, il s'élance une seconde fois dans la cour.

Nouvelle chasse de Mad. *Schmidt*, qui prend le parti vigoureux, de po-

ser les servantes en sentinelles devant toutes les portes. Au milieu de ces ridicules dispositions parut un *Brave*. C'étoit encore un courtaut à face large & aux yeux menaçants; il s'appelloit *Dorn*. Entrant dans le comptoir comme un *Matamore*, je me suis mis en chemin, dit-il en enfonçant son chapeau, pour courir après vous, Et vous faire sauter la cervelle, d'ordre de Son Excellence Monseigneur *Freitag*. On verra dans la suite comment ce Brave faisoit sauter les cervelles. Il étoit suivi d'un Officier des troupes de la ville, qui venoit prendre les ordres de Mr. *Schmidt*.

Il faisoit très chaud, on songea à se rafraîchir. Madame *Schmidt* fit apporter quelques bouteilles de vin. Les complimens & les révérences commencèrent; *Dorn* & l'Officier ne buvoient jamais, qu'après avoir

tringué avec Son Excellence; & l'un d'eux appuyé sur son épaule, concertoit au milieu des verres, le plan des opérations. On signifia d'abord aux prisonniers de remettre tout l'argent qu'ils avoient dans leurs poches, & c'étoit en effet le point capital. Messieurs *Freitag* & *Schmidt* s'emparèrent de quatre-vingt Louis d'or, de la bourse de Mr. *Collini*, & de quelques bijoux appartenants à Mr. de *Voltaire*. *Comptés cet argent*, dit Mr. *Schmidt* à ses commis, *ce sont des droles capables de soutenir qu'il y en avoit encore une fois autant.*

Mr. de *Voltaire* demanda une reconnaissance de cette somme, on la refusa; mais on saisit avec avidité une tabatiere & une montre. *Du moins laissez moi ma boîte*, leur dit-il, *puisque je suis accoutumé au tabac.* Ils répondirent que c'étoit l'usage de tout

prendre dans ces fortes d'occasions. Le tout, ainsi qu'une cassette & deux portefeuilles, fût mis dans une malle vuide, qu'on ferma avec un cademat, enveloppé d'un papier cacheté des armes de Mr. de *Voltaire*, & du chiffre de Mr. *Schmidt*. Après cette premiere exécution, un Officier s'avance & demande aux prisonniers leurs épées. Ils les rendirent; Mr. *Collini* représenta seulement, qu'il ne savoit pas de quel droit on l'arrêtoit. La réponse fût une menace de le jeter dans un corps de garde. Il insista, disant qu'il auroit falu dresser devant l'un des Magistrats de la ville, un procès verbal de ce qui venoit de se passer. Mrs. *Freitag* & *Schmidt* se tirèrent d'embarras par une phrase équivoque, & en montrant un homme qui se trouvoit là, (c'étoit le valet du Bourguemaître) ils espéroient qu'on le

prendroit pour un Officier de Justice. Toute représentation étant vaine, il fallut céder à la force, & demander seulement la liberté d'être servis par leurs propres domestiques. *Là où on vous mettra*, répondit Monsieur Schmidt, *vous n'aurez besoin de personne.*

Cette scène du comptoir avoit duré plus de deux heures. On annonça aux prisonniers qu'ils devoient partir, *Dorn le Brave*, qui jusques-là n'avoit fait qu'insulter & boire, prit le commandement, & conduisit la voiture à une gargotte décriée, qui avoit pour enseigne *la Corne de Bouc*. Un Bas-Officier & neuf soldats les y attendoient, la bayonnette au bout du fusil. Mr. de *Voltaire* fût enfermé dans une chambre, avec trois soldats pour le garder; son Secrétaire fût conduit dans une autre, avec un

pareil nombre de spadassins. Fût-il jamais rien d'aussi ridicule que cette précaution dans une pareille circonstance? & protéger une violence semblable en fournissant des soldats, cela se conçoit-il de la part d'une ville, qui devroit connoître le prix de la liberté?

Il est bien important d'observer, que la malle dépositaire de l'argent & des bijoux, resta entre les mains de Mr. *Schmidt*.

On est étonné sans doute, de l'apparente inaction de Madame *Denis*, instruite à six heures de la détention de son oncle. A peine eut-elle su cette nouvelle fâcheuse, qu'elle se transporta chez le Bourguemaître, pour lui représenter, qu'on n'avoit aucun droit d'arrêter un homme libre, Mr. *Schmidt* l'avoit prévenue. Oubliant le respect dû à son sexe, il abondoit en

mauvaises raisons & en invectives. Le Bourguemaître homme foible, borné, très avancé en âge, fût intimidé par les emportemens de l'accusateur. Non seulement il condamne Madame *Denis* sans l'entendre, mais même lui ordonne les arrêts dans son auberge. N'est ce pas le comble du ridicule, de la démence & de l'injustice? Et telle est la raison qui priva Mr. de *Voltaire* des secours de sa niece pendant la scène du comptoir.

Lorsque *Dorn le Brave* l'eut déposé dans sa prison, il se présenta avec trois soldats à l'auberge du *Lion d'or*, devenue celle de Madame *Denis*. En homme expert il crut devoir joindre la ruse à la force, cacha sa petite escouade dans l'enfoncement de l'escalier, & entra seul dans la chambre de cette Dame. *Votre oncle*, dit-

il, *veut vous voir*, & je viens vous chercher pour vous conduire auprès de lui. Ignorant ce qui s'étoit passé chez le Banquier, & l'emprisonnement de Mr. de *Voltaire*, elle s'empresse de le rejoindre, *Dorn* lui donne le bras, les trois soldats défilent doucement derriere, & à peine est elle hors de la porte de l'auberge qu'ils l'entourent, & la conduisent à *la Corne de Bouc*, où elle fût enfermée dans une chambre à part. Cette violence la jetta dans des convulsions horribles, trois soldats garderent sa porte, & si *Dorn* ne les plaça pas dans l'intérieur de sa chambre, cette attention apparente étoit une insulte de plus. Revenue à elle même, *Dorn* osoit encore la consoler ; *mangez quelque chose*, lui dit-il, *cela fait toujours du bien*. Il ordonne un grand souper dans cette gargotte, se met à table

seul dans la chambre de sa prisonniere, & vuide bouteille sur bouteille.

Des irrégularités si monstrueuses, embarasserent cependant Messieurs *Freitag* & *Schmidt*. Pour sortir d'embaras, ils firent savoir le lendemain à Mr. de *Voltaire*, qu'ils avoient reçu des lettres de Potzdam, & le porteur de cette nouvelle fit retirer la garde. L'aprèsdinée on vit arriver la malle de Leipzig; de même que le coffre qui renfermoit les portefeuilles, l'argent & les bijoux; on échangea les billets qu'on s'étoit donné le premier Juin; l'Officier qui la veille avoit demandé leurs épées les rapporte, & paroissoit chercher l'occasion de parler à Mr. *Collini*, lorsque Mr. *Freitag* se mit entre deux, & coupant la parole à cet Officier, dit: qu'il avoit ordre seulement, de signi-

fier à Madame *Denis* & à Monsieur *Collini*, la liberté de se promener dans la maison, mais non d'en fortir.

Combien ces démarches étoient extraordinaires ! pourquoi avoit-on enlevé des effets pour les rendre vingt-quatre heures après ? qu'étoit-il survenu , qui pût jeter quelque jour sur leur innocence ? N'étoit-il pas tems enfin de déchirer le voile de tant de misteres iniques ? Mais tout étoit irrégulier dans cette scène de délire.

Lorsque Mr. *Freitag* se transporta à la gargotte, pour présider à l'ouverture de la malle dépositaire de l'argent, des bijoux & des papiers, il prit la singulière précaution de faire signer un billet à Mr. de *Voltaire*, par lequel celui-ci s'obligeoit, de payer

à l'instant les fraix d'emprisonnement, (qui montoient à cent vingt-huit écus d'Allemagne) Une des clauses extraordinaires de cet écrit, interdisoit, aux deux partis, le droit de parler de ce qui s'étoit passé. Elle attestoït trop clairement, combien ces Messieurs avoient besoin de silence, pour que le prisonnier refusât de la signer. Mais pendant que Mr. *Collini* faisoit une double copie de cet acte, Mr. *Schmidt* vint dans sa chambre, & jettant un coup d'œil sur ce papier, il prit une plume pour effacer l'article concernant le payement de cent vingt-huit écus. Il retourne tout rêveur dans la chambre de Mr. de *Voltaire*, parle à voix basse à Mr. *Freitag*, revient chez Mr. *Collini*, & saisissant le brouillon & le commencement de la copie, *tous ces chiffons d'écritures sont inutiles*, dit-il, *entre*

gens comme nous. La facilité avec laquelle on avoit consenti de signer, leur ouvrit les yeux, sur les armes que ce billet pouvoit un jour fournir contre eux.

Dès qu'ils furent partis, Mr. de *Voltaire* visita la malle dont ils s'étoient emparés la veille, sans raison & sans formalités. Quelle fût sa surprise, lorsqu'après avoir eu beaucoup de peine à l'ouvrir avec la clef ordinaire, il trouva qu'on avoit visité les effets, & diverti de l'argent. Il se plaignit hautement de cette infidélité. Mais Mr. *Schmidt* crut, que sa réputation le dispensoit de donner aucune suite à cette affaire.

On ne concevoit pas, pourquoi Madame *Denis* & son oncle étoient encore détenus dans cette gargotte,

puisque tout étoit fini. *Dorn* parut le lendemain & dit, *qu'il falloit encore faire une Supplique à Son Excellence Mr. de Freitag, & l'adresser en même tems à Mr. Schmidt. Je suis persuadé qu'ils feront ce que vous désirez,* ajouta-t-il, *croyez moi, Mr. Freitag est un gracieux Seigneur.* Il demanda de l'encre & du papier, griffonna quelques lignes, & prennant un air capable il dit: *qu'on envoie seulement cette Supplique & tout ira bien.* Madame *Denis* prit le papier, bien résolue de n'en faire aucun usage, lorsqu'il lui fit entendre qu'il espéroit quelque honnoraire. Elle lui donna un Louis. *Dorn* le faisoit avec une espèce d'extase, & l'on jugea par l'excès de ses remercimens, qu'il donnoit quelques fois ses services à meilleur marché. Nous supprimerions des détails aussi minutieux en eux mêmes

mêmes, s'il n'étoit pas nécessaire de faire connoître Mrs. *Freitag & Schmidt* par leurs agens.

Une Requête que Mr. *Collini* présenta pour son compte au Magistrat, le fit enfin apercevoir à quel excès on avoit abusé de sa tolérance. Le Secrétaire de la ville fût chargé le jour même d'examiner les prisonniers. On finit par où on auroit dû commencer; il fût prouvé que le Bourguemaître avoit été trompé; que l'Officier qui étoit venu rendre les épées, avoit aussi ordre de leur donner une entière liberté: mais Monsieur *Freitag* qui interprêta ces ordres allemands en françois, les dénatura, & restringit la liberté, à la maison. Le Secrétaire de la ville rétablit la premiere intention du Bourguemaître. Madame *Denis* & Mr.

Collini eurent la permission de sortir, mais Monsieur de *Voltaire* dût garder les arrêts, jusqu'à ce qu'on eut reçu de prétendus ordres de *Potzdam*. Il les auroit attendu longtemps, s'il s'en fût reposé sur Messieurs *Freitag* & *Schmidt*; mais il trouva moyen de faire parvenir une lettre à Mr. l'Abbé de *Prades*, Lecteur du Roi. Il en reçut, Courier par Courier, une réponse claire & décisive, qui auroit couvert de confusion les agens de cette honteuse violence, si de pareilles gens fa-voient rougir.

On vit alors que le Roi avoit ignoré cette vexation odieuse, & pour montrer publiquement combien il l'improvoit, il ne fit point terminer cette affaire par le canal de Mrs. *Freitag* & *Schmidt*. Mr. de

Voltaire désiroit ardemment, que le Roi eut daigné marquer son mécontentement d'une maniere plus propre à effacer les impressions, que le public mal instruit avoit reçues; mais selon les loix de la politique, il est également difficile de désavouer ceux, qu'on a revêtu d'un caractère public, & de tolérer l'abus qu'ils en ont fait.

Ce fût le Magistrat qui lui rendit la liberté, à l'insçu de Mrs. *Freitag & Schmidt*. Frappés comme d'un coup de foudre, ils eurent cependant l'audace de se faire annoncer chez lui. Au lieu de les recevoir, il rendit un homme public dépositaire de ses protestations, contre les injustices faites à sa personne dans une ville libre, & dès le lendemain, il partit de

Francfort, en secouant à la porte la poussière de ses souliers.

Peu s'en falut qu'une aventure assez bizarre ne retardat encore ce moment tant désiré. Sur le point de partir, il faisoit charger deux pistolets qu'il mettoit ordinairement dans sa voiture. Pendant qu'on attachoit ses malles, *Dorn* passe doucement dans le corridor devant sa chambre, dont la porte étoit ouverte. Il l'apperçoit dans l'attitude d'un homme qui espionne. Le souvenir involontaire du passé allume sa colere, il se saisit d'un pistolet, & se plaçant sur le seuil de la porte, il le dirige vers *Dorn*. Son Secrétaire n'eût que le tems de lui crier : *Monsieur, prenez garde à ce que vous faites. On le reconnoîtra sans peine à ces*

éclairs de vivacité & de ressentiment. *Dorn* effrayé prend la fuite, & peu s'en fallut que ce *Brave* ne roulât l'escalier du haut jusqu'en bas. A peine dans la rue il raconte son aventure, l'exagère comme de raison, & déjà on l'engage à rendre plainte. En effet une demie heure après paroît un Commissaire qui se met en devoir de faire ses informations. On lui représente qu'un de ses confreres va aussi être chargé d'examiner pourquoi *Dorn* espionnoit. Le Secrétaire de la ville (le seul homme honnête & sensé qui parut dans cette affaire) arrangea tout, & le même jour enfin Mr. de *Voltaire* quitta pour jamais cette ville, longtems funeste à sa tranquillité.

Il est mort avec le regret de n'avoir pu obtenir un dédomagement public de trente jours d'humiliations. „ Je suis bien vieux & „ bien cassé, écrivoit-il encore après „ douze ans, ma vue s'affoiblit, „ mes oreilles deviennent bien dures, cependant je ne perds jamais, „ mais de vue l'affaire de France „ fort, & je ne désespère point „ d'obtenir justice. J'espère beaucoup des Russes ; il faudra bien „ qu'à la fin les *Schmidt* & les „ *Freitag* conviennent qu'il y a une „ Providence. J'aiderai un peu cette Providence, si j'ai la force de „ faire un voyage. „

On ne conçoit pas, pourquoi Mr. de *Voltaire* ne dépêcha point un Courier au Roi, dès l'instant qu'il fût arrêté, & surtout, comment

il ne prit pas la route de Berlin, dès le moment qu'il fût libre. Il pouvoit, en réunissant des titres qui étoient entre les mains du public, montrer quels hommes étoient ceux qui l'avoient si indignement insultés; & c'étoit aux genoux du Roi qu'il falloit attendre cette justification si vivement désirée. La preuve la moins suspecte de l'innocence la plus pure, c'est que pendant son séjour à Francfort des hommes si intéressés à lui nuire, ne trouverent, ni dans ses papiers ni dans ses conversations, de quoi l'accuser auprès du Monarque. Aussi cette aventure n'a-t-elle fourni aucune ressource à ses ennemis; & leur industrieuse méchanceté, qui a si souvent fouillé dans les secrets de la vie, semble avoir désespéré de trouver dans ce bizarre éve-

nement des preuves contre sa reconnaissance. Il auroit voulu ajouter une justification publique à leur silence, les événemens s'y sont opposés, & ce qui ne paroïssoit pas vraisemblable est arrivé.

Fin du premier Tome.

TABLE

DES

M A T I E R E S

DU

TOME I.

Naissance de Voltaire pag. 1. Son Education p. 7. Séjour en Hollande p. 11. Ses Amours avec Melle. du Noyer p. 12. Son retour à Paris p. 18. Etat de la Littérature en France en 1713 p. 20. Son premier exil p. 33. Il est mis à la Bastille p. 36. Présentation d'Oedipe p. 43. D'Artemire, Tragédie, p. 48. Première Edition du Poëme de la Ligue, p. 53. Représentation de Mariamne, p. 57. Voyage en Angleterre p. 59. Etat de la Littérature dans ce Royaume p. 61. Source de la fortune de Mr. de Voltaire p. 71. Lettres sur les Anglois p. 77. Affaire du Libraire Jore p. 86. Le Temple du Goût p. 102. La Mort de César & Brutus p. 106. Origine des Querelles avec l'Abbé des Fontaines p. 109. Représentation de Zaïre p. 116. Anecdotes sur Piron p. 122. Chûte d'Eriphile p. 128. Histoire de Charles XII. p. 130. Séjour de Cirey p. 134. Adélaïde du Guesclin p. 137. Alzire p. 150. L'Enfant prodigue p. 143. Le Mondain p. 148. La disgrâce après cette pièce p. 148. Digression sur l'esprit philosophique p. 150. Elémens de la Philosophie de Newton

Tome I.

Z

p. 157. Querelle avec J. B. Rousseau. p. 164.
Edition de Machiavel p. 168. Premier Voyage
à Berlin p. 169. Retour en France p. 173. Ma-
homet p. 173. Merope p. 175. Il est nommé
Historiographe de France p. 182. Poème de
Fontenoi p. 187. Il est nommé de l'Académie
Françoise p. 190. Affaire de Travenol p. 196.
Sémiramis p. 200. Nanine p. 206. Séjour à Lu-
neville p. 208. Mort de Mde. du Chatelet 212.
Il va à Berlin p. 215. Source des démêlés avec
la Beaumelle p. 247. Avanture du Juif p. 252.
Querelle avec Maupertuis p. 254. Retraite de
Berlin p. 274. Séjour de Leipzig p. 276. Séjour
à Gotha p. 285. Séjour à Cassel p. 288. Affaire
de Francfort p. 290.

ERRATA:

PAGE 2. du Disc. prél. *Coins du Globe* lifés

Parties.

— 19. *trainent* lifés *traine.*

— ib. *sauvés* lifés *sauvées.*

— 28. *je ne fais pas ce qu'on pourrait,*
lifés *oferoit-on.*

— 31. *idées* lifés *idées.*

— 32. *qu'ils* lifés *qu'il.*

— ib. *l'examiner* lifés *examiner.*

— ib. *s'il est possible que* lifés *s'il est possible:*
Que

— II. de l'hift. *alors Ambassadeur* otés *alors.*

— 23. *qui a mit* lifés *mis.*

— 25. *les trois strophes* lifés *ces trois.*

— 46. *s'étoit promit* lifés *s'étoit promis.*

— 73. *munificence Royale,* il faut un point.

— 79. *il apprit* lifés *il aprit.*

Y